



GUACANAGARI	PONTIAC	BLACK HAWK
MONTEZUMA	CAPTAIN PIPE	KEOKUK
GUATIMOTZIN	LOGAN	SACAGAWEA
POWHATAN	CORNPLANTER	BENITO JUAREZ
POCAHONTAS	JOSEPH BRANT	MANGUS
SAMOSET	RED JACKET	COLORADAS
MASSASOIT	LITTLE TURTLE	LITTLE CROW
KING PHILIP	TECUMSEH	SITTING BULL
UNCAS	OSCEOLA	CHIEF JOSEPH
TEDYUSKUNG	SEQUOYA	GERONIMO
	SHABONEE	



TO PERPETUATE THE HISTORY
AND DEVELOPMENT OF THE
PEOPLE REPRESENTED BY THE
ABOVE CHIEFS AND WISE MEN
THIS COLLECTION HAS BEEN
GATHERED BY THEIR FRIEND
EDWARD EVERETT AYER

AND PRESENTED BY HIM
TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911



RELATION DE
LA
LOUISIANNE

Chapitre I

Le pais a esté descouvert par m^r. de la Salle, l'an 1682, qui estoit venu du Canada par le fleuve S^t Laurent, jusqu'aux Illinois que les Canadiens ont commencé d'establir; il descendit ensuite le fleuve, avec son canot jusqu'à la mer, ou apres en avoir bien remarqué l'entrée, il retourna en Canada et de-la passa en France; Dou il partit quelques temp

après pour venir prendre possession de ce fleuve.

mais n'ayant pu trouver l'embouchure, il se fit débarquer à la Baye S^t Bernard, et entreprit de la chercher par terre, après avoir renvoyé ses vaisseaux en France. mais les chemins affreux et impraticables qu'il luy fallut passer, avec la disette dans la quelle il se trouva luy et sa troupe, fit faire une conspiration, et il fut massacré par ses gens l'an 1687.

L'an 1706 le Roy y envoya deux vaisseaux qui vinrent mouiller au Biloxy. M^r Dusauroy y fut le premier commandant, qui ayant parmy les officiers de sa troupe M^r de Bienville, frère de M^r Diberuille l'envoya du long de la coste, pour reconnoistre l'entrée du fleuve; il passa par les lacs Ponchartrin et Maurepas et descendit dans le fleuve. lors qu'il y fut; à un endroit où le fleuve fait le tour du compas; il rencontra un petit Brigantin Anglois, qui ne pouvoit passer plus loing, n'ayant pas le vent favorable. dont le capitaine luy ayant demandé, si c'estoit la le

si c'estoit la le fleuve, et luy ayant repondu que non; et de rechef questionné si les François avoient la un établissement dans le fleuve, et luy avoir assuré qu'ils en avoient un gros, les Anglois s'en retournerent, et de depuis on a nommé cet endroit, le detour aux Anglois: il n'y avoit pourteant encore aucun établissement dans la colonie que le Biloxy: où il y avoit quelques cabannes, que lon quitta peu après, pour aller s'établir dans la riviere de la mobile, à dix neuf lieux de la mer: à un endroit nommé le vieux fort.

On n'envoyoit alors dans la Colonie qu'un Vaisseau par an, et pour peu qu'il retardat, les troupes et habitans patissoient beaucoup. l'argent qui circulloit estoit des ordonnances avec quoy on payoit les troupes, et les Canediens que lon avoit engagé pour le service du Roy, pour faire les travaux necessaires dans le pais: comme on n'envoyoit pas suffisamment de viure dans ce temp la pour passer l'année, on estoit obligé d'envoyer les engagés traiter des viures aux Sauvages, et

4
comme il y auoit un petit Trauersier Dans ce nouuel
establissement, on l'enuoyoit de temps en temps a
la Hauanne chercher des farinnes, et prouisions,
en troque de marchandises.

M^r De Croisac entreprit de fournir cette naissante
colonie de ce qui luy estoit necessaire, m^r De La
motte y arriua pour y Commender, il estoit -
assossé avec m^r De Croisac.

Vers ce temps la on uoluit établir un poste aux
Alibamons, mais les sauuages sur la route ayant
surpris et tué les françois, à un escor qui depuis
a esté nommé l'escor aux françois; ils uoulurent
uenir fondre sur les mobiliens, nation sauuage,
avec qui ils auoient guerre, scituée pres des fran-
çois, et du mesme coup detruire les françois: mais
ils furent trompés dans leurs attente par la uir-
gillance de m^r De Bienuille, qui s'estant mis a la teste
des françois, secondé des sauuages, obligea cette trou-
pe cy deuant victorieuse, à se sauuer sans ordre,
et avec diligence. la riuierre de la mobile qui tous
les ans deborde, lors que les neiges des pais d'enhaust

4
uiennent a fondre, et dessendant avec rapidité des
montaignes, fait qu'à de certains endroits de cette ri-
uierre l'eau monte quinze, et uingt pieds en uingt
quatre heures: ces debordements continuels obli-
gerent les françois a abandonner le lieu ou ils
sestoient placé et descendre neuf lieux plus bas,
pour s'establiir a l'entrée de la riuierre. en 1700.
ou enuiron il pouuoit y auoir cent cinquante
françois alors dans la Colonie, et le nombre ne
commença à augmenter que lors que la Compagnie
des Indes s'en empara en 1718. et y enuoya un
uesseau nommé le Comte De Toulouse, avec douze
mineurs, un rafineur, et deux Brigadiers; pour
travailler aux mines. mais c'estoit mettre la char-
ue deuant les bœufs, que d'enuoyer des gens a solde
pour entreprendre des ouurages comme d'ouuoir des
mines, ou il faut des milliers de noirs, des blancs en
quantité pour les commender, des bestiaux sans
nombre pour les nourrir, des soldats pour les soutenir;
sans compter les chariots, outils, hardes, et mil au-
tre chose dont la relation est sans fin: en outre des

6
mines dont on ignoroit encore la bonté, le pou-
voir de les ouvrir, ne sachant pas si elles es-
toient sur nos terres. ce qu'il y a de sur cest
qu'il y en a: j'en parleray en son lieu

Quelques mois apres il arriva deux vaisseaux
qui apportèrent les nouvelles de la guerre avec
l'Espagne. ce qui fit qu'àusitost leurs arrivée a
terre, on prepara les troupes qui estoient partie
deserteurs, fauconniers, batteurs de pain et qu'on
manda a marcher vers un fort espagnol nommé
Pensacolle. on débarqua donc les troupes a l'isle
Dauphine, ainsi nommée a cause d'un fort qui y
estoit, qu'on appelloit le fort Dauphin. car
auparavant cette isle s'appelloit Massacre.
Cette isle est couverte de sable, et distante de la gr-
ande terre d'environ deux lieux tant du costé
de l'est que de l'ouest: elle a sept lieux de long,
et dans son plus large demy lieu, les trois der-
nieres lieux du costé de l'ouest sont rive sans
arbres, il ny vient rien que des pains, sinon du
costé du nord il y a un morceau de terre ou reside

7
encore un habitant nommé Renaud qui par le
terreau et fumier qu'il met dans son jardin y -
fait venir ce qu'il veut. ces troupes que lon débar-
qua furent habillée sur le champ, aussi bien que
celles qui estoient dans le pais, qui tres souvent
montoient la garde en chemise, et sans fusil: il
est sur que les Anglois qui de ce temps la avoient
envie de ce pais, si ils avoient voulu, et eussent seue
les forces de cette naissante Colonie, ils l'auroient pris
presque sans coup ferir. ils estoient venus quelques
années auparavant avec un Brigantin, mais
comme ce n'estoit que des especes de forbants, qui
s'arretoient seulement au pillage, ils ne firent pas
grandes proüesses, et malgré qu'un chacun se estoit
enfuy a leurs arrivée, il faut que je le dise a la
honte de notre nation ils nezerent pousser leurs
victoire, ayant esté arresté par un jeune homme
nommé m^r Diron qui aujourd'hui est une des pre-
mieres testes de la Colonie, qui n'avoit guerre que
dix ans alors, qui par la resistance qu'il fit luy
seul dans cette occasion, les obligea a decamper.

cette isle est fort abondante en huîtres et on y pêche du poisson en quantité de toutes sortes d'especes ce qui fut d'un grand secours a l'arrivée de la petite armée. il y a dans cette isle un endroit que lon nomme la teste de mort, parce que ce sont des montaignes de coquilles d'huîtres couvertes d'os de morts; on pretent qu'une nation Sauvage nommée Chaquetos, qui estoit fort puissente ayant eu guerre avec les Chaqtas furent obligées de se refugier sur cette isle, ou malgré leurs retranchements faits de coquillages ils ne purent éviter d'estre presque tous massacrés; du moins ceux qui s'y estoient réfugiés. c'est ce qui luy a fait donner le nom d'isle Massacre.

Chapitre II.

Les troupes estant a demy exercées, on partit pour l'expédition de Pensacolle. j'avois un détachement, un capitaine de notre pais un autre, et chaque officier françois en commendoit un, sous les ordres de m^r de Chateaugue, frere de m^r Bienaille

qui commendoit la Colonie, qui fit venir grand nombre de Sauvages pour suppléer au défaut des françois qui n'estoient qu'en petite quantité quoy que presque esgal aux espagnols. une partie fut par terre et le reste dans deux vaisseaux; si les françois n'estoient pas bien aguerris, ils eurent la consolation d'en trouver qui l'estoient encore moins qu'eux: car apres peu de resistance les françois furent maistres du fort et par consequent de la ville, ou le pillage ne fut pas esparagné; ce fut les Sauvages qui pillerent le plus, et qui depuis ce temps desirent que nous ayons encore la guerre avec les espagnols. aussitost que lon eût nouvelle de la Havanne de la prise de ce fort on y arma deux vaisseaux et nombre de brigantins, qui a leurs arrivées ne nous laisserent pas jouir long-temps de notre victoire, au contraire nous traiterent indignement. car les soldats, comme je vous ay dit, troupes ramassées, desertoient a tous moments, des la premiere decouverte que lon fit, des vaisseaux ennemis. ce

qui nous obligea quoy que malgré nous de rendre le fort comme nous l'auions pris, de peur de mauvaises suites. D'abord apres la prise, les espagnols enuoyèrent les officiers françois, à la nauanne, prisonniers de guerre, et armerent quelques brigantins, qu'ils auoient dans le port; pour venir prendre l'isle d'Auphine, accompagnés d'une partie de nos soldats, qui auoient desertés, quels fesoient plus d'hostilité que les troupes espagnols; dont la plupart estoit mulâtre. ils nous auroient obligés a nous rendre, si m^r. de Chamelin avec son escadre, n'estoit arriué: il parut sur les quatre heures apres midy et se tint tenu tranquil, jus qu'au ^{soir}, les Espagnols deçus par le pavillon d'Espagne que m^r. de Chamelin auoit arboré, crurent que c'estoit de leurs gens; car ils attendoient plusieurs usseaux, chargés de famille, pour jetter sur nos terres, dans la croyance qu'ils s'en seroient emparé a leurs arriué. Dans cette confiance ils enuoyèrent le soir un édit a bord du commandant, avec un officier et quatre soldats, mais on les y arresta. ce qui obli-

gea les brigantins ne uoyant point reuenir les leurs, a s'eschaper a la faueur de la nuit. au point du jour m^r. de Chamelin ayant pris langue a terre; partit, avec ses quatre usseaux, et fut se rendre maître du fort de Pensacolle. mais quelques temps apres nous fumes obligés de le rendre a cause des traités faits entre la France et l'Espagne.

Le poste principal estoit a l'isle d'Auphine: on resolut de le changer et de le mettre au Biloxy qui en estoit a quatorze lieux. on partagea les troupes en plusieurs detachements, pour enuoyer, a la mobile, aux Alibamons, au Biloxy, a la N^ouuelle Orleans, et aux Illinois, accompagnés des mineurs: car c'est dans ce dernier endroit ou sont les mines.

Aussitost qu'on fut arriué au Biloxy l'an 1700. on commença par se bastir, à construire des magazins qui furent d'un grand secours, à nombre de usseaux qui arriuerent chargés de concessionnaires, et qui amennerent grosse quantité d'ouuiers, de soldats, de uiures, et de marchandise, chaqun deuoit sur le champ aller se mettre sur une terre,

et y trauciller avec les forces qu'il auoit; mais les uiures qui manquoient dans la colonie; ayant obligé les Directeurs de la compagnie à en emprunter des concessionnaires, qui faute de uoiture furent obligés de rester sur le sable au Biloxy, et les excès que les Directeurs des concessions firent, ayant consommé leurs uiures; furent cause que leurs pauvres malheureux ouuriers, tant hommes, que femmes, et enfans, apres auoir degarny la coste, que y que très fournie, d'inistres pour se nourrir, furent réduits à manger l'herbe et mourir miserablement sur le sable, au grand chagrin de ceux qui les auoient amené et à la perte des chefs en France, qui auoient faits les grands frais de ces concessions. la dizette y uint si grande que la liure de pain ualoit six francs, et quelques temps apres, le pain manquant, les citrouilles, feues, et patates*, qui en prirent la place; en surpasserent de beaucoup le prix. ce fut alors que partie des Directeurs ou premiers des concessions commencerent à regretter

* fruit des isles

leurs profusions, car les uiures leurs manquant, ils furent obligés de uendre leurs marchandises à uil prix; pour ne pas tomber dans la mesme peine et misere que leurs ouuriers, qui y auoient succombé. la cause de tant de perte, uint, de ce que la Compagnie enuoya trop de monde à la fois, dans un país où on n'estoit point preuenu de leurs arriuee, ou il ny auoit point de uoiture pour les conduire aux lieux qui leurs estaint destinés et ou les Directeurs des concessions n'estoient pas ravis d'aller, auans de s'estre rafraischy et delassé des fatigues de la mer: il est incroyable combien et de quelle differente sorte de manierre, il est mort de monde tant dans cet endroit là qu'à deux lieux plus loing, ou on transporta l'establisement. et les quantités de marchandise qui s'y sont perdues par la negligence de ceux qui en estoient chargés. il sembla mesme par l'ouragan qui arriua la mesme année que tout conspiroit à la ruine de la Colonie. et

ouragan fut un coup de vent, est, surst, qui dura trois jours avec tant de violence, et fit monter la mer si hault qu'elle poussa plusieurs nauires et brigantins, qui estoient a la mere, a la costé, et mesme quelques uns furent une portée de canon à trauers les bois ou on en uoit encore les debris. quantité d'arbres furent deracinés, plusieurs maisons renuersées; en fin il sembloit que c'estoit la fin du monde.

Lors que la Compagnie enuoya beaucoup d'hommes dans la colonie elle songea aussi a y enuoyer du sexe a ses nouveaux colons: elle leur enuoya soixante et quinze belles filles, élues de Paris, qui demenderent a y aller, les unes dans l'esperence d'y faire fortune, les autres de peur de remplir le liure du lieutenant de police, de leurs noms, les autres enfin pour donner plus facilement carrière a leurs plaisirs; qui depuis quelques années estoient a la gehenne chez M^r Lataelin. elles estoient conduites par deux religieuses. aussitost qu'elles furent dans le pais

on leur donna une maison pour leurs seruir de couuent, en attendant qu'il se presenta des maris, pour les epouzer, en peu de temps ce couuent deuint seruil. malgré cela on auoit de la peine a les accorder en mariage à ceux qui bruloient d'enuie de les auoir: on les distinguoit par la couleur de leurs fontanges. lors que lon en auoit trouuè une a son grè, on demendoit la permission de la superieure pour conferr avec elle, apres quoy on alloit au couuent, qui apres auoir examiné, si le requérant auoit assez de bien pour nourrir sa femme, luy accordoit, ou refusoit sa demande: ils epousoient d'ordinaire la uache et le ueau, et la plus part se prenoient sans se cognoistre, uiuoient ensemble sans s'aimer, et se quittoient sans se regretter. une de ces deux Religieuses qui les auoit amènés, mourut dans le pais; et l'autre fut obligée de repasser en France, a cause d'une espee d'hydropsie que luy auoit causé la grande chaleur du pais.

A leur sujet il me souvient d'une aventure dont la rareté fait le mérite. on dispersa une partie de ces filles dans les postes esloignées, on en envoya six aux Alibamons; poste dont la proximité de l'Anglois cause souvent la desertion des Soldats; ce qui fait que pour les retenir, on tâche qu'ils y soient tous mariés. ces six filles y estant arrivées, la Dizette ou on y estoit du Sexe françois, leurs fit bientost trouver des epoux; qui les menerent deuant le Commandant, qui faite de leur, apres leurs avoir demendé tant aux hommes qu'aux filles, s'ils estoient contents de vivre les uns avec les autres, les envoya se donner la foy qu'ils s'estoient promis deuant luy. au bout de six ans, il y passa un religieux qui voulant leurs faire réhabiliter leurs mariage avec les ceremonies ordinaires: ne put s'empescher de leurs représenter que leurs mariages n'estoit point valide, qu'ils pouvoient mesme selon le monde se quitter: mais que selon Dieu ils devoient se garder; d'autant que depuis si long-

temp qu'ils estoient unis volontairement, ils ne devoient point avoir de repugnance, de se lier d'un lien indissoluble. il fut huit jours qu'il leur laissa pour réfléchir; au bout des quels chacun garda la sienne, et fit la celebration des nopces six ans apres les fiançailles. je croy qu'à Paris peu suivroint un si bel exemple.

Chapitre III

La Louisianne est bornée au sud, par le golfe du Mexique, a l'ouest par le nouveau mexique et la mer de l'est, au nord par le Canada et a l'est par la Caroline ou la nouvelle Angleterre. le Golfe du mexique a environ deux cent lieux, dont les espagnols y ont quantité d'establissemens, la coste est platte, remplie d'isles qui sont a trois ou quatre lieux de la grande terre, entre les quels on peut naviguer avec des batteaux. ces isles sont remplies de gibier, en hiver, mais en esté on n'y trouve que des chats sauvages,

Relation De La

18

et des coctions dont Mr de Bienville les a peuplées. elles ne sont que de sable couvertes d'arbres de pins, la plus longue de toutes est l'isle à Corne qui est à l'ouest de l'isle Dauphine et qui n'est est séparée que d'une lieue. en deçà en approchant de la grande terre du costé du nord se trouve l'isle ronde, vis à vis l'embouchure de la rivière des Pascagoula, en suivant le long de la coste, est l'isle aux chevreuils, à costé du Biloxy, à cinq lieux au large est l'isle aux réseaux, un peu plus loing est l'isle aux chats après quoy c'est une quantité de petites isles couvertes de joncs sans arbres, qui bordent la coste, mesme par delà l'embouchure du fleuve S^t Louis. au large il y a d'autres isles, l'une que l'on nomme l'isle aux Bretons et les autres les isles de la chari de leur.

Le fleuve Mississippi autrement dit S^t Louis, qui se decharge dans le golfe du Mexique traverse la Louisiane douze cent lieux et a son cours nord et sud, plusieurs rivières s'y dechargent

19

age, des
stassia,
et plu
en des
epide,
tran
sblent
uses,
uennēt
st fort
sa pro
nre
goust
se fut
l'aisla
arpes
voit mā
bligē
uēllē
nit de
tres jours.



CARTE

MARITIME

DU MISSISSIPPI

map sh: 3862.C6 1734.C3



CARTE
 MARITIME
 DV MICISSIPY

Ayer MS 530 map

et des coc
elles ne s
pins, la ;
qui est i
est sepa
chant é
trouvé l
rivierr
la coste,
loxy, a c
un peu p
est une
jones sa
par del
large il
liste au
charide
Le fle
qui se de
se la Lou
13 nort



cette des Natchitoches, nommée rivière rouge, des
gasou, des Arkansas, a Margo, Douabache, Castassia,
de la Saline, Micrameque, Illinois, Missouri, et plu-
sieurs autres encore au dessus. ce fleuve est un des
plus beaux que l'on puisse voir, des plus rapide,
et dont on ne connoist pas la source les fran-
çois n'ayant pas passé les Sciou. Ses eaux semblent
bouillonner, ce qui les rend toujours bourbueses,
mais estant reposée dans des jares elles deviennent
claires, et ne sent nullement la vase. il est fort
abondant en poisson de différente espece. sa pro-
fondeur fait la difficulté de la pesche, outre
que le peu que l'on entire à toujours un goist
de vase. en 1734. apres que le fleuve se fut
retiré de dessus quelques habitations il laissa
dans des trous un nombre infiny de Carpes
plus belles qu'en Europe, la rareté en fesoit ma-
nger, cestoit en carême: mais on fut obligé
de les abandonner par les maladies qu'elles
causerent. la seule chose qu'elle fournit de
bon ce sont des cheurettes, dont il est tres four-

ni et qui y sont excellentes. c'est une espèce de crevices dont la peau est fort mole le corps plus menu, et la chair plus delicate que l'ecrevisse.

Ce fleuve a trois embouchures, mais celle du nord est seule praticable. il y a deux isles l'une a gauche et l'autre a droit, celle de basbord estant un peu grande a esté nommée Balize, ou on a construy une eglise assez jolie, une maison pour le Commandant, d'autres pour les officiers, des cazernes, des magazins pour mettre les marchandises, affin d'alléger les usseaux qui arivent, pour qu'ils passent plus facilement la barre. la Balize n'est que vase, que la bitume du fleuve dans ses debordements a amassé; elle est detachée totalement de la grande terre, la terre y tremble lors qu'on y tire du canon, les cheminées des maisons en tombent, et l'on pourroit la mettre au rang des isles mouvantes, celle de Stribord fut nommée l'isle au canon; raport a ce qu'estant plus du costé de la mer, elle

pouvoit deffendre plus facilement l'entrée du fleuve, en y mettant quelques batteries, mais la petitesse, joint aux Grisans de la mer qui la mençoit, à mesure que l'on y travailloit, ayant rendu les lents travaux des ingenieurs, inutiles: on fut obligé de l'abandonner, et d'en retirer ce que la mer n'avoit pas cassé et le courant du fleuve emporté en plaine mer.

ce fleuve à demy lieue dans son embouchure, et sur la barre il ne peut passer qu'un usseau qui tire treize pieds et demy a quatorze pieds d'eau, elle est longue de trois quarts de lieue, apres quoy on est dans un chenal ou toutes sortes de usseaux peuvent naviguer. il en à monté un a cent vingt lieues de son embouchure à un poste nommé Natchez.

a sept lieues au dessus de son embouchure on commence a trouver des arbres sur une terre vaseuse, qui n'est guerre ferme, jus qu'au dessus de la nouvelle orleans, a un lac nommé Maurepas. quoy qu'il y ait des arbres tres gros dessus: n'estant que

la bitume que les gonflements du fleuve tous les ans ont apporté en lit sur le sable qui bordeit la mer, le quel estant gros de luy mesme à fait corps avec la vase et s'est joint à la grande terre, et avec les feuilles d'arbres qui tombent tous les ans, les herbes qui se sont pourries, les bois entraînés par le courant du fleuve qui y ont resté l'ont rendie habille à produire de tels arbres que lon y voit actuellement, puis qu'en core à present, que lon creuse à la nouvelle orleans, qui est à trente lieux de l'embouchure du fleuve, pour faire des puits: on trouve des arbres entraiés à quatre et cinq pieds aduors en terre à demy pourris: ce qui fait voir qu'autrefois la mer uenoit jus que là, ou que du moins ce n'estoit que terre tres platte du le fleuve. Dans ses débordements portoit ses immondices: à quinze lieux de la Balize commencent les habitations des françois, des deux bords du fleuve: l'aspect en est beau, et comme presque toutes les habitations se touchent, les uers cause qui montent

ont la facilité de trouuer des legumes, tout du long du fleuve, qui serpente beaucoup, ce qui diminue une partie de son courant. il y a pourtant des endroits, ou il a pres d'une lieue et demy, sans serpenes; ce qui cause un grand courant au bout de la pointe. Des deux costés de ce fleuve les arbres y sont fort haulls: et à leurs pied reside un si grand tissu de cannes, et de racces qu'il y a bien des endroits ou lon ne peut mettre à terre a cause de leurs epaisseur et ce depuis un bout du fleuve à l'autre; et plus loing que ces cannes qui ne forment qu'une lizierre, il y à des pais aquatiques, et spongieux dans lesquels on ne marche qu'avec precaution de peur de se casser les jambes, en mettant les pieds entre des racines, la terre molle qui est dessous n'ayant pas la force de supporter un homme, et ces grands arbres qui y sont se soutiennent les uns les autres par leurs racines, qui sont entrelassée l'une avec l'autre, et on peut dire que ce sont des arbres qui ont des pattes

pour se soutenir sur la terre, et ce depuis le lac maurepas jus qu'au bas du fleuve tout le terrain est semblable, il est uray qu'estant defriche, la chaleur du soleil et l'air le consolide. les racines de tous les arbres generalement dans la colonie n'estant point aduans en terre et ny entrans pas quatre pieds, ils sont facilement deracinés par les vents qui sont très communs dans ce pais la.

Les chaussées qu'il faut faire pour empêcher les debordements, et les fossés pour faire escouler les eaux qui viennent de derriere les habitations, emportent la moitié du temps des traueaux des negres des habitans et en fait mourir grande partie, a cause qu'il faut très souuent, qu'ils traueillent dans l'eau ce qui leurs cause des maux de ventre, qui des ja leurs est naturel, parce que c'est une maladie qu'ils apportent de leurs pais, et qui augmentée par leurs traueaux, les esleue et les fait creuer en peu de temps. dans

ces habitations on y fait uenir, du tabac, du cotton, de l'indigo, du ris, des poids des feues, des patates, du ma hy, et de toutes sortes d'herbes potageres. la terre est excellent et ne demande pas mieux que de rapporter, mais les habitans manquant de force ne peuvent profiter de la bonté de leurs habitations, jusqu'en 1731. les habitans ne se sont attachés qu'à faire ce que la Compagnie comme maistres leurs ordonnoit et promettoit de prendre a compte de ce quelle leurs aduenoit cela fut cause qu'ils ne s'attachèrent point a faire nul autres choses plus fructueuse, qu'ils auroint pu faire, s'ils en auoient trouué le debouchement. pour l'expliquer mieux vous scaurez que.

La Compagnie enuoya en 1717 un nommé Belaguy sescur de Bray: qui auoit passé bail avec elle à vingt franc le baril pesant deux cent net. elle luy aduença pour cela des negres qu'il deuoit payer du produit de son travail selon les

conventions. la Compagnie luy aduença les chaudieres qui estoient a des prix exorbitans, et les outils qu'il auoit besoin: ainsi auans que d'estre en train il deuoit pres de quarante mil franc. au bout d'un an qu'il commençoit a faire des remises et a se acquitter: la Compagnie voyant qu'un chacun à son imitation auoit voulu faire du bray comme luy, et luy en offroit en acquis au mesme prix: elle le diminua de cent sol par baril. ce qui malgré la difference, ne rebutta point les habitans, et continuerent à en faire, et à en liurer à ce prix, de sept liures dix sols le quintal: plutost que de ne point traualler; ny ayant point d'autres débouchés que de liurer à la Compagnie ses denrées, ayant le commerce exclusif de la colonie.

Comme chaque année le nombre des gaudronniers, ou fiseurs de bray augmentoit. la Compagnie ne voulut plus le prendre qu'à six franc le quintal, en acquis des vieilles de ples, et n'en

point reuoir de ceux qui ne deuoans rien, n'ouloint estre payé complent.

Les habitans ne sachans plus que faire, la Compagnie leurs proposa de semer de l'indigo. pour cet effet elle leurs en fournit la grenne, qui a rüssi a merueille, le pais en produisant de luy mesme de bastard en quantité: elle promit quatre franc de la liure a ceux qui luy en remettroint, mais il en fut comme du gauldron; lors que chaqu'un fut en train elle n'en voulut plus donner qu'un ecû; peu après cinquante sols, de la elle vint a quarante, et a la fin elle n'en voulut plus du tout; et les frais que les habitans auoint faits de leurs indigoleries furent inutiles et perdus. tous ces changements ne les menaçoit que d'une ruine prochaine. La Compagnie leurs proposa ensuite de faire du tabac; leurs ayant fourny la grenne, et estant bien uenü elle en promit huit sols en fauille, et douze en endouille; le nombre des fabricquans augmentant, et

jugerant par la quille l'auroit a meilleur marché, elle le mit a six en feuille, et à dix en endoille, ou il a resté jus qu'à ce que la Compagnie ait remis le pais entre les mains de Sa Majesté. vous pouvez voir par la, s'il estoit possible que ce pauvre malheureux habitant, pût réussir, mettans tousjours mille obstacles à sa naissance fortunée. ce n'estoit point mes de la Compagnie des indes qui avoient tort, mais bien leurs agents, qui's avoient dans ce pais la, qui usoient de mille ruse pour tascher de s'enrichir: mais revenons à la suite de notre discours.

A trois lieux au dessous de la nouvelle Orleans le fleuve fait un detour nommé le detour des Anglois, pour le passer il faut faire le tour du compas. plus on monte plus on trouve les habitations plus belles, et il faut advenir que lors que l'on est a une lieue de la Nouvelle Orleans le coup d'œil est magnifique, et on diroit de loing que cette

quille n'est bastie que de palais.

La Nouvelle Orleans capitale de la Colonie est située a trente lieux de l'embouchure du fleuve: au commencement les débordements y causoient tant de dommages, que l'on se trouvoit souvent à son recuil couché dans l'eau. pour y remédier on obligea les habitans d'envoyer leurs negres pour faire une chaussée de quinze à dix huit pieds de large pour arrêter le débordement du fleuve, ce qui au bout de quelques années de travail est devenu assez fort pour retenir la furcur de ce torrent, mais cet ouvrage fit grand tort à l'habitant qui estoit obligé pour obéir de quitter les travaux de son habitation pour faire cet ouvrage, et qui estoit souvent obligé de vendre partie de ses negres, pour nourrir les autres lors que ce travail luy avoit fait perdre le temps de ses semences, ou de la preparation de la terre a ce sujet. toutes les maisons n'y estoient autrefois que de charpente, et de torchy, rendu

it de chaux, faite de coquille d'huître; à l'heure
qu'il est à la place de ce terchy, on y met de la bri-
que, et mesme il ya des maisons toutes de briques, à
deux, et trois estages. la ville est scituée à l'ouest en
montant le fleuve, comme la terre y est grasse, et
molle, la moindre pluie la rend plaine de boue, et
presque impraticquable, pour y obvier on est obligé
d'y porter des bottes: ce qui obligea un capitaine de
vesseau qui arriuoit, à faire la mesme question qu'un
embassadeur fit jadis à son arriuee à Paris, voyant
tout le monde en botte, s'informa si toute la ville
alloit courir la poste. on est obligé pour faire es-
couler les eaux de la ville de faire des fossés autour
des maisons, d'un pied et demy, à deux pieds de large
qui forment autant de petites riuieres en temps de
pluye, et qui fait quelques fois noyer du monde,
lors qu'on est obligé de sortir la nuit, et qu'il
pleüt. il ya une eglise assez belle pour le pais,
qui est la paroisse: que les Capucins curée du
lieu deseruent. leurs couuent n'est qu'une maison
faite comme les autres sans cloture, ils s'acquittent

Bien de leurs deuoir: il ya un couuent de Religi-
euses Urselines qui obseruent assez la regula-
rite, les quelles enseignent les filles, ce sont les Je-
suittes qui y deseruent elles sont actuellement
Six religieuses, il ya esperence que le couuent -
Augmentera par la suite. on leurs à basty un
couuent dans les formes à un bout de la ville, à
trois estages, de charpente, et l'entre deux de Bri-
que, au bout du quel est un hospital qui tient au
couuent: et dont les religieuses auront l'adminis-
tration, ainsi Urselines elles deueniuent hospi-
talières; il ya de quoy mettre dans ce couuent soi-
xante religieuses, les cellules sont belles elles
sont huit pieds de large, douze de long, et dix
de haut, les dortoirs sont un peu estroits, mais
au reste le corps du bâtiment est assez bien
fait, il est finy et les religieuses sont dedans.
Il ya un couuent de Jesuite au bout de la ville
qui est beau: ces m^{rs} ayant coutume de se distinguer
par tout. ce sont eux qui fournissent des religi-
euses pour aller prescher la foy dans les villages

Sauvages. le gouvernement est assez joly, la cour est pavée de briques de can; et c'est le seul endroit dans la ville ou on n'enfoncé pas en temps de plüie, il est entouré de murs de brique au bout du quel on a construy un observatoire que M^r Baron de l'academie, qui y estoit allé a fait bastir. cest un joly morceau, qui n'a pas beaucoup servi je ne sçay pourquoy, l'intendance est aussi assez jolie et bien placée au milieu de la ville. si ce n'estoit la boise, la ville seroit un jour assez riant. mais il auroit mieux valu la placer à une vingtaine de lieux au dessus, on auroit trouvé des terres hautes et par consequent plus seiches. il ya deux beaux magazins que la compagnie y a fait bastir de deux cent pieds de long et de trente de large et un grenier au dessus, ou il peut ronger quantité de marchandises et viures, tant du crû du pais que celles qu'on apporte de france. les habitations sont des deux costés du fleuve, tant au dessus qu'au dessous de la Nouvelle Orleans.

a dix lieux ce sont les almanés qui apportent tous les jours de marché toutes sortes de denrées a la ville; et s'il y avoit quantité de ces gens la ils feroient fleurir le pais par leurs labours: mais il faudroit aussi leur aduencer quelques negre, pour les aider. il ya deux villages sauvages parmi cet espace de terrain. a six lieux de la capitale sont les chapiachas, petite nation. une lieue au dessus sont les Colapissa, a dix huit les oumas. a vingt deux les petits chitimacha, à vingt quatre les grand chitimacha, à trente lieux les Bayagoula a cent lieux les Tonicas. tous ces villages cy dessus sont tres portés pour les françois - estant en tres petit nombre et estant les debris de grosses nations detruittes par les guerres. Vingt lieux au dessus sont les Datchez dont je parleray en particulier.

La rivierre rouge est au norouest en montée le fleuve a quatrevingt lieux de son embouchure. en 1717 on y a establi un poste françois à costé des Adais qui sont a quarante lieux aduans dans

la riviere. M^r de S^t Denis est le commandant de ce poste depuis long temp. a sept lieux de la est un poste Espagnol dedans les terres; entretenu par les secours que lon y enuoye du Mexique, sur des cheueaux ny ayant point de riviere qui passe la. il y fut establi lan 1710. Sur la mesme riviere qui est fort longue à quarante lieux au dessus du poste françois se trouvent les quado daquion, plusieurs petites rivières donnent dans celle là, mais on n'en fait pas mention. plusieurs petites nations sont establie tout du long. elle prend sa source au dessus des quit singe, ou quicha atcha à deux cent lieux des quado daquion. ces quit singe est une nation naine, trapu, et fort, qui ne cherche point la connoissance de leurs voisins, mais qui se deffendent bien sur leurs terrain. les Tassou sont à quatre lieux en dedans d'une riviere du mesme nom, qui est au nord est en montant le fleuve, et qui fait la mesme route, elle est à cinquante lieux au dessus des Natchez. les fran

ois y avoit un poste le quel fut destruy quant et quant les natchez. il y avoit quarante personnes qui y furent tue a la reserve de trois femmes que les chaquetas trouuerent entre les mains des chaqchomas comme ils les emmenoit a leurs uillages, et qu'ils leurs reprirent. le commandant s'appeloit m^r le Cheualier Desroche, et l'aumonier estoit un Jesuite nommé le pere Souël. la riviere des Tassou prend sa source au dessus des Tbitoupa a cinquante six lieux des Tassou. Sur la mesme riviere sont les Chaqchomas, qui sont environ soixante hommes presque tousjour en guerre. Les Arkansas sont a l'entrée d'une riviere de mesme nom qui est a cinquante lieux des Tassou. on fait environ sept lieux dedans en entrant, a l'oïest. ensuite elle monte droit au nord est, du long de laquelle on trouve les Laniasa, qui sont environ quatre vingt dix lieux auans dans cette riviere qui prend sa source a deux cent lieux de son embouchure, dans le pais des Padoucas, il

ya eu quelques françois qui s'y sont establis
 autrefois, et qui s'en sont retiré depuis les guerres.
 à quatrevingt cinq lieux de la, se trouve la ri-
 viere a Margô, qui a environ trente lieues
 de long tirant vers l'ouest, mais a vis est celle des
 Mitchigamia, au bout de la quelle on trouve
 des mines. quarante lieues plus haut on trouve
 des terres fort hautes, et escarpée, sur le bord du
 fleuve que lon nomme les escors a l'rué d'homme.
 on trouve la des pais de chasse magnifique.
 quatrevingt lieux plus haut se trouve la rivie-
 re Douabache dans la quelle on a establi un
 poste françois pour empêcher que les descentes
 des Anglois par cette riviere ne fissent tort a
 la Colonie. mais il n'est pas considerable. a dix
 lieux auans tombe dedans, la riviere des Cas-
 quiwanbou qui est pleine de rapides, elle coure
 quatrevingt lieux dans l'est Suest et uat pren-
 dre sa source dans l'est nord est aux Cheraquis,
 village appartenant aux Anglois. a dix lieux
 au dessus de l'embouchure de cette riviere celle

Douabache fait deux branches, l'une uat a l'est et
 se nomme la riviere des Cheuanons a cause d'un
 village Sauvage de ce nom qui y estoit autrefois,
 elle uat plus de deux cent lieux auans dans les
 terres. en suiuan la riviere Douabache on trou-
 ue qu'après avoir fait environ cent lieux elle se
 partage encore en deux branches; dont l'une qui
 se uat perdre dans le nord est remonte du costé
 du Canada, et l'autre branche qui uient du
 nord nord est prend sa source dans le pais des
 micamis. sur la mesme riviere sont les Oûia-
 tanons. en continuant le fleuve quarante lieu
 au dessus Douabache se trouve les CasKassia
 dont la riviere porte le nom, elle peut auoir
 vingt cinq lieux de long. c'est la ou il y a
 un poste françois que lon nomme Isinois,
 ou le fort de Chartre, qui est sur le bord du
 fleuve.

Le climat y est a peu pres come en France,
 pais de plaine et de montaignes, plus decou-
 uert qu'aupres de la mer. il y uient du blé

de lorge, de l'avoine, de la vigne, et des fruits de toutes especes dont on a porté des plants. il y a une eglise et plusieurs maisons de pierre. c'est de cet endroit que lon tire la plus grande partie des necessités de la vie, sur tout lors que les Vaisseaux de France tardent à arriver: il vient de cet endroit quantité de Canadiens qui apportent à la Nouvelle-Orleans de la farine, des viandes salées, du Suif, de l'huile d'Ours, dont on se sert dans ce pais, comme de beurre et d'huile d'Olive. ils apportent des viandes seiches que lon nomme plats costés jambons, langue seiche: tout cela est d'un grand secours dans cette Colonie, sans quoy tres souvent on courroit risque de mourir de faim. Les memes voyageurs apportent de leurs chasse, des peaux de cheurciil, des Peaux de Castor, des peaux de Beuf sauvage, qui servent de couverture sur les lits, estant tres chaudes de leur nature, les beuf sauvages estant couverts de laine au lieu de poil. ces peaux du costé de la chair

sont grattées, et peinte par les Sauvages d'un ouvrage assez joly.

Mal que les habitans de ce lieu n'ayent que fort peu de negres, ils ne laissent pas de s'appliquer et de réussir beaucoup à la culture de la terre. Comme la plus grande partie se sont des Canadiens, gens ingénieux, ils ont fait des charriées; et faute de cordes pour faire des traits, ils se servent à la place de peccuse de cheurciil, qu'ils tressent et tordent de façon, quelle est aussi forte qu'une corde, et résiste assez aux injures du temps. ils font des champs de blé aussi grands qu'en Europe, et la terre qui generalement dans toute la Colonie n'est pas ingratitude pour ceux qui la veulent cultiver; leurs fournit de quoy se nourrir gratuitement, et de quoy envoyer au bas du fleuve; grosse quantité de farine pour ceux qui n'en peuvent avoir des magazins.

Ce qui fait que ces habitans sont si laborieux, et plus que ceux du bord de la mer; c'est qu'estant naturellement estués dans le travail, et

ne trouvant pas la de femmes françoises pour se marier, ils ont esté obligés d'épouser des Sauvages, qui ressembloit a leurs maris, pour aimer le travail, les y ont au contraire beaucoup encouragé, par leurs exemples. De surplus ces femmes n'ayant que de simples habits, comé leurs maris, espargnent la dépence et ne perdent point de temp a leurs parure: ce qui ne seroit pas arrivé si ils avoient épousé des françoises, les quelles font regner le luxe au bas du fleuve, à un si haut degré; qu'il ny a personne qui arrivans dans ce pais un jour de feste qui ne le prendroit pour un Perou; en y voyant jusqu'aux femmes d'ouvriers, et de soldats, en taffetas, satin, damas, rubans or et argent, souliers brodes magnifiques, garniture de Dantelle, et qui tres souvent n'ont que ça pour tout bien. ce sont la plus part de ces dépenses qui ont empêché l'establissement de cette Colonie. il n'en est donc pas question aux Illinois, ou uniquement appliqués a leurs travail, ils trouvent

dans leurs bras avec le secours de peu de negres de quoy se tirer d'affaire sans s'indepter: ils font outre ça des planches de noyer, qui est très beau dans ces quantons, et de quantité d'autres bois, qu'ils envoient a la capitale dans des batteaux qu'ils construisent euse mesme tout d'une seule piece, qui ont trente cinq, quarante, et cinquante pieds de long, sur quatre a cinq de large. ils font des compartiments dedans pour y saler leur viande, et lors qu'ils sont au bas du fleuve, ils envoient tous leurs batteaux a la reserve d'un, dans le quel ils remontent tous, lors qu'ils ont fait emplette des marchandises qu'ils avoient besoin. si on donnoit ses soins pour établir cet endroit, en y envoyant cinq ou six cent hommes et y jeter des negres, ce pais seroit en peu d'année en estat de fournir a la Colonie des viures, en abondance; outre que ça tiendroit les Sauvages de ces quantons en respect, les quels ne laissent pas de leurs faire souvent grand damage dans leurs traucaux en tuant ceux qui sont a travail

les a l'écart, tuant leurs bestiaux et brulant leurs

blé. établissant cette partie de la Colonie cela les mettroit aussi en estat de donner du secours un jour à venir, si l'on ueroit faire l'entreprise - des mines, d'or, d'argent, de cuivre, et de plomb qui sont aux Panimaa. Ces raisons, ce me semble, sont assez fortes pour engager a l'établissement de ce poste.

Soixante lieux plus haut est la rivière miaramaque qui coure environ trente lieux dans - loiest. vingt lieux au dessus est une petite rivière au bord de la quelle sont établi les Caouquia. a vingt lieux de la vient le Missouri qui se decharge dans le missisipy. il s'appelle ainsi a cause d'une nation du mesme nom qui est environ cinquante lieux auans dans cette rivière qui est presque aussi forte que le fleuve y ayant quarante de petites rivières qui se dechargent dedans. comme la rivière des Osages qui est a vingt lieux de son embouchure, quinze lieux plus loing est celle de la mine, et quinze lieux plus loing est

la petite rivière des Osages, à l'entrée de la quelle sont établis les Missouri, ou il y auoit autrefois un poste françois, commandé par M. de Bourmon. trente lieux au dessus des petits Osages est la grande rivière des Canzès qui uat prendre sa source aux Patoca. c'est par la qu'un nommé Thomas fut enuoyé, par l'ordre de M. de Bourmon pour reconnoistre cette nation: ou estant arrivé ils luy firent manger de la viande crüe, et comme il auoit repugnance dans les commencements, ces Sauvages, la luy machoient, et ensuite luy donnoient à aualler; peu à peu il s'y est fait et y a ueu six mois de cette maniere. Je l'ay uü moy mesme depuis qui mangeoit des morceaux de bœuf et de cochon, aussitost que l'on uenoit d'en tuer, avec autant de plaisir, que j'auois de repugnance a le uoir faire. c'est pour cette raison, je croy, que l'on disoit que cette nation mangeoit les hommes. quarante lieux au dessus de la grande rivière des Canzès se trouue la petite rivière du mesme nom, qui a environ trente cinq lieux de long. vingt cinq

lieux plus loing est la riviere des Laniis, qui, à quinze lieux de son embouchure se partage en trois branches, dont l'une qui coure au sud surroit se nomme la riviere des Salines, sur laquelle sont placé les Ototäa, celle du milieu qui coure a loüest noroüest s'appelle la riviere des Lany, ou il y a dix ou douze villages de cette nation et l'autre qui est au nord noroüest, est celle des Panimäa a cause d'une nation d'une douzaine de villages de ce nom qui y habitent, c'est dans cet endroit ou sont les mines. les Espagnols en auroint fait la decouverte, mais ces sauvages n'aimant pas leur domination, a cause qu'ils les tiennent comme esclaves, ne veulent point leur ceder le terrain. ils aiment beaucoup mieux l'humeur du françois, a cause de leur liberté, qui leurs est tousjours conservée, avec ces derniers, les quels mesme au lieu de les mettre a contribution, leurs font quantité de presents. quarante lieux au dessus sont les ayäoüez, dans une riviere du mesme nom, qui

coure au nord est, environ trente lieux. dix lieux au dessus est la riviere du rocher ou les ayäoüez et les Mata sont tous ensemble. dix huit lieux au dessus sont les aricära qui donnent leurs noms a la riviere, quarante lieux plus loing est le fort de la nation des Laniis, ou il y a quarante villages de leurs gens: quinze lieux plus loing, est la riviere des Padouca; dix lieux plus loing est la riviere des mahä qui est une nation errante. les françois n'ont pas esté plus loing dans le missoury a cause de cette nation. ils ont seulement appris qu'un peu plus loing les Espagnols le passoient a gué, sur des cheueaux et raportoient des environs du fer jaune, c'est ainsi que les sauvages appellent l'or. cet endroit du missoury coure au noroüest, et est assez large. dix lieux au dessus du missoury est la riviere des Wilinois qui descendent du nord est, environ deux cent lieux, nat jus qu'à haut des miarnis et en Canada à vingt lieux de son embouchure est la riviere aux pommes, qui descendent du suëst: a l'entrée de la

quelle sont les Pinitouis. de l'autre costé de la rivière des Illinois est le lac Pinitouy. cinquante lieux plus auans sont placés les sauvages du Rocher. cinq lieux au dessus sont les mascoutons ou la nation du feu, dans une rivière du mesme nom qui coure au nord est. vingt lieux plus loing est la rivière Chicagou.

Soixante et cinq lieux au dessus de la rivière des Illinois, est celle au Beuf. quatrevingt lieux plus loing dans le micissipy, se trouve la rivière du mingona, dont on pretend que l'eau purge parce qu'elle sert le ciiure, et qu'elle vient des montaignes où il y a de ce métal; cette rivière prend sa source au nord est. cent lieux plus auans est la rivière à la Roche qui vient de l'est. soixante cinq lieux au dessus est la rivière à Parisien. vis-a-vis celle à macarét. vingt lieux au dessus est celle à la mine de plomb ou les Illinois vont en faire: elle est si abondante que cent liure de terre, raporte quatrevingt liure de plomb net. pour le tirer ils font un espece de

cadre de bois eslevé de terre de quelques pieds, qu'ils chargent de cette terre et mettent le feu dessus. de cette rivière jusqu'au sault St Antoine il y a quarante lieux, dans l'espace des quelles il tombe dans le micissipy une vingtaine de petites rivières à qui on a donné des noms differents, mais ayant point de sauvages qui habitent dans ces quantons. la plus connue est la rivière Baqueville, ou il y a des mines de ciiure et un peu au dessus est la rivière St Remy ou il y a une mine de charbon qui est pres du sault St Antoine au bout de cette rivière habitent les Siou de l'ouest, et a cent lieux au dessus du sault St Antoine sont les Siou de l'est qui est une nation errante que les françois n'ont pas encore passés.

Chapitre. IV.

L'an 1715 les Datchoz qui n'avoient chez eux que fort peu de françois, ayant eü quelques differents avec eux, tuerent un soldat: dont M^r De Bien ville en ayant tiré vengeance, leurs

accorda la paix, qu'ils demenderent avec grande instance, et promirent la fidelité aux françois. huit ans apres l'an 1723 les françois commencent a s'y établir; les sauvages tuèrent plusieurs hommes, femmes, enfans, et bestiaux: personne ne sortoit, d'autant qu'il y avoit tous jour quelques sauvages cachés qui tuoit ceux qu'ils trouvoient escartés. m^r de Bienville en ayant nouvelle ramassa ce qu'il pût de troupe, et de petites nations sauvages qui habitent du long du fleuve: quoy que manquant de viure dans la colonie, il partit pour les aller detruire. ce fut au mois de septembre au temps de la recolte. le dessein du General estoit de bruler leurs blés, et par consequent les reduire par la famine on ramassa en montant le plus que lon put de viures, et de sauvages, et estant aux Tonica, gens fort guerriers, et qui n'ont jamais fait tort aux françois. m^r de Bienville envoya deuant pour faire arrester tous les sauvages qui se trouvoiroint a la proximité du fort ou des habitations -

françoises, il y en eut un entre autre dont je ne puis passer sous silence la reponce a un soldat, le quel estant son amy, et voulans le sauver; luy conseilla de se retirer, d'autant que si on le voyoit on l'arresteroit. Ce sauvage estoit celuy qui avoit tué ce françois, huit ans auparavant. le sauvage s'estant enquis du françois s'il vouloit le tuer il repondit que non, mais, dit le sauvage, si ton commandant te l'ordonnoit le ferois tu? ouy, repondit le françois, parce qu'il faut que j'obéisse sans quoy on me feroit mourir. De mesme, de moy dit le sauvage, il est uray que j'ay tué un françois, mais mon chef me l'avoit ordonné, et on m'auroit tué moy mesme si je ne l'avois pas fait. je suis donc excusable dans ce cas, puis que ce n'estoit que pour m'échapper la vie que j'ay obéi, ma situation seroit fort triste, si on m'en vouloit pour ça, puisque c'est l'ordre de mon chef donné, que je tue, ou que je ne tue pas; je ne peux éviter la mort. dans cette occasion on est à mon chef qu'il faut s'en prendre, et le punir de la necessité ou il m'a réduit par son com-

mendment de tuer un homme dont je considere
 le fort la nation: cela doit vous faire connoistre
 que parmi ces sauvages, il y en a beaucoup qui
 n'en ont que le nom, et qui ont de très justes
 sentiments. aussi cette reponce luy sauva la vie.
 car ayant esté trouué au tour du fort, comme
 il aimoit beaucoup les françois, il se rendit luy
 mesme en prison: et fit aduertir sa femme et
 ses enfans de l'y venir joindre, ce qu'ils firent au
 sitost. on le tint resserre pour l'empescher d'estre
 tue avec ses gens. l'armée arriva le soir et le len-
 demain matin on courut sur les sauvages, on
 entourra une cabane ou il y auoit un homme, un
 garçon, un enfant et quatre femmes qui furent
 tue sur le champ et jettes dans la cabane qui
 estoit pleine de citrouilles, a laquelle on mit le
 feu. ce premier combat dura deux heures et de
 la on fut de cabane, en cabane tuant tout ce qui
 se presentoit, jusqu'a deux ou trois heures apres
 midy que le chef des Tonica sauvage fort ual-
 lent fut blessé a l'espaule: ce qui ayant ralenty

courage de tous les sauvages qui estoient de
 nostre party, l'armée fut obligée de s'en reuenir
 au camp distant de trois lieux, de l'endroit ou
 nous estions, les officiers et soldats estoient sur
 les dents, et la faim pressant tout le monde cha-
 cun retira les citrouilles, et le blé qui l'estoient
 avec les corps morts, pour apaiser leurs
 faim. Dans cette journée il ny eut qu'un françois
 tué et deux de blessé et du costé des ennemis
 on ne vit qu'une douzaine de tue. il est très difficile
 de les attraper ces gens la lors qu'une fois ils sont dans
 les bois. le lendemain on fit encore une course sur
 eux ou on n'en tua que deux ou trois ce qui obli-
 gea m^r De Bienville a enuoyer seulement les
 sauvages courir apres, et les françois pendant
 ce temps ramassoient leurs blé; ce qui les ayant
 reduits a la dernière extremité ils demanderent
 la paix; que le General, raport a l'extreme fa-
 tigue de l'armée manquant de uivre, leurs ac-
 corda, moyennant quarante testes des princip-
 ales, qu'ils apportèrent sous un terme qu'on leur

avoit limité. celui qui les avoit encouragé à faire la guerre, estoit un negre libre qui avoit esté tambour en espagne, et trompette en france, qui estoit habitué avec eux, et qui leurs servoit de conseil, mais voyant qu'il estoit cause de leurs pertes, ils le tuèrent eux mesme. cette nation estoit partagée en neuf villages, la Lome, les Gris, la Farine, le Grand village de Vateur, le petit village de ualeur le grand village de Natchez, les Tiou et la terre blanche. mais on ne vouloit qu'aux trois premiers, qui estoient ceux qui avoient fait la guerre, les autres ayant donné des preuves de leurs tranquillité. tout estant alors réglé, chacun se retira et plusieurs françois remonterent les tablir aux Natchez ils resterent tranquils jusqu'en 1729 le 12 de Decembre que lon apprit que ces Sauvages avoient égorgé tous les françois qui estoient chez eux. il y avoit deux cent quarante françois, tous établis, et autant de negres. parmi ceux qui furent tués qui estoient de remarque, estoit le Com-

mandant nommé m^r Desepars, m^r Masse, Denoyer officiers du poste, m^r Ducodere officier des Tason m^r Bailly Directeur, Desursins conseiller. Delongres Directeur de la concession s^{te} Catherine, de Poly, le pere Poisson jésuite, La Soudé Chirurgien en major. Le m^r Ducodere ne pouvoit éviter son malheureux sort, car il estoit officier des Tason, le quel poste fut égorgé quant et quant. on tient que toutes les nations avoient concerté de tomber au jour marqué sur tous les françois et qu'ils se tromperent de jour. Le m^r Ducodere avoit affaire a la Nouvelle Orleans et passant deuant le fort des Natchez, il entendit quantité de coups de fusil: luy croyant que c'estoit quelques rejoüissances, descendit a terre et estant monté au haut de lescors, il apperçût que les Sauvages finissoient de tuer les françois, il voulut regagner vite ment sa voiture; mais ayant receu un coup de fusil dans les reins, qui le fit tomber sur le cul, il mit l'épée a la main et tout assis en tua deux auans de mourir.

Il y avoit long temps que ces Sauvages meditoient ce coup; et pour estre plus surs de leurs fait ils vinrent les uns apres les autres, chez tous les françois, leurs dire qu'ils leurs devoient beaucoup, et vouloient payer leurs dettes; qu'ils avoient envie de faire une grande chasse, et pour cet effet les engagerent a leurs preter leurs fusils a gros interest. les françois attirés par l'espoir du gain, se defirent de leurs armes. alors les Sauvages a leur avis que les françois ne pourroient pas se defendre, vinrent sur les huit heures du matin, et les tierent tous a la reserve de deux qu'ils conserverent, l'un tailleur et l'autre charpentier. il n'est pas possible de concevoir les cruautés que ces animaux, firent souffrir à ces pauvres malheureux françois. Lors qu'ils en attrapent en vie ils leurs donnent un coup de couteau au tour de la teste, leurs mettent le pied sur le col, et entortillans les cheveux autour de la main, ils en lèvent la peau de dessus la teste, et laissent le crane à decouvert. ensuite ils font

rougir du sable dans une poisse qu'ils mettent sur le crane en sanglanté. ils fument les doigts du patient dans des pipes, apres l'avoir attaché à un poteau: on luy laisse tousjours le bras droit libre, luy mettant dans la main un chichiouia, qui est une callebasse amanchée au bout d'un petit morceau de bois dans laquelle il y a des plumes, que le patient est obligé de faire sonner en chantant. pendant tous ces tourment ils font rougir des fils de fer qu'ils luy fourent dans les doigts dans les cuisses dans les bras dans le derriere et par tout ou il y a de la chair. ils fendent ensuite ces mesmes endroits la avec des couteaux et y jettent du sable rouge ou y mettent le feu, - avec des cannes en forme de torche, qu'ils passent sous les esteilles, entre les jambes, aux mammelles, dans la bouche, sous les oreilles &c. ils mettent de la braize sous les pieds, font rougir des testes de haches qu'ils enfilent dans des anses de chaudieres - dont apres ils font un collier au patient. souvent luy coupent les nudités, et leurs mettent dans la bouche

ce qui y a de pis est que tous ces supplices ne se font pas tous en mesme temps. mais sont quelques fois cinq a six jours apres un homme a luy faire ainsi souffrir le martyre. pour les femmes lor qu'ils s'esperoient qu'une uouloit acoucher. citost que l'enfant sortoit la teste, ils la luy coupoient et fendant le ventre de la femme avec un couteau luy remettoient la teste de son enfant dans le corps, ensuite la jetoient dans le feu, apres luy avoir leuë la chevelure comme aux hommes, en disans qu'il ne falloit pas laisser naistre les enfans de si mechans peres. ils ne font pas souffrir tant de tourmens aux femmes parce qu'ils disent qu'il ny a pas d'honneur; d'ordinaire mesme ils ne les tiennent pas. il ny a eu que cette derniere guerre qu'ils bruloient des femmes viues et nous jettoient les quartiers par dessus le fort. ils tièrent quarante cinq negres ou environ.

M^r Perrier Gouverneur en ayant donné nouvelle a la mobile. or donna en mesme temps de nouvelles a quelqu'un aux chaquetas pour engager cette nation

aider les françois dans cette guerre, et d'aller de leurs villages droit aux Datchez par terre: Disant de chez eux d'environ cent trente lieues, et ils luy firent dire dans quel temps ils pourroient estre a un rendez vous qu'il leurs indiqua afin qu'ils pussent assaillir les Datchez par terre pendant que les françois en feroient autant par le fleuve. Comme il falloit choisir pour cette entreprise un homme, qui sceut bien la langue et qui fut aimé des Sauvages, on donna ce commandement à un des parents de M^r de Bienville qui estoit tres connu des Sauvages estant dans le pais des les premiers establemens, nommé M^r Le Sieur, qui partit de la Mobile le dix neuf decembre suivi d'un valet françois qu'il avoit pris seulement pour le secourir en cas de maladie fut en pirogue jus qu'aux thomé, village sauvage a vingt deux lieues sur la riviere de la mobile dou il prit son chemin par terre, à travers les bois, jus qu'aux chaquetas distant des thomé de quatre vingt lieues; citost qu'il y fut arrivé

qu'il eût fait ses harangues aux chefs princip-
 eaux du sujet de son arrivée, et des ordres qu'il
 avoit. ils luy repondirent qu'ils estoient tous
 fort portés pour les françois, mais que comme
 c'estoit la saison de la chasse presque tout le
 monde y estoit et qu'il n'y avoit dans les vil-
 lages que des vieillards et des femmes: qu'il se-
 roit tres difficile de faire courir apres les chas-
 leurs escartés, et qu'ils doutoient mesme qu'ils vi-
 endroient parce que deuant beaucoup de peup-
 le de cheurciit aux françois ils avoient resolu
 de s'aquitter, enfin ayant repondu a toutes
 leurs objections, entre autres que des Deptes on les
 tenoit quitte et qu'ils gard des marchandises,
 ferails, poudre et balles, dont ils manquoient ils
 en avoient en abondance lors qu'ils seroient arri-
 vez aux Natchez; les françois deuant y en con-
 duire pour cet effet avec eux. ils ne purent resis-
 ter a de si belles promesses, et le chef fit assen-
 bler, et partir si prompsment sept cent hommes,
 qu'ils arriuerent aux Natchez le vingt sept jan-

ra la concession de S^{te} Catherine. ils avoient en-
 ye' aduans au rendez vous et apres auoit atten-
 inutilement pendant cinq jours; voyant que
 françois n'y estoit pas arriue', qu'il fesoit
 froid, et estant naturellement impatient, dans
 guerre seulement; ils resolerent de faire le
 voyage eux seuls, sans le secours des françois, cest
 surquoy s'estant un peu rafraischis a cette
 concession, ils tomberent a l'improviste sur les
 Natchez, lors qu'ils s'y attendoient le moins: en
 furent soixante et onze, dont ils prirent les
 esclaves, firent dix huit esclaves, delivrerent
 sept femmes françoises, compris les deux no-
 ces a qui ils avoient sauue la vie a cause de leurs sçavoir.
 sauverent aussi cent six negres ou negresses. les Cha-
 quelas ne purent pas detruire d'aucunage de Natchez
 parce qu'ils se sauverent dans deux forts eloi-
 gés d'une demy lieu l'un de l'autre. ces forts
 estoient construits de deux rangs de gros pieux
 renforcés de madriers en dedans, et un ruisseau
 paroit les deux forts. les Chaquelas apres ar-

voir fait leurs coups, estoient pres de s'en aller. Sim-
patientant de ce que les françois ne uenoient point
M. Le Sueur tant par prieres que par menaces fit
en sorte qu'ils resterent jus qu'au huit de feurier
au soir, que M. de Loubov Commandant de l'an-
née françoise, arriva, laquelle estoit compo-
sée de cent trente hommes de troupes, et de
cent hommes de milice. les habitans auoient la
garde du canon. vous pouvez croire qu'avec
si peu de troupe, on ne fit pas une grande expé-
dition, on ne laissa pas pourtant de les inquié-
ter tres fort: mais par leurs sorties en plein
jour à l'opposite du soleil les françois estoient
obligés d'abandonner la tranchée, que cepen-
dant ils regaignoient sur le champ. ces barbares
pour tascher d'attirer les françois à compassion
bruloient tous les jours une femme françoise, de
celles qu'ils auoient esclaves dans leurs fort dont
le nombre estoit de cinquante six. ils la bru-
loient de uans la porte du fort et en jettoient les
quartiers de uans les françois. il faut aduouier

que c'estoit le spectacle le plus touchant que
on peut s'imaginer. les cris de ces pauures mal-
heureuzes que lon bruloit a petit feu fesoit seigner
à cœur; à tous les françois spectateurs d'une si
iste tragedie; et Donnoit grand peur à celles qui
estoit dans le fort: et les fesoit trembler chaqu-
ne en particulier, qu'elles ne fussent le lendemain
la principale actrice d'une semblable piece. les uiures
et munitions manquant, on fut obligé de souscri-
re à une treue, que les Natchez demendoient. par la
uelle ils rendirent les femmes et les enfans qu'ils
auoient dans leurs forts, montant en uison au
nombre de quatrevingt quatre. les soldats tue-
rent quinze natchez dans cette expedition et
l'armée se retira le uingt six, ayant laissé un de-
tachement commende par m. Dartaguet. si
on auoit voulu laisser agir les françois qui est
vint en fureur à l'aspect d'une femme qui est
ait generalement aimée, que lon bruloit il
est sur qu'à l'aide des chaquetas qui ne demen-
doient pas mieux, ils auroient en leu' les deux forts

semblée, mais l'intérêt, la discorde, et la crainte qui agissoit parmy quelques uns, fut cause que ce ne réussit pas. cependant il fallut payer ces Chagtas comme s'ils avoient tout détruy. tant les présents que lon leurs fit, que les chevelures que lon leurs paya, et les frais de la guerre, la dépence cest montée a cent mil ceus. car on donna pour chaque chevelure que les sauvages chaquets avoient fait, cest a dire pour chaque ennemy qu'ils avoient tué, un fusil, un capot, une chemise, une couverture de poil de chien, un chapeau, une paire de souliers, un couteau, un peigne, une bête de vermillon, un battefeu, deux tirebours, six pierres a fusil, un casse teste, deux livres de poudre, deux livres de balles, deux livres de plomb a giboyer. les françois, ou françoises, ou negres, qu'ils ont retiré des mains des Datchez, leurs ont esté payés comme si l'auroit esté, des ennemis qu'ils eussent tués. de sorte qu'ils en ont reçu, tant des blancs rachetés, des negres ou chevelures, plus de quatre cent payemens; outre un present particulier à chaque chef qui estoit en

* petite hache dont ils se servent en guerre *

plus grand nombre que les guerriers, on eût chacun un fusil fin, un capot galonné en plin, une couverture de poil de chien, un chapeau bordé, un plumet de deux chemises, une cravatte, un mouchoir, une paire de bas, une paire de souliers, une paire de boucle, une piece de galon rouge, une paire de tireaux, quatre couteaux, douze pierres a fusil deux batte feux, quatre bête de vermillon, deux pioches, deux haches, un casse teste, deux peignes, six calennes, une culne et my de limbourg; et chaque guerrier eût, un capot, une couverture, une chemise, et un brayer; et environ deux cent cinquante fusils qui furent donné en present lors qu'ils estoit a la guerre. vous voyez bien qu'en joignant tous ces presents, avec les frais qu'il a fallu faire pour les françois qui y ont esté que cela se monte bien à ce que j'ay aduencé.

La cause qui incita ces sauvages a tuer les françois fût; ainsi qu'ils l'ont dit eux mesme lors qu'ils parloient de devant Mr De Loubois vis à vis leurs sort, que le Commandant françois avoit voulu

64

faire bruler leurs temple. qu'ils estoient comme esclaves obligés d'aller chercher de l'eau, du feu du bois, à peine d'estre assommé à coups de bastons que leurs plaintes au commandant n'aboutissoient qu'à estre conduits aux fers. lors que ce dit Commandant estoit seul, il alloit dans leurs villages les battre et maltraiter. qu'il avoit voulu plusieurs fois faire lier leurs chef le Soleil, l'envoyer a la Capitale et de la aux istes. que lors qu'on avoit besoin de monde pour conduire les visites, on en prenoit de force trente ou quarante que lon payoit peu ou point, que lon prenoit leurs terres sans payer, mesme les avoir forcé a les quitter, et à aller s'establi plus loing, que c'estoit dans le temps de leurs recolte ce qui les obligeoit a mourir de faim. que le Commandant les obligeoit a prendre de force ses marchandises à des prias exhorbitans, que malgrè ça reduits à la dernière misere il avoit condamné les chefs, à faire payer par chaque cabanne une mane de feu, deux mane de blé, et quatre pou-

65

les, a faute de quoy les menaçoit de les envoyer aux istes, que tous les francois, officiers, habitans & prenoient leurs femmes ou filles de force: et au refus du mary ou du pere, ils les attornoit a coups de batons; lors qu'ils se plaignoient au gouverneur il les menaçoit de les faire deffaire, si ils venoient de rechef se plaindre contre le Commandant - qu'il avoit mis chez eux; qu'ayant entendu dire qu'à l'arrivée des vesteaux de france ils auroint esté tous esclaves, ils s'estoient trouvés obligés de detruire ceux qui leurs causoient tant de mal n'est il pas vray mon cher amy que ces raisons sont assez plausibles, et qu'il n'en faudroit pas temp a d'autres nations, telle amie quelle seroient pour leurs faire faire un semblable coup.

Vers lan 1700 les Natchez estoient bien quatre mil guerriers. la noblesse vient du costé des femmes, parceque, disent ils ils ne peuvent y estre trompé. La Reine s'appelle la femme de valeur: Son fils aîné est tousjours le grand Soleil. les freres se succedent les uns les autres. Les filles

Sont mere chef, et leurs enfans regnent apres la mort de leurs oncles. la mere chef ne pouze que gens du commun, parce que lors qu'elle meurt il faut tuer son mary cest ce qui fait que des chefs ne veulent point le pouzer, et si elle en epouzoit, elle seroit sujette a la meisme loy, si son mary comme chef et du sang royal uenoit a mourir. les chefs du uillage ou autres auans de parler au soleil ou a la mere chef, heurlent auans, et apres auoir parle, et sen retournent a reculon pour temoignage du grand respect qu'ils leurs portent. lors qu'ils les rencontrent dans un chemin, ils se rengent et heurlent, jusqua ce qu'ils soient passe, leurs portent les premies de ce qu'ils ont pesche, ou tue a la chasse. personne, pas mesme les freres du soleil, ou de la mere chef ne mettent la main dans les plats ou ils mangent, cest aussi un tres grand crime de passer entre lun ou lautre, et un flembeau de canne qu'on allume tous

les soirs dans leurs cabanne. ils ont leurs cabannes separee. les grands guerriers prennent un repas chez lun, et lautre chez lautre, ils se heurlent entre euse, le soleil commence et la mere chef apres. lors, que quelques guerrier a fait quelques coup a la guerre pour le recompenser, on luy uermillone les bras jus qu'au coude et les jambes jusqua u genouit, et on le fait entrer dedans le temple. honneur que lon n'accorde que tres difficilement, et un uieue chef me dit quil nen auoit uñ que trois la qui on la uoit accorde aussi faut il que ce guerrier ait fait un coup de remarque.

Le temple est sur une butte faite par main dhomme, il a uingt pieds de hault, il est fait en ovalle, pour le distinguer de leurs cabannes, dont la plus part sont rondes. dedans ce temple il y a un autel denviron trois pieds de hault, cinq de long, et quatre de large, sur le quel il entretiennent un feu perpetuel, de charbon decorces de chesne: quatre uieillards couchent tour a

a tour dans le temple pour avoir soin de ce feu sacré, celui des quatre qui est de garde ne peut sortir du tout, il est la pour huit jours. il ya un autre feu plus grand que le premier au milieu du temple qu'ils entretiennent avec autant de soin, et dont ils prennent la braise pour mettre sur l'autel. il ya douze hommes destinés pour apporter des escorces pour entretenir ces feux: car s'ils venoient a s'estindre ils n'en pourroient pas allumer d'autre, et seroient obligés d'en aller chercher de semblable a quelque nation qui auroit un temple et un feu pareil. la nation la plus proche de chez eux qui en aye, est a douze cent lieues. lors que ce malheur leurs est arrivé qu'ils disent estre un pronostique de guerre, et de mortalité. ils députent deux gardiens du temple avec un concideré du village, qui vont par terre a cette nation. le jour qu'ils arrivent ils ne mangent point, ny le jour qu'ils y restent, ni le jour qu'ils partent, ceremonie disent-ils pour que lesprit, car ils en reconnoissent

m, empesche que le feu ne s'esteigne, dans le chemin. es tant arrivés dans le village, ils vont chez le Soleil ou tous les principaux estant assemblés ils racontent le sujet de leurs voyage et le malheur qu'ils ont eü de laisser estindre leurs feu: apres quoy on les fait fumer, en signe de paix, et on les mene au temple ou aduans que d'entrer ils baissent la teste le plus bas qu'ils peuvent, prennent de la terre qu'ils mettent sur leurs teste et qu'ils jettent autour d'eux, en marquant quelques paroles qu'ils n'articulent pas. ils sont introduits ensuite a l'entrée du temple, ou apres avoir fait la mesme ceremonie et avoir fait le present ordinaire au temple qui consiste ordinairement, en quelques chose, de ce qu'ils ont de plus curieux; on leurs donne un morceau de ces escorces de chesne allumie. le Soleil leurs refait un autre present, et ils en vont a l'entre du bois, ou ayant ramassé d'autres escorces de chesne les allument avec ce mesme feu, lequel estant reduit en charbon ils le

40

mettent dans une terrine et marchent tant qu'ils voient que ce feu se peut conseruer et lors qu'il n'y en a plus guerre, ils recommencent à en faire d'autre qu'ils mettent ensuite dans leurs terrine et font ainsi de mesme pendant toute leurs route, jus qu'à ce qu'ils soient arrivés dans leurs villages. lors qu'ils ne sont qu'à deux ou trois lieues du village, ils rallument leurs feu et un des trois vat aduertir de leurs arrivée. on fait aussitost le cry d'assemblée par tout; on les vat recevoir en ceremonie, et en hurlant, jus qu'à ce que ce feu soit placé dans le temple; ce qui estant fait ils font des dances huit jours de suite, jour, et nuit, dans une place vis à vis du temple, en action de grace.

Il y a des marmouzets de bois dans le temple, au tour du col des quels autrefois ils mettoient des colliers de perle. il y a une figure de serpen à sonnette de bois sur l'autel qu'ils respectent beaucoup lors que le soleil ou la mere chef vient à mourir,

41

ir, ils l'enterent dans le temple, et lors qu'ils voyent que la chair est pourrie, les gardes du temple nettoient les os, et les enveloppent dans ce qu'ils ont de plus propre, les mettent ensuite dans des paniers de canne qu'ils ferment bien et qu'ils enveloppent encore avec des tapis - fort propres: ensuite ils mettent ce panier devant l'autel jus qu'à ce que celui qui regne venant à mourir prenne sa place; alors on met le premier dans l'autel, et le dernier à la place de son predecesseur. les meres chef ne sont pas mises dans l'autel mais seulement dans le temple; il n'y a que ces deux personnes qui ayent cet honneur. lors qu'un soleil ou une mere chef meure, on estranglé quantité d'hommes et de femmes pour les aller seruir dans l'autre monde, ils s'offrent eux mesme à la mort d'un grand cœur et ces gens-là sont enterrés avec le meuble dans une grande fosse que lon fait espres, aussi bien que les femmes de soleil, ou les maris de la mere chef. je vous diray à

ce sujet une aventure que j'ay vû arriver du costé de la mobile. il ya une petite nation de la mesme religion que lon nomme, tinsas, qui ne sont que peu de guerriers et qui par l'habitude qu'ils ont depuis long temp avec les françois ont plus de connoissances que les autres sur les abus de leurs religion. or donc une mere chef ayant epouze un jeune homme, la quelle estant venue à mourir, on dit au jeune homme qu'il falloit qu'il meure avec elle pour l'aller servir dans l'autre monde. luy qui n'avoit nul envie de donner ce temoignage d'amitié à la memoire de sa femme, lors que tout le monde fut assemblé pour cette ceremonie sur la place, il leuns fit une harangue dans ces termes. cest une encienne coutume parmy nous que celui qui survit des deux de l'homme ou de la femme, on le tire pour aller servir le defunt dans l'autre monde, mais aujour d'huuy que nous reconnoissons, qu'il ya un peu d'abus dans notre religion par la quantité de

points de l'observance des quels nous nous sommes relasché en total. il faut faire une reflexion sur celui cy; qui estant peu de monde comme nous sommes, si de dessein premedité nous allons nous detruire les uns les autres pour aller servir ceux qui meurent et qui vont dans l'autre monde, ceux qui resteront ne pouront plus resister à leurs ennemis. outre qu'il faut compster que ceux qui meurent ne manquent pas de serviteurs dans l'autre monde, et qu'ils y sont bien, puis qu'il ny en a aucun qui revienne de ce lieu la pour vi-
 vre dans celui cy; au lieu que tous les jours nos parents et amis quittent celui cy pour aller dans celui la, les françois mesmes qui ont tant d'esprit, laissent aller seuls dans l'autre monde - ceux qui sont las de vivre dans celui cy, personne ne souffrant de luy aller tenir compagnie. mais comme je suis trop jeune pour introduire une loy nouvelle, il faut seulement pour ne point abolir en entier la coutume de nos en-

74

cestres, donner pour le service de ma femme qu'il
qu'un qui soit inutile dans ce monde, et continuant
son harangue, exposa les faits qu'il avoit fait à
la guerre, tout jeune qu'il estoit, sa bonne sante,
l'esperance de vivre long temp, et l'utilité que
sa nation retireroit de luy pendant sa vie, et
conclut; que sa mere qui estoit fort agée estoit
hors d'estat de rendre service dans ce monde,
puis qu'elle ne pouvoit pas se servir elle mesme,
et qu'il valloit mieux mettre une femme auprès
d'une femme qu'un jeune homme, pour la ser-
vir. un chacun qui jus qu'à lors avoit gardé
un grand silence s'écria qu'il avoit raison et
qu'il n'avoit qu'à l'amener. il courut sur le
champ à la Cabanne de sa mere, mais soit quelle
eût entendu la harangue, ou qu'on luy fut
venu rapporter, elle avoit fait un trou au
mur qui n'estoit que de bois, et s'estoit sauvée
dans des cannes qui estoient auprès de la ma-
ison, ou elle estoit cachée, mais son fils alerte
la trouva, et l'amena par les cheveux au milieu

75

de l'assemblée ou elle reçut la mort, Des mains
de celui à qui elle avoit donné la vie.

Comme je vous ay dit, le Soleil ne pou se aussi
que des femmes du commun parce que en ce cas
il épousoit une mere chef. le premier des
deux qui mourroit obligeroit l'autre à estre
vivie pour le survivre. Si pareille loy mon cher
amy s'exerçoit dans la ville ou vous este on
verroit les femmes plus empressées quelles ne
sont à secourir leurs maris malades, n'y ayant
pas la à esperer de secondes nopces.

Ce temple est tapissé de nattes de cannes tres
bien travaillée, ils l'ornent aussi de ce qu'ils peu-
vent trouver de plus beau. les femmes ny entré-
rent jamais, toutes les autres nations, les Chaque-
tas mesme, quoy qu'ils n'ayent point de religi-
on, veyent beaucoup ce temple. ils ont un
garde de valeur à qui les autres obéissent qui
à l'intendance de toutes les ceremonies qui se
font, c'est luy qui estranglé ceux qui daignent
mourir, avec le Soleil ou la mere chef. tous les

matins lors que le Soleil se leve le chef des Indes chez ne manque pas de sortir de la cabanne dont la porte est toujours tournée du costé de l'orient, la il hurle trois fois, en se prosternant, apres quoy on luy apporte un calumet, qui ne luy sert qu'à cette ceremonie, avec du feu et de cette fumée de tabac il ensence le ciel la terre et les quatre parties du monde. cela fait voir qu'ils ont une espee de religion entre eux, en conservant le feu sacré adores le serpent et le soleil, et comme cet astre leurs paroist comme quelques choses d'admirables c'est pour cette raison que leurs chef s'est donné le nom de soleil et se dit son frere. outre tout cela ils reconnoissent bien qu'il y a un esprit supreme qui fait tout mouvoir et qui fait le bien, et qu'il y en a un autre qui fait le mal: sans que lun puisse empieter sur le districte de l'autre que par consequent il ne faut pas prier le premier parce qu'il est incapable, et qu'il est hors de sa puissance

de faire du mal, mais prier l'autre pour qu'il n'en fasse point. c'est pour cela que dans le temps des premices ils ramassent de tout ce qu'ils peuvent trouver de nouveau et qui sert à leurs nourriture, qu'ils apportent sur le milieu d'une place: où le maître des ceremonies fait la priere ainsi. grand esprit nous offreurons les premices des fruits, grins, legumes, et autres choses que tu as bien voulu nous conserver par une pure amitié que tu as pour nous. sachans bien qu'il ne tenoit qu'à toy d'envoyer ou trop de pluie ou trop de secheresse, qui nous auroit fait tout perdre. reçois donc notre present, comme de gens qui te craignent infiniment, et qui seroient au desespoir de te facher. quoy que nous t'offrons tout ceci ne l'emporte pas je t'emprie, car comme tu es un esprit que lon ne voit point, tu nous serois trop de peur, sur tout à nos femmes que voicy presentes: mais laisse nous les et nous les allons manger à ton intention

après cette harangue les conciderés prennent un peu de tout, ensuite tout le monde se met à manger, tout ce qu'il y a sans en rien laisser autrement disent-ils le mauvais esprit se facherait et seroit perdre le reste de la récolte.

Les hommes y sont tres bien faits, et comme tous les sauvages du pais vont tout nus à la reserve d'un quart d'étape, qu'ils nomment brayer, qu'ils passent entre les jambes et qui est soutenu d'une ceinture. les femmes y sont fort belles mesme plus blanches que leurs mary qui sont un peu bronzés: propres dans leurs appartements, aussi bien que dans leurs boire et manger, et sur elles. vont d'ordinaire toutes nues à la reserve de trois quarts d'étape, qu'ils nomment, alcona, qui leurs tient depuis la ceinture jusqua la moitié des cuisses. c'est là ou les femmes ont mis le libertinage à son dernier période. le soleil et les autres chef obligent les femmes à se prostituer à tout le monde. une femme pour estre

publique, n'en est pas moins estimée parmy ^{aux} ayant coutume elles mesme de se venir offrir aux estrangers. Dans le commencement que les françois y ont paru, ces m^{rs} leurs paroissoient si beaux, qu'il n'y avoit point de mary qui ne leurs vint amener sa femme ou sa fille pour en avoir de la race. un certain missionnaire qui s'y rencontra, ayant esté connu pour ce qu'il estoit, et ces sauvages s'imaginant qu'il avoit acquis son caractere de naissance, et voulans en avoir de toute espee, le chef luy amena sa femme, le quel ayant refusé la proposition, ce chef interpretant son refus à ce que ce prestre ne trouvoit point sa femme assez jolie, luy fut chercher sa fille et deux de ses nieces, mais il les refusa de rechef. bel exemple, ou bien d'autres n'auroient pas donné tant de peine à ce chef. a la fin on luy amena trois ou quatre filles des plus jolie du village, le menacant que s'il refusoit ce que lon demandoit de luy on le tueroit, luy repro-

chant qu'il estoit bien ingrat de leur donner de ses semblables. ce bon prestre n'osa faire plus long-temps le rebel, s'excusant sur, que uî, uel absque libertate aguntur; nulla sunt et en se conseruant la uie, il la donna à deux enfans, qui furent preposés, du berceau, gardiens du temple, et qui estoient les plus animés contre les françois pendant la guerre. quoy qu'il soit permis parmy eux, à un homme de prendre autant de femmes comme il veut, ils n'en ont d'ordinaire qu'une. il n'y a guere aussi que les jeunes gens qui se seruent de la liberté qu'ont tous les sauvages en general, de repudier leurs femmes pour en prendre d'autres. malgré le libertinage de les femmes elles s'affectionnent. ce qu'on a remarqué le jour que ces sauvages firent leur coup. deux ou trois d'entre elles s'estant attachés à quelques soldats, et depuis huit jours les ayant exhortés inutilement à se sauuer, elles vinrent encore tenter les larmes aux

yeux deux heures auans le desastre, disans que leurs maris estoient pres et alloient venir les lier et par une incredulité hors de saison ils n'adhererent pas à leurs sentimens. il ny en eut qu'un seul qui se laissa persuader, et emmener par la fille qu'il aimoit qui estoit accompagnée de sa mere, les quelles luy donnerent des viures et le conduisirent sur un chemin, ou il n'auoit que dix lieux à faire pour gagner un uillage ou il y auoit des françois. mais comme on ne scauroit esuiter son sort, il s'endormit sur le chemin et à son reuail croyans de continuer sa route il reuint sur ses pas, ce qui luy costa la vie. cette nation n'a jamais passé pour guerriere et rarement les a-ton uû sortir de chez eux pour aller faire la guerre à leurs uoisins. cependant elle a fait uoir dans cette derniere guerre qu'elle n'estoit pas propre faute d'habitude à s'esloigner de ses quantons: ils scauont bien se deffendre. lors qu'on les attaquoit. ils ont tousjours un tres grand mepris pour toutes les autres nations et

mesme pour les françois, ce qu'ils ont confirmé par tout ce qu'ils ont dit, et fait pendant la guerre & depuis qu'ils se sont rendus.

Chapitre v.

La guerre que lon uenoit de faire contre cette nation ne les ayant pas detruis ne fit que les rendre de plus belle, contre les françois, et pour mieux reüssir à leurs desins; ils resolurent de s'abriter dans un endroit, qu'ils croyoient impraticable aux françois, pour cet effet, ils enuoyèrent une cinquantaine de jeunes gens, preparer le lieu où ils auoient resolu d'aller; fraiser le chemin, et y establir quelques cabarnes, pour les mettre tous à couuert, avec leurs femmes, en arriuers. ce qui estant prest, ils decamperent tous pendant la nuit. ce dont Mr. D'Artaquet qui estoit resté pour commander estant aduertit le matin, et s'estant transporté sur les lieux trouua les deux forts vuides, avec quelques effets qu'ils n'auoient pu emporter. on sceut quel-

quel temp apres où ils s'estoient retiré qui estoit esloigné de l'endroit qu'ils uenoient de quitter que de quinze lieux. ce changement de lieu ne les empeschoit point de tomber de tous moments sur les françois, ou negres, qu'ils pouuoient trouver à l'escart; tant ceux qui alloient travailler dans le bois, que les uoyageurs qui descendoient des Illinois. mais pour pouuoir les detruire tout à fait on attendoit des troupes que Mr. Perrier, alors gouuerneur, auoit demandé en France, les quelles ne tarderent pas à arriuer sous le Commandement de Mr. Perrier de Saluer, frere du Commandant. C'estoit trois compagnies de marine du Departement de Brest. aussitost on assemble le plus de troupes et d'habitans que lon put pour former une petite armée, avec les Sauvages qui sont aux enuiron de la Nouvelle Orleans: et on fut les trouver dans leurs pais, qui se trouua fortifié par l'art, et la nature, et quoy que la plüie ne discontinua pas pendant qu'on

les attaqua, on ne laissa pas d'en prendre environ trois cent que l'on amena en prison à la capitale, ou il en est mort quantité de misere; le reste a esté transféré au cap S^t Dominique pour dedomager en partie, la Compagnie des frais de la guerre: il en reste encore assez pour inquieter long temp les françois. ils estoient retiré aux Chiquachas, nation plus portée pour les Anglois que pour les françois, de la ils venoient de temp en temp en party tomber sur les habitations des françois, qui sont sur le fleuve; entre autre à un endroit nommé la pointe coupée, ou pour peu que l'on s'écarte dans le bois. ils tuent les blancs, et les bestiaux, et emmenaient les noirs pour les vendre aux Anglois. on a accusé a tort notre nation d'avoir incité ces Sauvages à faire la guerre aux françois, mesme ils ont dit qu'il y avoit des Anglois mestés avec les Sauvages, lors qu'ils ont fait le coup sur les françois aux Dratchez. mais il n'est pas sençé que nos gens ussent été

assez hardis pour se livrer ainsi entre les mains des françois, au cas que les Sauvages eussent manqué leurs coup. outre que deux nations européennes ayant guerre ensemble font tres mal de se servir du secours des Sauvages dans leurs guerres, les Sauvages s'en orgueillissent, et croient qu'on ne s'auroit le passer deux, et au moindre mecontentement ils se mettent du party contraire. j'ay vu des exemples de cela.

Après vous avoir parlé du fleuve il nous faut parcourir les derrieres du fleuve. a dix lieux au dessus de la Nouvelle Orleans est un lac nommé Maurepas, c'est la ou commence la terre ferme, car de la à l'embouchure du fleuve du costé de la ville, ce n'est qu'une lizierre d'environ une lieue de large de vase seiche. ce lac qui n'est guierre fréquenté donne dans le fleuve du costé du nord est, et de l'autre dans un autre lac nommé le lac Donchartrain qui a sept lieux de large, et treize de long. c'est

ce lac qui fournit à la ville le poisson qui est fort bon, le gibier de toute espèce, et on va chercher de l'autre costé de ce lac, les bœuf sauvages, et cheureuils, que les chasseurs y tiennent; ils viennent habiter l'hiver cet endroit là, c'est la grande terre et un pays de chasse. les françois y vont dans des voitures que l'on appelle pirogue, qui sont tout d'une pièce et qui ont environ vingt à trente pieds de long, sur trois à quatre de large ils charient là dedans trois ou quatre bœuf, quelques fois cinq, qu'ils vont vendre à la ville. ces lacs sont très mauvais à naviguer d'autant qu'ils n'ont que cinq à six pieds de profondeur. et par consequent les lammes fort courtes. une petite voiture qui se trouve dans une étendue d'eau aussi spacieuse, au milieu des lammes par un vent impetueux, court de grands risques, quelques fois il en perit. car il y en a qui aiment presque autant courir risque de se noyer que de jeter leurs marchandises.

les femmes naviguent icy comme les hommes. il n'est pas conserveable la quantité de gibier qu'il y a dans ce lac. on voit des quantons ou ces animaux se placent, si fort en tas, que le lac est couvert de gibier. le plus commun du lac ce sont les oye: j'en ay vû de si grands nombres que du nord, au sud du lac, on auroit dit d'un cercle, ces animaux se leuans d'un costé, les uns apres les autres, pour aller se placer de l'autre, et cela plusieurs heures entieres. du costé de la ville ce lac n'est bordé que de terres uarseuze qui produit des jones en quantité et au sortir du lac ce sont des chenaux qui traversent ces pays de uarse, et de jones, parmi les quels il y a quelques lacs, de demy lieux de large, extrêmement profonds, pleins de toutes sortes de poissons. ces chenaux vont rendre à la mer. les passages les plus frequentés sont, la passe à Dion, et la passe de liste aux pois, pour aller à la mobile. dans ces chenaux il y a un village sauvage sur

le bord d'une petite riviere nommée la riviere aux perles. on pretent que quarante lieues au dessus de la source il ya un lac dans lequel autrefois les Sauvages ont pêché les perles que les nateluz mettoient autour du col de leurs idoles. les Sauvages qui demeurent la sont en tres petit nombre c'est une partie des debris de ceux qui auroient guerre autrefois avec les chaquetas qui se sauverent sur l'isle massacre qui se sont partagés en divers villages, tous de noms differents qui habitent le long de la mer, jusqua la Mobile, pour estre plus prest de se sauver sur les isles, en cas que leurs ennemis veuillent renouveler leurs anciennes querelle. ils leurs font souvent des presents pour entretenir la paix.

Sortant des chenaux on vaat gagner par la mer une baie qui se nomme la baie S^t Louis qui est un espece de lac d'environ une lieue de large a son embouchure, et qui s'estant fort

aduens en dedans: plusieurs petites rivieres y tombent, qui fait que son eau est douce. à son embouchure il y a quantité d'huîtres, d'un fort bon goust et grosses. les terres sont elevées autour de cette baye; le pasturage y est fort bon, et la chasse abondante. De la en costoyant la terre on gagne le Biloxi. sur ce chemin ce sont de tres beaux pais, entre coupés de petites rivieres, de lieux en lieux, mais qui ne peuvent porter bateau. c'est la ou estoit l'establisement en 1720. sur le bord de la mer ou cette terre n'est que sable, et n'estoit nullement propre à faire un establissement. tant par raport au peu de jardinage que l'on pouvoit y avoir, qu'à cause de la rade que l'on avoit fait à l'isle aux vesseaux a quatre lieues de la mer au sud de la ville. cet esloignement causoit beaucoup de dommages aux debourquements des vesseaux, par les mauvais temps qui survencient, et qui gastoient les marchandises que l'on charoyoit, et qui exposoit les voitures au risques de

perir: le seul agrément que l'on y pouvoit trouver, estoit la beauté de la vue; l'air sain de la mer, qui est fort poissonneuse sur les costes, et la proximité de la chasse, qui est très abondante dans ce quanton. on n'emisagea, que tard, que le choix du vieux, et du nouveau Biloxy n'estoient nullement convenables; je dis tard d'autant que les depences, tant de transports de meubles et effets, que des bastiments que l'on fut obligé de construire, dans ces deux endroits l'un apres l'autre, comptant que c'estoit un établissement solide: furent très onereuses a nos de la compagnie et ruineuse a nombre d'habitans, qui s'estoient epuisés en bâtimens, et qui prest a deloger pour la troisième fois, pour aller s'établir a la Nouvelle Orleans se sont trouvés le baston blanc à la main, par l'enlèvement de leurs effets embarqués sur des voitures que des Soldats Deserteurs emmenerent aux costes de la Caroline, et de l'isle de Cuba.

Du Biloxy on vat dans la baye du vieux fort, il se trouve deux baye l'une contre l'autre: comme le vieux fort est dans un enfoncement, l'isle au cheurciuil, qui a deux lieux de long, dont un bout qui est esloigné du Biloxy d'une portée de fusil, et l'autre qui vat à une lieue de la grande terre, à une pointe nommée la belle fontaine, fait une espee de baye entre l'isle et la terre, au bout de la quelle est l'entrée d'une autre baye, assez large dans la quelle est le vieux fort, dont le nom luy est resté. au bout de cette baye est une petite riviere qui vat rendre a la baye s^t Louis; tout du long de la coste en esté lors que l'on est obligé d'y envoyer on est assailly, par les insectes, le jour par les tons, et frappe d'abord, qui piquent d'une force etonnante et il y survient des empouilles fort grosses. lors que le soir arrive les moustiques, et les brulots demorent, et la nuit les maringouins empêchent de dormir: au bout de l'isle au cheurciuil il y a une petite isle nommée l'isle aux tons, a cause

de la grande quantité de ces animaux qui y sont de la on uat gagner la Baye des Pascaoula qui à deux lieux de large, et trois embouchures, et à marée basse il n'y a que celle du milieu de praticable elle a deux lieux de long, mais est entrecoupée de terrains vaseux et plins de joncs. elle uat aboutir au bas d'une riuere qui uat aux yowannis. il y a des habitations francoises des deux costés. De suite en cotoyant la grande terre on laisse à quatre lieux au large l'isle à corne et l'isle Dauphine et on uat à la riuere à Derban ou sont deux petits habitans, dont un dans une dizette, de sel, qui manquoit dans la Colonie, à essayé à en faire comme en Europe, dans des bassins au bord de la mer, et y auoit assez bien reüssi, mais il abandonna le metier je ne sçay pour quoy, de la on uat gagner l'entrée de la riuere de la mobilite, qui n'est pas facile de ce costé, à cause des bancs d'huîtres qui regnent de tous costés à mer basse. on n'y sçauroit passer qu'à marée haute; il y a une autre passe

pour les bastiments qui est de l'autre costé de la Baye, à l'est de l'isle Dauphine. on peut y faire entrer de petits nauires qui tirent huit à dix pieds d'eau. m^r Diron Commandant de ce poste, en 1728, y a fait sonder en sa presence plusieurs fois, et a trouué que de ces sortes de bâtimens pouuoient estre conduits, jusqu'à l'entrée de la riuere. le premier qui y a entré estoit un petit batiment malouin en 1734. cette Baye a dix lieux de long, et quatre à cinq de large. à quatre lieux de l'isle Dauphine à l'ouest se trouue la premier habitation qui appartient à un nommé Miragouin, lequel s'estoit autrefois établi sur le bord de la mer, mais les brigandages des espagnols et deserteurs françois, pendant la guerre, l'obligerent à se retirer à une lieue et demy dans le bois sur le bord d'une petite riuere nommée la riuere aux poules; dont un bout donne dans la Baye, et l'autre pres la riuere à Derbanne. la terre qui est autour de cette Baye, est un peu sablonneuse et pleine d'arbres de toute ^{espece} mais prin-

cipalement de pins, cette baye pleine de toute sortes de bon poisson tant d'eau douce, que de mer, donne la facilité de la vie, très gratieuse a la Mobile, quantité de petites rivières y abondent et de la ou ordinairement les sauvages vont chasser pour le françois. a trois lieux de la mobile est la rivière, aux chiens, et un peu plus haut une habitation françoise, deux lieux et demy au dessus est un endroit nommé les Chactas françois, qui estoit autrefois l'habitation de M^r de Bienville, c'est l'endroit le plus riant du pais, sur le bord de la baye a un quart de lieu de là, est l'embouchure de la rivière de la Mobile qui coure nord, et sud, ou il ne peut entrer que de petits bâtimens qui tirent six à sept pieds d'eau; la bare y estant de table dur. a un quart de lieu aduans dans la rivière on voit la Mobile, qui est partagée en deux quartiers, celui du nord, est plus grand que celui du sud. ils sont separés par un fort caré de brique, dont une partie des fondemens sont

de pierres, a quatre bastions, les bastimens sont assez jolis. le plan en a esté fait par M^{rs} Boislinet et L'augé ingénieurs, les quels estant morts ont laissé M^r. Demins pour le parachuer, ils sont morts tous trois. il y a dans ce fort de quoy mettre deux cent hommes un peu serrés. les maisons y sont de bois comme dans tout le pais, mais l'air y est plus sain, la vue plus belle, a cause de cette baye qui a vis a vis la ville trois lieux d'étendue. ce qui rent encore l'endroit plus gratieux, c'est la brize qui vient de la mer presque tous les jours, qui rend les chaleurs bien plus supportables que par tout ailleurs. on y vit plus commodement qu'à la Nouvelle Orleans, d'autant que la rivière qui est fort poissonneuse en petits poissons, et la baye en gros poissons de mer, est une grande douceur pour l'habitant. les sauvages que lon gage pour aller a la chasse y apportent quantité de chevreuils, de dindes, et quelques fois du bœuf pendant toute l'année. et

depuis le quinze septembre, jus qu'au mois d'auril
la chasse des sarcelles, canards de toute especes,
poules d'eau, oye, outardes; enfin toute sorte de
gibier y abonde extremement. lors que je suis
arriué dans le pais, on y tiroit soixante canars
d'un coup de fusil; ce qui peut vous faire juger
de la grande quantité de gibier qu'il y a sur ces
costes; il est uray que lon ne fait plus de coups
de fusil semblables, a cause qu'il est plus facile
mais le nombre n'est pas diminué pour ce-
la. la proximité des sauvages donne encore une
grande aisence à un chaqu'un pour avoir de
chez eux pour peu de chose, toutes sortes de
danrée, soit mahy, feue, patate, poules, ceufs,
huile dours, suif, viande fraische, et plusieurs
douceurs, sans se donner beaucoup de peine,
c'est ce qui est cause que ce costé la n'a pas esté
estably comme les autres; parce que l'habitant
qui voyoit qu'avec peu de marchandize il trou-
voit de quoy vivre, quoy que miserablement, s'est
rendu d'une si grande molesse, qu'il n'y a eü que

la guerre, qui leurs ayant interrompu leurs com-
merces avec les sauvages, les a obligé a se mettre
sur une terre pour la cultiver. ceux cependant
qui y demeurent, sont des plus anciens habitans
du pais. si cette partie du pais avoit esté es-
tablie comme les autres; le pais en vaudroit beau-
coup mieux. la riviere y est bordée de costes, les
quels à mesure que lon abat les arbres qui sont
dessus; forment une perspective très gracieuse,
la terre a mesure que lon monte, est de meil-
leure, en meilleure, et rapporte infiniment plus
qu'à la nouvelle Orleans. au bas de la riviere
la terre est sablonneuse, mais a vingt lieux
au dessus elle est forte et bonne, puis qu'il y
a des habitations très anciennes dont on ne fu-
me jamais la terre, et qui rapporte tousjours
à peu de chose pres, comme dans son commen-
cement. si un chaqu'un s'estoit adonné des le
commencement à cultiver la terre, outre qu'il
auroit trouvé sur son habitation toutes ses
nécessités, il n'auroit eü que faire d'aller aux

Sauvages, leurs porter chez eux des marchandises et munitions pour avoir leurs denrées; c'est ce qui les rendent si insolents: au lieu que seroit esté eux qui seroient uenu prier les François et leurs apporter chez eux leurs marchandises à tres vil prix: il auroit esté facile alors de ne leurs pas fournir quantité de fusils, balles et poudre, qui sont des armes dont ils se seruent aujourd'huiy contre nous. ils se seroient adonnés d'auantage à la chasse et en fournissant les François de viande, leurs auroit donné quantité de pelletrie à des prix sur les quels on auroit pu faire un profit considerable.

Ce poste de la Mobile, quoy que petit, est une des chef. du pais parce que c'est la ou abonde une grande quantité de Sauvages: entre autres la nation chaquetas, qui n'est pas facile à gouverner, ils y viennent une fois l'an pour y recevoir leurs presents, et sy trouvent quelques fois trois ou quatre cent à la fois; de sorte que ces gens qui aiment naturellement

la guerre, et qui au moindre différent receuroint les Anglois chez eux, ont besoin d'estre menés avec beaucoup de prudence, et par un homme qui connoisse bien leurs manieres. outre ceux la les nations des Alibamons qui sont tres proches, et tres sollicités des Anglois, viennent tomber à ce poste; et quoy que ce soit des Sauvages comme les autres, selon la nation, se sont des manieres différentes dont il faut se seruir pour les gouverner. et tel qui est capable de commander une armée, n'est pas au fait de gouverner ces gens la. il est bon que le gouverneur entende un peu leurs langue, cela fait qu'il connoist si son interprete le trompe, estant un des principes aux articles, que d'auoir un fidel interprete et qui rapporte à la lettre ce que lon luy dit. les inconueniens que j'ay uû arriuer à ce sujet en font bien cognoistre l'importance. à une lieux en montant la riuere de la mobile estoit un uillage à palache Scitü

au bas d'une riviere nommée la riviere S^t Martin, on l'appeloit le village S^t Louis mais les sauvages Apalaches l'ont cédé à M^r Diron qui y a fait une habitation, en montant plus haut, le pais n'est guere praticable; jus qu'à sept lieux, ou on commença à trouver des terres hautes; là il y a une fort belle habitation, ou le premier qui s'y estoit établi fut coupé par quartiers par ses negres, il se nommoit S^t Michel. c'est un officier à qui elle appartient a present. Deux lieux au dessus est le vieux fort, premier établissement des françois, une lieue et demy plus loing commencent les habitations françoises, et les sauvages qui sont aussi établis tout du long de la riviere, forment une belle perspective des deux costés. à quinze lieux de la mobile est un vilage Apalache Crethien qui ont un curé; ils estoient autrefois sous la domination espagnolle, et s'en sont retirés pour se mettre sous la protection des fran-

çois. ils sont enuiron cent hommes. ce sont des gens tres laborieux, assez bons cretiens et fort affables, les hommes sont grands chasseurs, qui taschent d'imiter les françois dans la culture de toutes sortes de chose, ils sont ingenieux et font tout ce qu'ils uoyent faire. les femmes y sont generalement jolie, fort propres surelles, dans leurs boire, et manger, point cruëlles aux hommes, ayant esté instruites dès leurs tendres jeunesse par les Espagnols. ils ont retiré tout le fruit d'une si belle education, dont tres souuent ils font part à ceux qui vont à leurs escolle. il y a nombre de ces femmes qui ont esté baptisée plusieurs fois, parce qu'estant avec les Espagnols, et ces m^{rs} de peur d'auoir affaire à une infidelle; baptisoient la sauvagesse auans, dans l'incertitude si elle l'estoit. icy la riviere a deux branches dont l'une dont nous venons de parler, s'estent à la Mobile, et l'autre qui uat se perdre dans la Baie, est aussi bordée de deux vilages

Sauvages, dont l'un se nomme les Mobilien, de nation Chaquetas, qui sont environ soixante hommes, et l'autre des Tensas même nation des Natchés ils sont environ quarante. ceux cy estant en tres petit nombre, sont proche des François et craignent les autres nations dont ils ne sont pas fort amis; se maintiennent malgré eux dans leurs devoirs: les homes sont bien faits, et les femmes fort belles et ont en tout les mêmes qualités des Apalaches à la religion pres: qui est semblable à celle des Natchés. une lieue au dessus des Apalaches, la rivière a deux branches, dont l'une va aux Alibamons, par le nord est et en prend le nom: et l'autre s'appelle la rivière des Chicachas, a cause d'une nation du même nom: parmi les quels elle prend sa source. une lieue au dessus de la separation de ces rivières, sur le bord de celles qui vient des Chicachas, est un village Sauvage nommé Naniabas, chaquetas de nation, ou un fran-

çois est établi. quatre lieux plus haut il y a un autre village Sauvage nommé Thomé, qui sont aussi chaquetas. cinq lieux au dessus est un endroit nommé la Saline, ou il y avoit autrefois un François établi; c'est une terre fort eslevée, des montagnes fort hautes remplie de pierres de grisons au bas des quelles sont des rochers de pierre blanche. le lieu est fort agreable par sa situation, et la terre tres bonne. il y a un endroit que la nature y a formé, assez curieux. C'est un ruisseau d'un quart de lieue de long qui est étroit à sa chute dans la rivière: mais qui au haut forme un bassin, rond, d'environ quinze pieds de diametre, de vingt pieds de creux et plein de toutes sortes de poissons. ce bassin est entouré de pierre, de façon que lon diroit qu'il a esté taillé expres dans le roq. ce poisson qui est dedans, sort d'une voute également du roq, dont l'entrée a sixe pieds de large, haute de huit, cintrée en haut, qui forme

une allée de vingt pieds de long, d'une même grandeur, au bout de laquelle se trouve un autre souterrain, d'environ douze à quinze pieds de large, le tout pratiqué naturellement dans le roc, et fait comme par main d'homme, les murs estant unis, et lissés. il y a environ quatre pieds d'eau dans son entrée d'une eau fort claire; plus auans cela est plus creuse. on a suivi la route par en haut que lon a cassé par distance, l'espace d'un quart de lieu, on la trouvé de même largeur, et que cette eau vient de dessous des montaignes qui sont la; mais on n'en connois pas la source. tout du long de la riviere jus qu'aux Chicachas qui sont à cent cinquante lieux de la Mobile on trouve de distance en distance des escors de pierres, que le courant de la riviere a taillé de façon que lon les prendroit pour des fortins, plusieurs petits ruisseaux qui viennent des montaignes tombent dans cette riviere, il ny

guere d'eau dans son haut, ou sont établis les Chicachas.

Chapitre VI

Ces Chicachas ne sont pas plus de six cent hommes. cette nation a tousjours passé pour tres brave, ils tiennent teste aux chaquetas, et je croy que s'ils n'avoient affaire qu'à eux avec le temps ils en viendroint a bout. cette nation est entièrement deuoée aux Anglois, et méprise infiniment le françois. Depuis 1725 ils font ce qu'ils peuvent pour obliger toutes les nations Sauvages a faire la guerre aux françois; ils ont esté pour cela porter des calumets jusqu'au Miamis, et a toutes les nations qui sont sur le Mississipi, ils ont des forts, il y a quantité d'Anglois chez eux qui y font grand commerce de pelletrie, ils ont eû plusieurs fois la guerre avec les françois. en 1729 un officier nommé Mr Lasquier y estant allé en traite, avec trois françois; dont deux habitans, et un interprete, les Sauvages leurs voyant beaucoup

de marchandises, et estoignés des uillages françois, resolurent de les massacrer; mais la nuit ayant esté aduertis par des femmes; Du coup que leurs maris uoloient faire, car dans toutes les nations les femmes aiment le françois, l'officier se sauua a cheval avec l'interprete, les deux habitans se sauuerent a pied, a trauers les bois, sans uiures et furent quarante jours a se rendre auec Chicachae uillage Chaquetas, mais il n'en arriua qu'un, nommé Descroute, qui rapporta à un Detachement de Soldats, que lon auoit enuoyé là pour uiure, a cause d'une famine qui regnoit alors dans la colonie, qu'en uiron moitié chemin son camarade auoit esté tué. les Sauvages aussi bien que les françois ont esté estonnés de cette mort, et s'imaginèrent qu'il estoit plus naturel de croire, que ces deux françois auoient eü different dans la route, et que ce Descroute auoit tué son camarade: rapport a ce que si un party Sauvage estoit tombé sur eux,

ayant tant fait que l'en tiir un, il auoit si bien liuuy et epié l'autre qu'il n'en auoit pas eschapé. on le soupçonnoit. D'autant plus; que le mort auoit Deuse pistolets de poche, que lon vit à ce françois arriuaus au uillage Sauvage, les quels on reconnut pour appartenir au Deffunt. il repondit à cela qu'en partant des Chiquachas son camarade luy en auoit donné un, pour se deffendre en cas d'attaque, et que le uoyant mort il s'estoit saisi de l'autre par bonheur pour luy que lon ne plucha pas a fond son affaire; et peu après il mourut a l'hospital estant à la mobilite, par la fatigue de la marche qu'il auoit esté obligé de faire jour et nuit, pendant ce uoyage de quarante jours, et pendant les quels il n'auoit ueu que d'un serpent noir, que le hazard luy fit trouuer dans son chemin. pendant la mesme interualle d'autres habitans montant la riuere pour aller au mesme uillage des Chiquachas, Pouchato

Dardaine, un vieux soldat nommé la Royée et deux negres appartenant a un nommé Parent habitant de la mobile. furent attaqués aux trois fourches, à deux journées du village sauvage: de la premiere de charge les sauvages tuèrent Dardaine, et bleserent Ponchateau qui gouvernoit la voiture, laquelle estant venue en travers, fut prise des sauvages à une pointe plus bas, ou le courant la jeta, les sauvages entrèrent dedans croyant avoir tué les deux françois; ce Ponchateau qui n'avoit que les reins cassés tenoit son fusil, et tua le premier sauvage qui se presenta: ce qui les mit dans une si forte colere, qu'après avoir donné quelques coups de hache au bateau, avoir ôté tout de dedans, à la reserve du mort, à qui ils leuerent seulement la chevelure et l'avoir mataché de vermillon, aussibien que la hache qu'ils laisserent dans le bateau; ils le mirent au courant qui l'amena au

village françois; c'est leurs manieres quant ils se rendent maîtres de quelques voitures, pour donner des marques a leurs ennemis de leurs succès de leurs coup. estant rentrés dans le bois avec leurs proye, ils attacherent ce Ponchateau a un arbre, luy mirent de la braise sous les pieds, luy fumerent les doigts, luy leuerent la chevelure, et après luy avoir coupé les parties luy mirent dans la bouche, ensuite le livrans aux jeunes gens de leurs party, ils le tirerent au blanc a coups de fleches ou il mourut, après quoy ils prirent le chemin de leurs village, ou ils firent leurs entrée en hurleus, et sans le cry de gens de guerre, qui viennent de faire coup: menant deuant eux leurs prisoniers qui consistoient, en un vieillard françois, et deux negres qu'ils promenerent au tour du village, et de la les conduisirent a la place; ou il fut resolu de garder le françois comme esclave, ou il es mort

quelques années après; et de mener les nègres vendre aux Anglois, les quels y étant arrivés, et menés sur le champ deuant me^{sr} Du Conseil, de la Caroline, ou malgré que par les interrogations qu'ils firent aux Sauvages ils virent bien qu'ils ne pouvoient accepter ces nègres, selon les conventions faites entre eux n'ayant pas de guerre ensemble, ils permirent cependant qu'ils fussent vendus. j'ay seu cet article par un de la nation qui y estoit; c'est ce qui a fait que lon la longtemp soupçonné comme espion, et que nous y sommes regardés de mauvais œil. je ne suis point partial, et je vous dis au uray le bien et le mal tant des françois que de notre nation, quoy que je suis presentement plutôt françois qu'Anglois, d'autant que j'ay icy une forme d'établissement qui m'oblige à y rester le peu que j'ay à viure, étant epuisé des fatigues incroyables que j'ay souffert icy. je n'ay plus rien à Londres, le Capitaine Colsk ayant

ayant fait un aecomodement avec moy, du quel j'ay pris des marchandises dans le voyage qu'il fit a lisle d'auphine ou j'estois. pour se venger du traitement qu'ils auoient fait aux françois, on enuoya l'interprete nommé Duché aux Chaquetas, pour les animer contre cette nation, avec promesse de les recompenser a leurs retours. aussitost les Sauvages s'assemblerent et prirent leurs mesures pour y aller a la recolte; ils enuoyerent à la Mobile auparaucans pour auoir la parole du Commandant. apres le retour des deputés ils commencerent les dances de guerre, apres quoy ils partirent au nombre de six cent. étant arrivés, ils entourerent une cabanne, car dans leurs villages, comme dans tous les villages Sauvages les cabannes sont escartés les unes des autres, d'une portée de fusil a balles; ils firent beaucoup de heurteent et tuèrent deuse hommes: plusieurs du village étant venus au secours de la Cabanne

les Chaquetas tuèrent environ dix hommes, et trois ou quatre femmes, mais le nombre des Chiquachas s'augmentant, les Chaquetas furent obliges de se sauver, et furent poursuivis deux journées par leurs ennemis. il en mourut beaucoup à leurs retour, parce qu'ils attraperent aux Chiquachas la petite verde qui leurs avoit esté inconnue jusqu'à lors, et à leurs retour ils furent à la Mobile chercher les presents que lon leurs avoit promis auans leur depart: étant arrivés chez le commandant ils commencerent par une harangue dans la quelle ils representèrent qu'ils avoient quitté leurs recoltes, leurs femmes, leur chasse, enfin tout generalement pour servir les françois, qu'auans de partir le chef luy avoit fait voir son bras, prest à venger les françois, et qu'après il luy apportoit ce mesme bras, teint du sang de leurs ennemis, qu'il seavoit bien que les françois n'avoient pu y aller, pour se venger eux mesme, parce-

qu'ils estoient trop peu de monde et qu'ils ne pouvoient laisser leurs villages seuls, pour aller courir si loing, que c'estoit l'amour qu'ils avoient pour la nation françoise qui les devoit engagé, comme freres, à les venger: et qu'ils seavoient bien qu'ils seroient recompensés comme ils le meritoient; que le moins que lon pouvoit faire, pour payer un si grand service estoit de leurs ouvrir les magazins et de les mettre à mesme à choisir les marchandises qui leurs conueniroient. cette response parut un peu pressente, ce qui obligea de faire redoubler la garde, qui estoit de douze hommes on l'augmenta de quatre, car il ny avoit que quarante hommes de troupes et pendant la nuit on detourna le plus beau et le meilleur des magazins, ny laissant que ce que lon vouloit abandonner à leurs discretion. le lendemain lors qu'ils furent rassemblés, on leurs fit entendre que les vaisseaux n'estoient point arrivés, que lon crai-

gnoit qu'ils ne tardent, qu'il n'y avoit que peu de marchandise dans les magasins, et qu'ils scauoient que les françois ne pouvoient s'en passer, et qu'il en falloit laisser pour subvenir à ce que l'on pouvoit auoir besoin, que l'on alloit leurs ouvrir les magasins, ce que l'on fit en effet: et chose assez particuliere, c'est qu'ils furent assez discrets pour ne prendre qu'à proportion qu'ils virent qu'il estoit conuenable de faire: un peu qu'il y auoit. ils s'en furent apres que l'on leur eut promis, qu'à l'arriuée des uesseaux on les recompenseroit mieux. depuis ils ne furent plus qu'en party, par la crainte qu'en abandonnant ainsi leurs uillages les ennemis qui pouvoient apprendre la nouvelle de leur depart, prendroient peutestre la resolution de le venir detruire pendant leurs absence, et d'emmener leurs femmes.

Pendant le temps que les chaquetas faisoient des courses, les Chiquachas cherchoient à se venger

en detruisant les uoyageurs françois, qu'ils pouvoient attraper sur le fleuve: ils en prirent deux dont un mourut deux heures apres de ses blessures, et l'autre nommé Parisien fut pris uif on le mena au uillage a la maniere acoutée parmi eux, pour luy faire souffrir le supplice. le troisieme jour qu'il y fut arriué, on le mena au milieu de la place, et apres luy auoir reproché les crimes que ses freres, les françois auoient commis enuers eux, et qu'estant un chien comme eux, on alloit le faire mourir: on l'attacha sur un grill que l'on luy auoit préparé, et ou le bois estoit arrengeé dessous pour le bruler: il uoyoit autour de luy tous les instruments destinés à des supplices differents que l'on luy preparoit, comme des colliers de teste de hache, que l'on faisoit rougir, le sable qui estoit dans des poisses sur le feu, les couteaux equisécés, et les pipes que l'on allumoit pour luy fumer les doits, enfin de quelques costé que ses yeux se tournassent

il ne voyoit pour luy que des preparatifs à la mort crüelle que l'on vouloit luy faire souffrir, lors que deuse jeunes femmes vinrent pleurer auprès de luy et luy parler. Comme il n'entendoit pas bien la langue alors, il s'imagina que les maris de les femmes avoient esté tété des françois et quelles venoient luy reprocher ce crime, et par là exciter les bourseaux à augmenter les supplices pour les venger; comme c'est la coutume parmy eux; mais il fut trompé, et agréablement surpris, lors qu'il aperçut que ces femmes coupoient les courrois qui le tenoient attaché, qu'elles l'envelopperent d'une couverture et l'emmenèrent à leurs cabanne coucher entre elles de ~~ce~~ il vit bien, alors, qu'elles l'avoient adopté pour mary ny ayant eü qu'une chose semblable qui eût pü le sauver: la paix se fit et par ce moyen il luy fut libre de s'en revenir avec les françois, ce qu'il fit.

Comme en 1732 a cause qu'ils avoient reçus des Hatches chez eux, on leurs envoya dire de les

hasser; ou que l'on feroit la guerre. ils repondirent qu'il ny avoit personne chez eux, qui ne se battit en pleine campagne avec les françois, et qu'ils avoient des forts pour se mettre à l'abri des sauvages. on en connoist dix villages dont autrefois il y en avoit trois qui tenoient pour les françois, mais a present qui en sont tout à fait ennemis. voicy le nom des villages, le nombre d'hommes qu'ils contiennent, autant qu'il est à la connoissance des françois.

Noms Des Villages.	Nombre D'hommes
Ayanaqua	40
Falatché	30
C'est dans ce village que demeure Sabilé, que les françois ont surnommé Courserac, Chef qui à tous jours aimé les françois et qui a sauvé la vie à plusieurs.	
Goulatchitou	60
Acquina	40
Couqua sala	50
Outanquatté	30

Adres Des Villages Chiquachas	Nombre d'hom̄
Achouque ouma	30
Coüiloussa	60
Tasca outlou	80
Apeonné	120

chapitre VII

Les Chaquetas sont esloigné de la Mobile de cent lieux du costé du nord, ils sont environ quatre mil portant les armes. les François les divisent en trois quantons, celui de l'est se nomme Ougoula annelé, le chef de ce quanton a les mesmes prerogatifs que le grand chef. celui de l'ouest se nomme ougoulatanama. celui du midy se nomme Taboka cest la ou demeure le grand chef. Cette nation est gouvernée par un grand chef dont le pouvoir n'est absolu, qu'autant qu'il se voit se servir de son auctorité, mais comme on ne punit pas chez eux la desobeissance et qu'ils ne font l'ordinaire ce que l'on leur commende, que quant ils le veulent bien: on peut dire que cest un gouvernement mal discipliné.

Dans chaque village, outre le chef, et le chef de guerre, il ya deux Tascamingoutchy qui sont comme Lieutenants du chef de guerre: un tichoumingo qui est comme le major, cest luy qui ordonne par toutes les ceremonies, les festes, les dances, il porte la parole du chef, fait fumer les guerriers, et les estrangers. ces Tichoumingo, viennent ordinairement chefs du village. Ils se distinguent en quatre ordres, sçavoir les grands chefs, chefs du village et chef de guerre. le second se sont les Atacoutitoupa ou les nommes de uateur.

Le troisieme est composé de ceux qu'ils appellent simplement tasca, ou guerriers.

Le quatrieme et dernier est atac enitta ce sont ceux qui n'ont pas fait coup ou qui n'ont tué qu'une femme ou un enfant. cette nation est guerriere contre de ses semblables, et dans les bois. les François ayant eu tousjours besoin d'avoir recours a eux dans les guerres, les à rendus si insolents, qu'ils meprisent le François

et voudroient recevoir les Anglois chez eux, ils se sont si bien accoutumés à recevoir des présents des François, qui autrefois estoient fort peu de chose, ne se montant alors qu'à huit mil liures, et qui augmentant tous les ans viennent à présent à plus de cinquante mil francs. ils s'imaginent que c'est un droit que les François leurs payent pour leurs terres qu'ils occupent, c'est ce qu'ils taschent de faire entendre, dans les harangues qu'ils font aux commandants des postes où ils vont, en disent. Autrefois nos ancestres occupoient l'endroit où tu demeure à présent et y venoient chasser; ils se l'ont cédé comme à des gens qui vouloient estre de leurs amis, en consideration de quoy tu leurs as promis une certaine quantité de marchandise, dont la longueur du temps n'a pas aboli la continuation de ce don, et de l'amitié qui ayant regné parmy nos ancestres avec les François regne encore avec toy et nous. tu sçay que toutes les fois que tu nous es

demandé pour tirer vengeance de tes ennemis qui t'avoient insulté, nous avons eû pitié de ce qu'estant peu de monde, nous ne pouvies pas aller en guerre, et que nous regardant comme nos freres, nous avons abandonné nos femmes, enfans, maisons, villages, enissons, et temps de chasse pour courir sur nos ennemis, et teindre nos bras de leurs sang, que nous y euons souvent perdu des nostres. tu sçay que nombre de fois de retour de guerre nous t'euons fait credit de marchandise que tu nous avois promis et gagné au prix de notre sang, parcequ'il n'estoit point encore arrivé de vesteaux de France. tu sçay que les Anglois sont tous les jours à nos portes à nous persecuter de faire alliance avec eux, et leurs traiter nos peaux de chevreuil à de plus justes prix que tu ne fais. nous avons donc esperance qu'en consideration de toutes ces choses, tu nous regarderas en pitié, et que tu nous partageras comme tes freres; affins que nous nous en retournerions à notre village char-

gés des presents que tu nous auras fait. uoila à peu pres une de leurs harangue et les autres ne different guierre de celle la. ils repetent souuent la mesme chose, et pour faire une harangue, ils sont d'ordinaire deux heures a parler. Lors qu'il en arriue une bande à la Mobile dans le temp des presents qui est ordinairement au mois de mars, ou auiril, ils s'arrestent à trois lieues de la uille, et enuoyent un courier aduertir le Commandant de leurs arriuee, et demendent du pain et de leau de uie: on leurs enuoie selon la quantitee qu'ils sont ce qui leurs faut. le lendemain ils arriuent en habit de ceremonie qui consiste, en un capot sans doublure, une chemise tres salee, et un mauuais brayer: la plus part n'ont qu'une peau de cheureuil, d'ours, ou de Bœuf sur le corps. dans cet equipage l'interprete les conduit chez le commandant, ou ils commencent par luy secouer la main l'un apres l'autre, vous pouvez croire qu'elle luy fait mal lorsque la bande est longue, ils fument ensuite don-

ent à fumer au Commandant, et aux officiers qui sont au tour de luy, en signe de paix apres quoy ils font la harangue. on les renuoye dans le bois, on leurs fait raccomoder leurs armes, on les nourit jusqua ce qu'ils partent, et on leurs fait leurs presents. toutes ces Dessentes de Sauvages coutent infiniment au commandant en ayant tres souuent ou à sa table, ou qui viennent pendant qu'il mange, aux quels il ne peut se dispenser de donner à boire et à manger pour entretenir l'union. ayant esté mis sur ce pied la depuis plusieurs années. a peine sont-ils partis qu'il en reuient d'autres et ce trin dure ordinairement trois sepmaines, quelques fois jusqua six. on les nourit pendant ce temp avec du ris du maïs, des patates, un peu de pain et de leau de uie par fois. Lors qu'un françois veut aller traiter chez eux, il prent ordinairement le temp qu'ils s'en retournent avec leurs presents, il demende au chef de la bande la quantitee de sau-

uages qu'il a besoin pour porter les marchandises, car on y va par terre, et tous les soirs il faut coucher à la belle étoile et sur la terre pour tout lit on a une peau dours et une petite couverture, on vit sur la route de viande, lors que les sauvages en peuvent tirer, avec du blé de turquis, que l'on appelle mahy, qui est boiilli dans l'eau. lors que l'on est arrivé au village, on vous conduit chez le chef ou estant entré sans dire mot, on vous fait assis sur un lit de canne, eslevé de terre d'environ trois ou quatre piccs, de peur des puces, on vous jette une pipe, nommée caluét avec la blague pleine de tabac que vous fumez. remarque que tout cela se fait sans parler; apres quoy le chef vous dit, te voila donc arrivé? apres luy avoir repondu que oui, on luy dit le sujet de son voyage et lespeece de marchandise que l'on a apporté pour traiter avec ses guerriers. le lendemain il fait aduertir tout le monde de l'arrivée

du francois chez luy, de ce qu'il a apporté et de ce qu'il demende. chaquun vient à la boutique, luy enleve la marchandise, et lors qu'il a envie de s'en retourner il aduertit le chef qui luy fait apporter les payements dont il est convenu avec ses guerriers. il prend de rechef des porteurs, et s'enuat au village francois. ces voyages sont ordinairement de deux ou trois mois et l'on y gagne les deux cent pour cent: mais il faut bien sçavoir leurs langue.

Leurs maison n'est autre chose qu'une cabane de morceaux de bois gros comme la jambe, enfoncée en terre, attachés ensemble avec des liannes, qui est un espeece de liers fort souple, ces cabannes sont entourées de torchis sans fenestre, et dont la porte n'a que trois à quatre piccs de haut, elle sont couvertes d'écorce d'arbre, de cipre, ou de pin, on laisse un trou au hault de chaque pignon, pour y laisser passer la fumée, car ils font leurs feu

Dans le milieu de leurs cabanne, qui sont
 escartée les unes des autres d'une portée de
 fusil. le dedans est entouré de lits de cane
 estelés de trois a quatre pieds de terre acau-
 se des puces qui y regnent en quantité, pro-
 venant de la malpropreté. les sauvages lors
 qu'ils sont couchés ne se levent point pour
 faire de l'eau, mais la laissent aller à travers
 les cannes de leurs lit. pour se coucher ils ont
 une peau de cheurciit ou d'ours dessous eux,
 et une peau de Beuf, ou une couverture dessus.
 ces lits leurs seruent de table et de siege. ils
 n'ont pour meuble qu'un pot de terre pour
 faire cuire leurs menager, quelques terrines
 pour le mesme office, et quelques vents ou
 tamis, et paniers pour accommoder leurs ma-
 ny qui est leurs nourriture ordinaire. ils
 le concassent dans une pile, ou mortier de
 bois, qu'ils font d'un tronçon d'arbre creu-
 sé avec de la braize, dont le pilon a quel-
 ques fois jus qu'à dix pieds de haut et menu

comme le bras, le bout d'en haut, est une masse
 informe qui sert à apesentir et à donner de
 la force à ce pilon en retombant, de casser
 plus facilement le mahy, apres qu'il est
 ainsi cassé, ils le sament pour en separer
 le plus menu, ils font beuillir le gros dans
 un grand peau qui tient environ trois ou
 quatre sceau d'eau, y meslent par fois de
 la citrouille, ou des feues, ou des feuilles de
 feues, lors que ce ragoust est presque cuit ils
 jettent dedans le plus menu du mahy qu'ils
 avoient reserué pour epaisir l'eau; et pour
 assaisonnement, ils ont un pot suspendu en
 l'air dans lequel il y a de la cendre de cottons
 de mahy, de cossas de feue, ou enfin de cendre
 de chesne, sur laquelle ayant jeté de l'eau
 ils prennent cette laissive qui est tombée
 dans un vase preparé dessous, et en ass-
 aisonnent leurs ragoust qui se nomme saga-
 mité. c'est ce qui leurs sert de principale
 nourriture, comme aux françois qui sont

Dans la colonie qui n'ont pas le moyen de cuire autrement.

Ils en font quelques fois du pain sans levain, mais rarement, parceque cela depense trop de blé, et qu'il est penible a faire, n'estant qu'à forces de bras qu'ils le reduisent en farine, apres qu'il est petri ou ils le font boiillir dans l'eau, ou l'entortillent de sciure, et le font cuire dans la cendre, ou enfin ayant aplati la parte de l'epaisseur de deux ceus, et de la grandeur des deux mains en rond, ils le font cuire sur un morceau de pot sur la braise. ils en font avec du gland apres avoir reduit le gland en farine ils le laissent dans un tamis de carne au bord d'un ruisseau, et de temps en temps jettent de l'eau dessus, par cette laissive ils font perdre l'amertume qu'il a; apres quoy ils mettent cette pâte à l'entour d'un morceau de bois qu'ils font cuire au feu. lors qu'ils ont de la viande ils la font boiillir dans

l'eau tant sale quelle soit sans la laver, disans que cela luy seroit perdre son goust. lors quelle est cuite ils mettent quelques fois de cette farine de gland dans le boiillon. ils font aussi cuire du matuy sans estre cassé avec leurs viande, et lors quelle est seche, ils la pillent et la mettent comme de la charpie, ils la meslent en boiillant avec ce blé, cela n'a aucune saveur et il faut estre sauvage pour en manger. Tant que le blé est uéré cest la le temps ou ils font le plus de regals et qu'ils l'accomodent en différentes sortes de facons, premiere ment ils le font griller au feu et le mangent de mesme, bien des françois en mangent ainsi. lors qu'il est fort tendre ils le pillent et en font de la boiillie, mais le plus estimé parmi eux cest la farine froide. cest du blé a un degre de maturité qu'ils font boiillir, ensuite griller, de la boucaner et puis ils le pillent et cette farine fait le mesme effet dans l'eau

froide, que la farine de froment dans leau chaude sur le feu, et a un goust assez gracieux; les françois en mangent avec du lait. ils ont aussi un espece de may qui est plus petit que l'autre et qui vient en trois mois a maturité, celui la ils le font bouillir puis boiillir, sans le casser, avec de la viande, c'est un regal parmi eux que de ce petit blé boiilli, avec un dinde ou quelques morceau de viande grasse.

Ils sont fort malpropres dans leurs maisons, dans leurs boire et manger, comme sur eux, on ne voit guere de tortu, ny bossu parmi eux. ils sont assez bien faits, leurs femmes sont fort laides, elles sont comme esclaves de leurs maris. elles font tout dans la maison, labourent la terre, semēt et recueillent, les hommes leurs aident parfois au desort, mais ne vont jamais chercher de leau, ny du feu, sitost qu'ils sont reçus guerriers, comptemps que cela les de

shonoreroit. ils ne s'occupent uniquement qu'à la chasse, ils sont tres feneants, sournois, ils gardent une rancune par generation, le petit fils uengera une insulte faite a son bisayuel en tuant un des descendants de celui qui a fait le coup. ils esleuent leurs enfans dans cet esprit de uengence. avec cela ils ne se mettent jamais en colere, aiment bien, et se sacrifieroient pour leurs amis; sont fort patients, dans les souffrance, et endurent le supplice de la mort sans se plaindre, au contraire, ils chantent jus qu'au dernier soupir.

Lors qu'une femme se trouve incommodée, de la maladie ordinaire, aussitost elle sort de la maison, s'en escarte d'une certaine distence dans un endroit cache, elle y allume du feu avec un briquet, ils disent qu'ils leur faut du feu neuf, et que s'ils en prenoient de celui de la maison, cette maison seroit souillée, et la femme mourroit par la force de la maladie qui augmenteroit. ils n'a-

bitent plus avec leurs femmes pendant qu'elles sont en cet estat, elles se cachent de la vûe des hommes: les maris se font a manger eux mesme, alors, ou vont chez leurs voisins.

Vn jour je me trouuay chez un Sauvage qui estoit allé a la chasse pour moy eez la uille. le matin a mon reueil ne trouuans pas la femme a la maison, et uoyans du feu dans le desert, je fus l'y trouuer, j'ignorois alors cette ceremonie, et l'ayant prie de me faire de la boiillie de petit blé, ce ne fut qu'a force de prieres que j'obtins ma demende, comme je commençois a manger, son mary arriva, je luy demenday s'il en uouloit, et m'ayant repondu qu'ouy il se mit a en manger avec moy, mais le plat estant à moitié il sauua de me demender quiesce qui me l'auoit accomodé: notté qu'il auoit reconnu la cause de l'absence de la femme par quelques meubles qui menquoient à la maison: luy ayant repondu que c'estoit

la femme qui auoit esté ma ciuinniere, le mal de cœur luy prit sur le champ et il fut uomir à la porte, puis rentrant et regardans dans le plat, il remarqua quelque chose de rouge dans la boiillie, qui n'estoit autre que la peau du blé dont il y ena des grains qui sont rouges. il me dit comment astu le cœur de manger de ce ragoust? es que tu ne uois pas le sang qui est dedans? et alors il retourna uomir jusqua ce qu'il eut rendu tout ce qu'il auoit mangé; et son imagination fut si fort frappée qu'il en fut quelques jours malade. cest une chose qu'ils ont grand soin d'observer que de s'absenter dans ces temps-la, et de se bien baigner auans de rentrer dans la maison.

Lors qu'un garçon veut se marier, il uat trouuer le pere et la mere de la fille qu'ils ont enuie d'auoir, apres auoir fait sa demende, il jette deuant la mere quelques bran-

ches de rassade de uere, et un brayer deuant le pere, s'ils prennent le present cest marque du consentement, et alors le garçon emmène la fille chez luy sans autre ceremonie, Des ce moment la mere ne paroit plus deuant son gendre: Si mesme ils sont obligés de demeurer dans la mesme chambre, ils font une petite separation entre eux de peur qu'ils ne se uoyent. lors que leurs femme est grosse et prest de accoucher tant quelle est en travail ils ne mangent que le soir apres soleil couche, et si c'est une fille ils obseruent ce jeûne encore huit jours apres. ils sont fort jaloux. lors qu'ils trouuent leurs femme en flagrant delict, ils se plaignent à ses parents de ce qu'ils luy ont donné une p... luy coupent les cheveux et la respuient. quelques fois le uillage prend fait et cause, attrape la femme, et l'amant et luy donnent cent coups de bastons, souuent luy cou-

point le nez et les oreilles. ce dernier article ne s'exécute plus, a cause de la difformité que cela cause, outre que souuent ils en mourront. autrefois lors qu'ils attrapoint une femme en faute, ils l'attachoient à quatre piquets, et l'abandonnoient à trois ou quatre cent jeunes gens, dont elle mourroit. lors qu'une femme est abandonnée de son mary elle est declarée pour ce quelle est, et alors la prend qui veut, a moins que quelqu'un ne l'adopte pour sa femme, ce qui est rare, amoins que ce ne soit un homme d'une autre nation, qui la prend et l'emmenne avec luy sans quoy elle est obligée d'aller le soir à la brune du long des ruisseaux, en chantans des chansons à cet usage, et d'un ton de uoix particulier. au quel son si quelques jeunes gens en à besoin il la uat chercher, l'abrie en l'emmenans, de sa couverture pour faire uoir quelle est sous sa protection. il la garde tant qu'il veut

et la nourit: mais lors qu'il en est las, elle est obligée de recommencer ces courses pour viure. quant mesme elle voudroit changer de vie ses parents ne la reprennent pas, n'estans se fier à ses promesses. il faut que ce soit un garçon qui la retire pour en faire sa femme, pour quelle soit à l'abri de l'insulte. ils peuvent abandonner leurs femmes quant ils veulent; et en prendre plusieurs à la fois, j'en ay vû un qui avoit les trois sœurs: lors qu'ils se remarient ils prennent la sœur de la defunte, si elle en avoit, sinon une de la famille. ils ne battent jamais leurs enfans. ils vivent amicalement, s'il y en a un qui les vient voir, ils luy presentent aussitost à manger, de sorte qu'un homme qui entre dans trente maisons dans un jour, cest trente repas qu'il fait, ils sont fort sobres.

Chapitre VIII

Ils n'ont point de Religion, ils ne recog-

noissent que le Diable, et ceux qui l'invoquent parmi eux se nomment jongleurs. ceux la sont ordinairement medecins. ces gens la ont beaucoup à craindre quant ils entreprennent un malade, qui est chef, car s'il meure apres qu'ils l'ont jonglé; ses parents disent qu'il la ensoncélé, et s'il en rechappe apprest qu'il l'a condamné à mourir, ils disent qu'il l'avoit ensorcélé, et que le sort a manqué: ainsi de toutes facons il cours risque d'estre tué. lors qu'il y a un malade parmi eux, on fait venir le medecin, qui apres avoir jonglé, ou demené à leurs esprit si leur malade en reviendra. ils le seignent avec un morceau de pierre a fusil, ils luy incisent la peau huit ou dix fois dans la grandeur d'un œu, comme lors qu'on donne les ventouses, sur quoy ils present un bout de corne percée et le succent jusqu'à ce que la corne soit pleine de sang. Comme ces

jongleurs veulent quelques fois cacher leurs ignorances ils disent que quelqu'un leurs a jetté un sort; et alors adroitement ils mettent dans le fond de la corne du poil de bœuf, ou quelque petit morceau de bois, et après avoir succé le malade et renversé le sang qui est dans la corne, ils font voir aux parents du malade ce bois, ou ce poil qu'ils font accroire estre un sort; alors ce jongleur passe pour estre tres sçavant.

Il est seur que ces jongleurs parlent au demon, j'en ay vû un nombre d'exemples, je vous en citeray trois. Un jour arrivans moy troisieme chez un nommé Bellesdent chef des Hamabas, revenant des Chicachas et manquant de tabac, j'en demenday a ce chef, le quel ayant fouillé dans son coffre pour m'en donner, ou il en avoit mis trois en doüilles, il ne les trouva plus: il crut que c'estoit moy ou quelqu'un

des françois que j'avois qui luy avoit caché: mais ayant appris que non, je le vis tabiller et se mâtacher comme si il alloit a une dance, après quoy estant allé dans une pleine à une portée de fusil de la maison, nous le vîsme charger sa pipe, battre le briquet, l'allumer, et la fumer en gesticulant beaucoup, comme si il disputoit avec quelqu'un. Lors qu'il l'eut fumé à moitié il nous sembloit qu'il donnoit à fumer à quelqu'un, sans cependant que nous vissions rien, sinon qu'il tenoit la pipe loing de luy, et la fumée qui sortoit à pelotons comme si quelqu'un eut fumé. il revint à nous au sitost, et nous dit tout en sieur, qu'il sçavoit celui qui luy avoit pris, et continuant ses pas vers une cabanne vis à vis de la Sienne, ou je le suivis, il sautta au col d'un sauvage en luy demendant ses trois en doüilles de tabac, qu'il luy

auoit pris à telle heure de telle façon enfin luy expliqua la maniere dont il s'estoit serui pour faire son uol. le pauvre sauuage tout tremblant luy auoua son crime, et luy rendit son tabac.

Les françois curieux de son seauois, furent le trouuer, et le prierent moyennant recompence de leurs faire danser la loutre. il prit sa blague qui estoit une peau de loutre dans la quelle il mettoit sa pipe et son tabac, qu'il jetta au milieu d'une place ou le monde estoit assemble pour juger de sa science: apres qu'il eut profere quantité de paroles mal articulées, et s'estre jetté a plusieurs reprises dans le feu, d'ou il sortoit en sueur, et sans s'estre brulé: on vit cette peau se gonfler, et se remplir de chair et prendre vie, courir entre les jambes des françois, dont quelques uns de la compagnie l'ayant caressée et tastée, la trou-

ua comme si s'auoit esté une ueritable loutre. lors qu'un chaqu'un fut content elle retourna à la mesme place ou elle auoit pris vie, et on la vit desenfler et reuenir en la mesme forme quelle estoit auans.

A lisle Dauphine lors que nous estions entourés des espagnols, et attendans de jour en jour du secours de france, on uolut s'auoir s'il estoit bientost prest d'arriuer, ce que l'on ne pouuoit cognoistre que par le moyen des sauvages que nous auions avec nous. on les fit donc jongler, ce qu'ayant fait, ils rapportèrent qu'il y auoit cinq uesseaux qui arriuroint le lendemain dont il y en auoit trois gros et deux plus petits qui estoient chargés de soldats dont un des petits n'arriuroit pas quant et quant les autres, parce qu'il s'estoit escarté et qu'il estoit encore loing, qu'ils -

Seroient tous arrivés le lendemain sur le soir, ce qui se trouva véritable, car le lendemain à huit heures du matin on découvrit le premier vessel, et sur les trois ou quatre heures après midy, tous les quatre manœuvrèrent à l'isle Dauphine, et le cinquième ne se rendit que le lendemain. ils se médicamentent souvent de leurs chefs. Ils prennent des médecines d'herbes, et de racine de bois bœuille ensemble, qu'ils boivent, et pour se faire vomir ils s'enfoncent une plume dans le gosier; quelques fois ils se font suer: pour cet effet ils font une petite cabanne de quatre pieds de haut et de huit de tour qu'ils couvrent de peau de bœuf et de couverture, ils mettent dedans cinq ou six boulets rouges, sur lesquels de temps en temps ils jettent un peu d'eau pour exciter la chaleur, ils s'enferment dans ce petit espace jus qu'à sept personnes, et lors qu'ils ont sué environ demy

heure, ou trois quarts d'heure, ils sortent à l'ist de ce trou, et vont avec précipitation se jeter dans l'eau la plus fraîche. je suis seur que ce remède n'a jamais esté ordonné par aucun descendant d'Esculape. aussi, il est uray que la plus part de ces gens la meurent en langueur avec des douleurs par tout le corps.

Lors qu'un malade est prest de mourir le medecin le quitte et en aduertit ses parents, les assurant qu'il n'en peut re-chaper; alors les femmes viennent luy laver le corps, le peignent, luy matachit le visage, l'habillent de toutes les hardes qu'il avoit les plus belles: et le couchent à terre sur la place qui est deuant la porte: la femme se couche sur son estomac, en pleurant, avec ses plus proches parents qui se couchent aussi sur luy, et qui le touffent, ils luy demencent doucement esce qu'il a faim de mourir, si il

a manqué de quelques chose, si la femme ne l'aimoit pas bien, si il n'estoit pas bien considéré dans son uillage; enfin ce malheureux patient est obligé de mourir malgré luy, ceuse qui sont couché sur luy erient a tite teste s'imaginant qu'il nentend pas, puis qu'il ne repond point outre ça il ya des erieurs a gage qui pendant ce temps viennent pleurer, ou **plustost** hurler en musique a costé du corps, de uans et apres la mort. Seitost qu'il est mort les parents esteuent une espeece de cabanne uis a uis la porte, a six pieds de terre, sur six piquets, en forme de cercueil, entouré de torchy, et couuert de corce dans quoy ils enferment ce corps tout habillé, et qu'ils couurent d'une couverture. ils mettent a manger et a boire a costé deluy, luy donnent des souliers de rechange, son fusil, de la poudre et des balles, ils dizemt que c'est parce-

qu'il uat dans un autre pais, et qu'il est iuste qu'il aye tout ce qu'il luy faut dans son uoyage, ils croyent que les guerriers vont faire la guerre dans l'autre monde, et qu'un chaqu'un y fait le mesme exercice qu'il fesoit dans celuy cy. ce corps reste la dedans cinq ou six mois, jus qu'à ce qu'ils croyent qu'il soit poury ce qui donne une infection terrible dans la maison; au bout du quel temps tous les parents s'assemblent en ceremonie, et la femme de ualeur du uillage, qui a pour son districque de decharner les os des morts; vient decharner ce caduere, ne toie bien les os, les met dans un panier de canne fort propre, qu'ils entourent de toile ou de toffe, ils jettent la chair dans un champ, et cette mesme decharneuse, sans se lauer les mains vient seruir a manger a l'assemblée. cette femme est tres conciderée dans le u-

lage. apres le repas on uat porter les os en chantant, et hurlans, dans le charnier du canton qui est une cabanne qui n'a qu'une couverture, dans la quelle on met ces paniers, De rang sur des bastons. ~~avec~~ chef on fait la mesme ceremonie, a la reserve qu'au lieu de mettre les os dans des paniers on les met dans des coffres fermant a clef dans le charnier des chefs.

Lors que quelquuns de leurs ennemis leurs a declare la guerre. ils tiennent conseil ensemble sur l'attron qu'ils ont receu, et apres auoir resolu de faire la guerre a la nation dont ils sont insultés; ils commencent la dance de guerre, qui dure ordinairement huit jours, qui sert a encourager un chaqu'un des guerriers, qui ne mangent que pendant ce temps: et qui font des libations de jus d'herbes que le medecin leurs donne, et dont ils se frottent, qui a la vertu disent-ils de leurs donner de la force et

du courage; herbe impayable si elle estoit connue en Europe; apres quoy ils partent pour la guerre. dans la route lors qu'ils sont obligés d'allumer du feu pour faire a manger, ils le font d'ordinaire dans un uallon de peur d'estre decouverts par quelques party: car en ce cas le party les suivroit jus qu'a ce qu'il eût trouué la belle pour fondre sur eux. ils n'attaquent jamais leurs ennemis lors qu'ils sont esveillés: mais le soir lors qu'ils ont remarqué l'endroit ou ils veulent passer la nuit, ils taschent de les aller joindre le plus prest qu'ils peuvent: et comme la terre dans le bois est couverte de fœuille seiche qui font du bruit en marchant, ils ont la patience de les oster une a une avec les doits des pieds dont ils se seruent comme de la main, et si malheureusement ils cassent quelques petites branches, ils contrefont aussitost le cri de quelques

oiseaux qu'ils imitent fort bien, pour faire accroire que c'est cet oiseau qui a fait le bruit. S'ils apperçoivent leurs ennemi endormy, sur tout vers la pointe du jour, ils font le cri de mort, et a l'instant ils tirent tous a la fois, chacun sur leurs homme, et sautent dessus le casse teste a la main pour finir de tuer ceux qui ne sont que blessés, a qui ils leuent la chevelure, S'ils ont le temps ils les depouillent et s'en retournent a leurs village, a la tête du quel ils font le cri de guerriers qui ont fait coup, et qui apportent des chevelures, chacun vient au devant d'eux, en ceremonie et on les introduit de mesme sur la place. ils font des dances en marque de rejoissance de leurs victoire et si quelques uns du party a quelques enfant ou nouveau qui ne se soit pas trouvé encore dans l'occasion ils luy partage la moitié de la cheu-

lure qu'il a leue et le fait recevoir guerrier: cette ceremonie est, que celui qui se fait recevoir, souffre deux cent coups de collier, qui est un morceau de cuir de cinq ou six brasses de long, large d'un doigt, ployé en plusieurs double, dont les guerriers le frappent a tours de bras, sur le dos, et sur le ventre: pour luy faire — comprendre qu'un guerrier doit tout endurer patiemment, mesme lors qu'il est pris par ses ennemis, et chanter pendant qu'on le fait souffrir, et mourir, il doit souffrir ces coups en chantant, car s'il pleuroit, il ne seroit jamais receu, et passeroit pour une femme, et indigne d'estre aggregé dans le corps des guerriers. lors qu'ils font ces dances de ceremonie, ils portent sur leurs teste une couronne faite d'un morceau de peau de loutre a la quelle sont attachée autant de plumes blanches cassée, qu'ils ont tué d'homme dans leurs

vie. chaque famille à ses armes piquée sur l'estomac, et sur les bras, ils les mettent aussi sur le manche de leurs casse teste, et lors qu'ils veulent se joindre dans le bois ils font une marque aux arbres, ou ils placent leurs armes, par ou on connoist celui qui a fait la marque, le chemin qu'il a pris, et ou il est allé.

Lors qu'ils attrapent quelques jeunes gens, filles, femmes, ou jeune garçons, vivans, ils les emmènent à leurs villages et les font esclaves. il y a des nations qui les adoptent pour leurs chiens; alors ils luy font faire toutes les fonctions d'un chien, de garder la porte, de gronder quant il entre ou sort quelqu'un, de manger les restes des plats, et ronger les os. lors qu'ils peuvent amener quelques prisonniers, ils le font bruler à leurs villages, et c'est une grande joie pour eux lorsque cela arrive.

Lors que les françois sont arrivés chez eux

ils ne vouloient manger ny poules ny cochons parceque disoient ils ces animaux mangent des ordures: mais ils s'y sont accoutumés avec les françois, et mangent de tous leurs ragoust. lors qu'ils veulent regaler de leurs amis ils tuent un chien dont ils ont quantités, et leurs en servent.

Lors qu'ils n'ont point de bûche dans le bois, et qu'ils veulent en allumer, ils le font facilement par la contraction de deux morceaux de bois qu'ils frottent avec vitesse l'un contre l'autre et font prendre de l'amadou qui est auprès. cet amadou est fait avec des champignons qui viennent aux chesnes.

Lors qu'ils ont fait la promesse de conclure une paix ils viennent cinq ou six principaux de la nation, portent un calumet, ou pipe, fait d'une pierre rouge comme du corail qui se trouve, en rochers aux Illinois. ce Calumet a un tuyau d'environ deux ou trois pieds de long entouré de plumes rou-

ges artistement travaillés, et ou pendent huit ou dix plumes noires et blanches qui leurs servent comme d'estandar à la guerre. De seau d'amour, de continuation de fidélité parmi les amis, et de signe de guerre avec ceux avec qui ils veulent rompre; il est uray que l'un est Calumet de paix et l'autre de guerre, ils sont faits semblablement tous deux. Quant ils ont conclu la paix le mestre des ceremonies allume ce calumet et fait fumer deux ou trois gorgées, à tous ceux qui sont dans l'assemblée, alors le traité est fini et inviolable. Ils liurent ce Calumet au chef avec qui ils contractent qui est comme un otage de leur bonne foy, et de la fidélité avec laquelle ils veulent observer les articles dont ils sont convenus.

Ils ne font aucun ouvrage de curieuse sinon ces calumets dont je viens de parler, et de la laine de Bœuf que les femmes

filent dont elles font des jartières, qu'elles font aussi un tissu, partie de cette laine, et partie de pitre, herbe très forte qu'elles filent. ce tissu est double comme ces mouchoirs à deux faces et épais comme de la toile de voile de demy aune de large et de trois quarts de long, cela leurs sert de juse. elles font aussi des paniers de canne de diverses couleurs, fort jolis, Ils sont fort fatigués de leurs naturels, plus long temps couché que debout, fort grands joueurs de plotte qui est comme la longue paume. ils se mettent une vingtaine d'un village, l'autre autant d'un autre, et font des gageures ensemble assez considérables pour eux: ils gagent un fusil neuf contre un vieux qui ne vaut rien, aussi facilement comme s'il estoit bon; et disent pour raison que s'ils ont à gagner, ils gagneront également con-

tre une mauvaise chose comme contre une bonne, et qu'ils aiment mieux parier contre quelque chose que de ne point parier du tout. ils ont aussi un jeu, avec quatre morceaux de carne, ou lors qu'ils sont bien a charnés, ils jouent tout ce qu'ils ont, et quant ils ont tout perdu, ils jouent leur femmes, pour un certain espace de temps, et apres se jouent eus mesme, pour un temps limité.

Ils comptent par nuits, et lors qu'ils veulent jouer avec un autre village, ils envoient un député, qui porte la parole, et qui tiure au chef un nombre de petites buchettes, tous les jours on en jette une, et la dernière qui reste, fait voir que c'est le lendemain le jour assigné. ils font des dances entre eus, accompagnées de repas, qui sont à peu pres les mêmes, il ny a que les noms de difference; comme la dance du dinde, du Boeuf de Lours, du Crocodile, a celle cy, ils ont des masques faits comme la teste de cet animal

dont un ou deux se deguisent ainsi, et cinq ou six autres prennent des masques de differents animaux que le crocodile à coutume de manger, et alors ils font mil singeries grotesques: la dance de l'outarde, du petit blé, la dance de guerre. et la dance des jeunes gens, qui ne se dance plus les françois leurs en ayant fait concevoir trop d'horreur. lors qu'ils font ces dances, c'est sur les deux heures apres midy qu'ils commencent. ils sont malachés, ils mettent leurs plus beaux habits. se font une ceinture d'une quarantaine de grelots de potin gros comme le poing, d'autres mettent des clochettes, et s'ils avoient des cloches, et qu'ils les pussent porter, ils en porteroient a ces dances aimant extraordinairement le bruit: ils ont un Chichiquoia à la main ou un casse teste, ou un pistolet, ils dansent en rond autour d'un tambour qui n'a en main qu'une baguette dont ils

frappent une peau de cheureuil qui est tendue sur un pot de terre, ou sur une marmite ils accompagnent cet espee de son d'une chanson de cinq ou six parolles qu'ils repetent continuellement. ces dances durent jus qu'au jour, ou alors ils vont dormir. ils ont des connoissances de simples tres curieuses.

Ils croyent qu'il y a des reuenants et font plusieurs histoires à ce sujet qui n'ont pas de vraisemblances. ils disent que ces reuenans ce sont des gens qui sont morts, à qui on n'a pas donné quelques effets en mourant dont ils auoient besoin, dans l'autre monde, comme ceuse qui sont noyé ou tué à la guerre, et qu'ils viennent le chercher.

Leurs pais est tres beau, pas si fourny de bois qu'au bord de la mer. il y a des plaines fort grandes entre coupée de petits ruisseau qui les arrosent. dedans

les plaines il y a des herbages excellents pour la pasture des bestiaux, qui viennent de la hauteur d'un homme. il n'y a qu'une riuierre qui passe pres de cette nation à un village nomme youanny que lon ne peut monter que lors que l'eau est à demy haute parce que quant elle est tout à fait haute le courant est trop rapide: et tout à fait basse il n'y a pas assez d'eau pour faire passer les voitures. Elle uat se decharger dans la riuierre des Pascagoula qui donne dans la mer, vis à vis le Ronde à huit lieux du Biloxy. c'est par là que lon porte les marchandises au detachment qui est aux youanny. il n'y a que quelques annies qu'il y en a un que lon a enuoyé, parce que les sauuages auoient demandé d'auoir des francois chez eux: ils uoloient aussi y auoir un magazin, allant pour raison la difficulté de porter leurs peaux de cheureuil à la Mobile, ou

a la Nouvelle Orleans. et que la facilité de trouver des marchandises chez eux leur donneroit courage a s'adonner plus volontiers à la chasse. il y a aussi une raison qui y deuroit engager. c'est que cette facilité qu'ils auroient à trouver des marchandises dans leurs villages, les empescheroit de porter les leurs à d'autres nations, ne les receuroient point chez eux, et s'attacheroient davantage aux françois. mais il faudroit aussi que ces magasins, ne manquassent jamais de marchandise: ce qui arrive souvent par le retardement des vaisseaux on a voulu donner le privilege exclusif de cette traite a trois ou quatre personnes comme cela ce fait en Canada, qu'il ne vait qu'un certain nombre de personnes traiter avec le sauvages, par congé, qu'ils acceptent; mais la Colonie de la Louisianne n'est pas assez bien établie pour en agir de mesme: il y a un nombre de gens hors d'estat

de faire aucun metier, n'en seachant point, et hors d'estat de travailler à la terre n'ayant point les forces, ny les moyens d'avis des negres, mais qui vivant par le moyen de la traite, à leurs retour des sauvages dispersent dans la ville leurs pelletterie, ou denrée qu'ils rapportent en payement à ceux chez qui ils ont emprunté de quoy faire leurs traite: ce qui fait qu'un chacun se sent de ce commerce. au lieu qu'estant exclusivement a trois ou quatre personnes, qui s'enrichissent pendant que les autres meurent de faim. dedans un établissement, on doit plutôt regarder le general que le particulier.

Le pais des Chiquachas est plus sourny de plaines que celui des Chaquetais et le terrain plus beau, la terre beaucoup meilleure, il est aussi plus froit. plus on monte auans dans le pais, plus on le trouve beau, gratieux, secoud et propre à y bastir des villes. il y a des mon-

taignes toutes de pierre, il y a de toutes sortes de bois pour construire, mais la riviere de la mobile ne conduit pas jusqu'au village.

Lors que les Chiquachas ou Chaquetas viennent apporter quelques chose à la Mobile en hiver, du produit de leurs chasse, ils font un cajeux, se mettent dessus avec leurs marchandises et se laissent aller au courant qui les mène au villages Sauvages pres des François: où ayant vendu leurs marchandises, ils s'en retournent chez eux par terre à pied, quoy qu'ils ayent beaucoup de chevaux presque tous Anglois ou Espagnols.

Comme les Anglois y portent toutes leurs marchandises sur des chevaux, souvent ils leurs en volent et les gardent. a l'égard des Chaquetas la plus part de ceux qu'ils ont viennent des François. a la dernière guerre des Natchés ils se firent donner

une juman par chaque esclave François, et noir qu'ils avoient retiré, c'est ce qui les en à fourny, et bientost ils en pouvoient vendre aux François. ils les laissent viure dans le bois, et lors qu'ils en ont besoin, ils vont les y chercher. j'ay remarqué que ces sortes d'animaux accoutumés à viure dans le bois lors que lon uoloit les garder chez soy ils deperissoient à viue d'eux, il est ueray que lon ne les nourit pas comme en Europe et qu'ils ne sont pas estrillés. Demesme, ils reviendroient bien cher, si on uoloit faire la depence de les avoir toute l'année chez soy: ny ayant point de fourage convenable a garder long temp. ils sont fort uil sortant du bois et ceux qui les montent vont a perte d'halenne. les femmes et les filles vont naturellement a cheval dans toutes les isles comme les hommes. comme les chevaux ne sont pas communs, on se sert des Bœuf pour la charette, et pour les charriés.

Noms des villages Chaquétas Nombre d'hommes
ceux de l'est sont six villages

Chicacha 150

Osquæalagna 400

Tala 60

Nachoubaouienya 40

Boucouloutchy 30

Youanny 30

Ceux du midy sont quatre villages

Conchats 150

yanabé 100

Oqué Louisa 80

Coit chitou 80

ce nom la veut dire, une grande lieux; ils
disent qu'autrefois ce village avoit une
grande lieux de tour cest la ou demeure le
grand chef. ceux de l'ouest sont 35 villages

Boucoulou 60

celuy qui doit succeder a la couronne est
tous jours chef de ce village. et le grand chef
y demeure aussi, fort souvent.

Pinté 50

Abissa 40

Bouefalaya 70

Sté chipouta 40

Kilitamon 60

Enchabouloucta 100

Bouscouhetacanté 50

Etchanqué 30

Ougoulabalbaa 100

Oqué ouilloii 60

Mongoulacha 150

Otouc falaya 100

Boucfouca 80

Castacha 80

Yachou 40

Abeca 200

Café'talaya 70

Outapacha 40

Touialé 40

Achouqouma 30

Bisacha 80

Scanapa uillage du chef	30
Ebitou pougoula	60
Bouctoucouilou	90
Abeca	60
Oulitacha	40
Louef'atá	40
Mongoulacha	60
Yachou ou Achouq louid	70
Itéopchaquo	100
Osapaissa	50
Ouatonaoula	80
Epitou pougoula	80
Ougoulatanap	150

ce uillage est prest des Chiquachas sur le chemin des Alibarrons et il y a un fort parce que ces deux nations sont tres souuent en guerre ensemble. il y en a comme uous uoyé plusieurs du mesme nom. outre ces quarante cinq uillages il y en a encore plusieurs petits dont je ne seay pas le nom, qui ont cependant leurs chef particuliers comé

de grands mais comme ces uillages sont fort peulés et fort petits les francois ne les pratiquent guere. et n'en ont de connoissance que par ce qu'en disent les sauvages eux mesme. ils rapportent qu'au dessus de chés eux ils ont uü quelques fois passer des sauvages errants: ils les nomment ainsi parce que ces gens la ne font point de uillages, par consequent ne plantent, ny ne sement, et ne uiuent que de viande; ils suiuent les bandes de Bœufs, et ces animaux leurs seruant de nourriture, leur fait changer de sejour autant de fois qu'ils en changent eux mesme. le soir ils couchent dans des arbres de peur des serpents ou bestes venimeuses. ces sauvages la se sauuent à l'aspect d'autres creatures qui leurs ressembent.

Chapitre IX

Pour continuer de suite, il faut suivre

la riviere de la Mobile qui uat aux Alibamons, la quelle se nomme la riviere des Alibamons depuis une lieue au dessus des Apalaches qu'elle se decharge dans celle de la Mobile, jusqua un fort françois a cent cinquante lieues du bas de la riviere que lon nomme le fort Toulouse, ou alors la riviere change de nom et se nomme la riviere des Talapouches, elle a deux cent lieues de long, ce fort toulouse est tres peu de chose, ny ayant pas une forte garnison quecy que ce soit une clef du pais: et on deuroit le mieux establir qu'il n'est tant rapport aux nations européennes qui pourroient s'en emparer, et de-la facilement envahir le pais: que par rapport a la quantité de Sauvages qui sont dans ces cantons pas trop bien portés pour le françois, aux quels ils font pour ainsi dire la loix en uoicy la preiue.

Il y a quelques années un soldat eût le malheur de tuer une femme Sauvage: il n'eût que le temps de se sauver au fort, car à peine y fut-il entré qu'il parut pres de mil Sauvages, qui s'assemblerent à un ry qui fut fait dans le uillage par un de leurs gens, qui avoit uü le coup. ils n'uestirent le fort, et vouloient absolument que lon leurs liura le meurtrier. le Commençant fut obligé de luy faire passer la teste; n'estant pas assez fourni de troupes pour resister à cette affluence de monde qui augmentoit d'heure en heure. pour obvier donc a de pareils incidents il faudroit au moins dans ce poste deux compagnies complètes, des vivres et munitions. pour un an d'auenture, que le fort fut mieux construy pour pouvoir estre en seureté dedans. empescher cette grande familiarité que lon a dans ce poste avec les Sauvages. cette con-

Duitte rabatteroit l'insolence de cette nation: l'obligeroit par la disette de poudre et de balles de venir avec soumission en traiter avec les françois. les soldats qui estant tous les jours à leurs aller demander à manger; car dans tous les postes de la Colonie qui sont chez les sauvages on n'envoie point de viures aux troupes, et ils sont obligés d'acheter journellement leurs viures des sauvages, et viure comme eux et par les retardemens des convois qui viennent de la mobilite, exposés à mourir de faim, cette dure necessité, rend le françois soumis, et le sauvage orgueilleux: sachant bien que le françois ne scauroit se passer de luy pour viure. ils ne se voient donc plus dans ce cas, sty par cette raison, comme il est arrivé souvent obligés de desserter aux Anglois par la proximité de la Caroline, et la facilité

ils ont à le faire. cela venoit de ce que les marchandises manquant au fort, les convois retardans les soldats estoient obligés de vendre leurs rippes pour acheter des viures des sauvages. il en demanda une fois vingt deux, d'environ cinquante quatre qu'il y avoit dans ce poste. Les sauvages que lon avoit envoye apres ayant eü ordre de les amener morts de viifs, en tierent dix sept de la premiere de charge et ramenerent les cinq autres. cette action donna un tres mauvais pied au sauvage, et l'officier qui l'avoit ordonné fut tres blâsmé. il y avoit un Jesuite missionnaire dans ce poste nommé le pere De Guienne qui y servoit d'aumonier et y traucilloit à convertir les sauvages, il avoit sa maison un peu escartée du fort, un jour pendant son absence les sauvages luy raperent la maison, vous pouvez croire que

S'il auroit esté dedans, il auroit eû un tres mauvais party, cest un religieux rempli d'esprit et qui joint à une grande science, une merite, et une pieté exemplaire. voicy le nom des villages des Alibamons, Talapouches, et caouitas, la Distence de ces villages au fort francois, le nombre d'hommes qu'il y a dedans, et les villages ou il y a des magazins appartenant aux Anglois qui sont pleins de marchandises et le dernier article est marqué par une croix.

Villages.	Distence.	magazins.	hommes.
Alibamons			
Pacana	30		
Ocehanya	40		
Lapistoclicha	15	15	
Tastiky	10		
Conchati	50		
Canachaque	15		
Talapouche			
Canasqué	3		15

Villages.	Distence.	magazins.	hommes.
Oulomé	3		25
Oulchatchy	4	+	30
Cfasqué	4		10
Couale	5		15
Ouachy	5		20
Ataché	7	+	40
Otipaché	9	+	50
Calatchy	10		25
Ousala	10		10

Les grans Talapouches

Cefasqui	12	+	100
Clapé	9		20
Cechanya	10	+	80
Pillaco	10		10
Kalechy	9	+	25
Abeca			
Oiiouica	7	+	40
Acocayé	12	+	60
Pacana salatché	13		10
Falechy	25	+	30

villages.	distance.	magazins.	hommes.
Abecouchy	26	+	60
Conchats	30	+	30
Caviita			
Caviita	30	+	80
Chouacali	30	.	20
Tamaita	30	+	18
Caeheta	30	+	80
Cina	33	.	20
Ocmoulké	34	+	20
Cochoutchy	36	.	30
Apalachicole	34	+	30
Aequité	37	.	15
Tamatlé	34	.	10
Ocony	37	.	30
Youfala	40	+	15
Chaougoulou	34	+	30

Il y a encore à dix lieux de ce dernier vil-
lage deux villages de la nation des iamosi
ou il peut y avoir cent hommes, mais cette
nation est attachée aux Espagnols de St

Augustin, qui viennent souvent aux Apat-
hicolé, et mesme aux Caviita.

La nation des Alibamois à esté tres nombre-
use autrefois, mais les guerres les ont detruit,
et les remedes violents dont ils se seruent,
dans leurs maladies les fait diminuer de jour
en jour.

La nation des Talapouches vit en republique.
Il y avoit autrefois des princes qui estoient ab-
solut. on y voit à plusieurs endroits des tenes
de terre qui's ont fait d'une montagne à l'autre
de plus d'une demy lieu de long. le grand chef
demeuroit dans le village des Atachis et por-
toit le mesme nom. depuis la mort du dernier
de ces princes, il ny à point de chef particulier
dans ce village, mais cest le chef de guerre
qui commende; ils disent que ce chef est allé
dans le ciel voir ses parents, et quil les à
assuré quil reuiendrait. ils font mesme une
histoire de leurs generation.

Ils pretendent que leurs premier pere

174

s'estant eschape' avec deux enfans mâs les
 d'un deluge uniuersel, car ils comptent tous
 qu'il y en a eü un, fut consulter l'oracle
 qui luy repondit, d'aller sur une montaigne,
 qu'il luy nomma, plaine de pierre les unes
 blanches et les autres noires, en ramasser
 autant des unes et des autres qu'il pouro-
 it, luy et ses deux enfans, auans le coucher
 du soleil, et les porter sur leurs terres: et que
 le lendemain ils trouueroient autant d'ho-
 mmes et de femmes qu'ils auroient porté
 de pierres, qu'un de ses petits fils seroit chef
 d'une grosse nation par les debris de plusieurs
 autres fugitiues par les guerres. La uerité
 de la prediction de l'oracle se trouua le
 lendemain, par la quantité d'hommes et de
 femmes qu'ils uirent autour de leurs ca-
 bannes dont ils formerent plusieurs vil-
 lages. Le bon pere se uoyant au lit de la
 mort exhorta ses enfans à uiure dans
 une bonne union: il se fit apporter un

175

bagot de canne qu'il attacha toutes ensen-
 ble et leurs. dit de le casser, ce qu'ils ne pu-
 rent faire: mais ayant detaché ces cannes
 et leurs ayant donné l'une apres l'autre
 ils les casserent facilement. Sur quoy il
 leurs dit que tant qu'ils seroient unis en-
 semble, leurs ennemis ne pourroient les de-
 truire, mais qu'ils prissent garde de se
 separer, parce qu'infailliblement ils tom-
 beroient dans les clauage. Sur ces entre fai-
 tes arriua une belle sauuagesse, presque
 blanche, qui par sa bonne mine et son port
 noble, fesoit bien uoir quelle n'estoit point de
 la lie du peuple. elle leurs dit quelle ue-
 noit de loing, quelle estoit sortie de son vil-
 lage, lors qu'il estoit prest de tomber entre
 les mains de leurs ennemis, et quelle leurs
 demendoit l'asile, ce qu'ils firent genereuse-
 ment; d'autant plus uoluntiers quelle com-
 mençoit a plaire infiniment a l'aîné. Son
 pere l'incita de son costé; à la prendre pour

176

femme et eût le plaisir de se voir une brève
 auans de mourir: mais à peine eût-ils les perquisitions, ils s'imaginèrent que c'estoit
 yeux fermés, que le frere jaloux de la possession que son frere auoit d'une si belle fem-
 me, luy disputa la superiorité, souleua une ours blanc, et que le combat signifioit leurs
 partie des gens de la nation qui luy furent esclau prochain.
 Deuillé. il se fit une guerre ou le frere ma-
 rié fut tué. aussitost apres sa mort, on
 uit paroistre un ours blanc, comme il
 ny en à que de noir dans ce pais la,
 cela leurs parut extrahordinaire, et
 ours estoit siuy de quantité d'autres
 ours noirs, qui liuerent en leurs pre-
 sence un criet combat à leurs blanc, qui
 se rendit uinqueur, apres un carnage
 uniuersel qu'il fit des ours noirs: et dis-
 parut sur le champ. Lors qu'un chaquun
 fut reuenu de son estonnement, le frere
 uinqueur fut chercher la belle femme
 de son frere, mais il ne la trouua point
 et ce fut en uain quil enuoya des partis

177

et la pour la deceiurir. apres d'inutiles
 cette belle femme qui auolt esté liée dans
 la bataille, et qui auoit pris le corps d'un
 ours blanc, et que le combat signifioit leurs
 Au sujet de l'oracle dont je uiens de uous
 parler ils disent qu'il y a entre trois mon-
 taignes qui font le trepied une uallée fort
 profonde, obscure, et impraticable, a cause de
 la coste qui est a pique: et si on y tomboit on
 nen pouroit remonter qu'avec des cordes:
 qu'au bas on y uoit reliure comme un flam-
 beau ardent, et que c'est la ou celuy qui en
 scait le secret uat chercher l'oracle car dans
 la nation il ny à qu'un homme et sa femme
 qui scauent le secret: ils sont deux disent-ils
 de peur que s'il ny en auoit qu'un uenant
 a mourir de mort subitte, ou à la guerre,
 le secret seroit perdu: j'entend secret celuy
 de l'endroit ou sont ces trois montaignes

178

Un officier françois de mes amis, commandoit
 du poste des Alibamons; ayant entendu par-
 ler de cela, s'imagina que c'estoit quelques
 pierres pretieuses qui estoit au bas de ces
 montagnes, peutestre disoit-il quelques es-
 carboucle. Dans cette pens e il uoulut essayer
   decouvrir le secret. il commenda à l'in-
 terprete d'attirer chez luy un des deux por-
 teur du secret, le hazard fit qu'il y amena
 la femme l'ayant trouu e la premiere, et
 connoissent quelles aiment aussy bien leur
 Deuie que leurs mary, il l'eniuira, mais
 il la trouua bien differente des Européens
 car il n'en put tirer aucune connoissance
 aimant mieux mourir que de le declarer,
 elle ajouta que si elle le disoit, elle n'en
 pouroit rechapier; que l'oracle la feroit
 mourir, et qu'au lieu qu'apres la mort
 elle comptoit repasser dans le corps de
 quelques belles bestes, il la feroit entrer
 dans celui de quelques crocodile, punition

179

ordinaire dans l'autre monde de ceux qui ont
 maluers e dans celui cy: ils croyent à la me-
 tamorphose. il y à mesme de certaines nations
 qui ne mangent point de certains animaux,
 de peur de manger de leurs parents ou à-
 amis contempt que chaque nation à son es-
 pece d'animal dans le corps du quel il doit
 entrer apres sa mort.

Ils sont grands chasseurs et il n'y en à guen
 parmi eux qui ne fasse cent cinquante
 peaux de cheurciil dans son hiber. Deux
 de cette nation firent à ce sujet une gajur-
 re ensemble à qui en tiendroit le plus depuis
 le soleil leuant qu'il partirait, jus qu'au
 soleil couchant qu'il faudroit qu'ils fussent
 de retour. le premier apporta dix huit
 langue de cheurciil pour preuve de la quan-
 tité qu'il en auoit tué, mais le second qui
 vint un quart d'heure apres, en apporta
 uingt deux on peut juger par là de leurs
 adresse à ce metier ils traitent leurs peaux

aux Anglois et aux François mais ces derniers n'ont que le rebut, les Anglois n'en voulant que de grandes, et pesantes, et renvoyant les autres aux François.

La nation des Caouita est gouvernée par un empereur qui en 1714 fit détruire tous les Anglois qu'il y avoit non seulement dans sa nation mais aussi parmi les Abéca, Talapouches, Alibamons, et Cheraqui. non contents de cela il fut faire des raages jusquaux portes de la Caroline: les Anglois se lestoient attirés, et vouloient les détruire, en leurs sesans trainer des pieces de canon, chargée à mitraille en attachant au collet de la volée deuse cordes, sur chaqu'une des quelles ils fesoient mettre une soixantaine de Sauvage, les quels ils écrasoient au milieu de leurs travail en mettant le feu au canon: mais comme nous voyé ils en tirerent vengeance avec usure. ils firent de très gros presents à

at empereur pour regagner son amitié et celle de sa nation, les François luy en font aussi et les Espagnols, ce qui le rent riche. car les François qui vont chez luy y sont servy en vesselle d'argent. c'est un homme de bonne mine et d'un bon caractère. il à quantité d'esclave qui sont occupé nuit et jour à faire à manger, pour les allans, et venans, qui passent chez luy. il ne vaat guere à pied, ayant toujours des chevaux bien harnaché, suivi de plusieurs de son uillage. il est absolu dans sa nation il à quantité de bestiaux, et en tue quelques fois pour regaler ses amis. on ne luy à jamais pu faire prendre un party particulier, pour une des trois nation Européenne qui le connoissent: alleguant qu'il veut voir tout le monde, estre neutre, et ne pouzer aucun des querelles que les François, Anglois ou Espagnols peuvent avoir ensemble. Les Cheraqui cest une nation au nord du

Micissipy, à deux cent lieux des Alibamons, tout à fait dévouée aux Anglois, malgré les efforts qu'ils ont fait pour les détruire. ils ont une espee de religion à peu pres comme les Datchez, c'est le plus beau pais du monde, quantité de montagnes fort hautes. il vice souuent a ce sujet d'une histoire que je ne puis vous cacher que lon tient estre arrivée dans ce lieu. mais pour la bien comprendre, il faut que je vous parle de l'establisement de la Caroline. comme vous sçavez cest un ramassi de plusieurs nations sur tout des refugies de la Rochelle y ayant un endroit qui a ce sujet porte le nom de la Drouelle Rochelle, ou il ny a positivement que des françois. pour empêcher que quantité de gens sans auiè et peùtestre accoutumés a la banqueroute ne fissent quelques tours de leurs metier. M^{rs} de la Compagnie du commerce ont fait un espee ordre, le quel sans flatter

notre nation, on peut dire unique et bien senée, pour former un établissement solide. lors que quelqu'un y arrive et qu'il est obligé de s'y refugier, soit par le derengement de ses affaires, ou pour quelques causes que ce soit, cherche à s'y établir; il uat se presenter a la chambre du commerce; ou appres l'auoir questionné, J'eu il uient, pourquoy il à quitté, ce qu'il veut, et ce qu'il sçait faire. S'il est de metier on l'enuoye chez un homme de sa profession, qui est obligé de le prendre, et de luy aduencer ce qu'il a de besoin: alors le nouveau uenu, est aussi obligé de travailler chez son mestre, jusqu'à ce que par son travail. il ait gagné ce que lon luy a aduencé; s'il en sortoit en se sauuant, ou par libertinage, c'estost que lon la rattrapé il est uendu en place publique comme trente six mois, jusqu'à ce qu'il ait payé comme esclau la depence de son premier mestre.

S'il est marchand tous les marchands de
 son espece, font un fond de marchandise
 pour luy faire une boutique convenable,
 avec tout son necessaire pour un an pour
 vivre, le tout aloüé au prix du prim
 à l'hap, selon les factures, dont il est seu-
 lement comptable, au bout de trois ans,
 où en total, ou en partie: selon qu'il fait
 voir comme il a agy. Si enfin il n'a nul
 metier ny art, et qu'il veuille s'establi-
 sur une terre, on luy fournit deux va-
 ches et un toreau, sept poules et un coq,
 deux triye et un cochon, des outils de
 toutes especes convenables pour cultiver
 la terre, des grains à semer, des viures
 pour un an, bois chandelle, enfin de
 tout ce qui luy est necessaire, ne luy lais-
 sans manquer d'aucune chose pour un
 an une fois donné. il y a des inspecteurs
 sur leurs conduitte, qui de temps en temps
 vont faire la ronde avec des memoires

de leurs aduenas, pour voir comme ils
 se comportent. Si le malheur à voulu
 que par quelque accident, qu'on ne peut
 imputer à leurs faute, ils ont perdu ce
 qu'on leur à aduencé, on les releue jusqua
 ce qu'ils reüssissent, tant que l'on les con-
 noist honnestes gens. comme au contraire
 si on s'apperçoit que le libertinage les a
 fait dissiper le bien qu'on leur auoit con-
 fié, ils sont vendus en place publique pour
 satisfaire leurs patrons des aduences qu'ils
 en ont receüs jusqua definition de paye-
 ment, et cette loy s'estant uniuersellement
 sur tout le monde sans restriction de quelle
 qualite ou condition qu'ils soient. conuient
 avec moy que c'est la le moyen d'establi-
 une colonie, et pour empescher que des
 uoleurs, qui souuent trop connus dans
 leurs pais, pour experts dans leurs arts,
 ne viennent estorquer dans nos isles en
 peu de temps, le fruit des travaux et des

186

labeurs de plusieurs années des marchands qui y sont établis. or donc pour revenir à mon texte, dont je me suis un peu écarté. Un milor qui par sa mauvaïse conduite avoit absorbé le fond que l'on luy avoit mis entre les mains, en ayant desjà fait eulant a Londres, et craignant la punition attachée a ce crime ne trouva point d'autre party que de s'échapper: et comme on garde tous les ports de mer à vue de peur des banqueroutes, il fut obligé de se sauver par terre. il se sauva chez les Cheraqui qui estoient en guerre avec les Anglois, estant sur que l'on ne le rendroit pas et qu'il y vivroit gratis. s'estant donc rendu sous pretexte que sa nation luy en vouloit, il s'adonna dans une maison, où il fut très bien receu. quelques temps apres un peu plus familiarisé, et connu dans la nation il se rendit au temple, où on prétend qu'il y avoit deux pierres pretieuses qui servoient

187

de l'idole. il se rendit officieux auprès des gens destinés au service du temple dont il s'acquitta si bien qu'au bout de deux ans on luy donna la direction en total du temple. il jetta toutes les pensées à chercher l'occasion favorable d'aveugler l'idole, et d'échapper seurement avec sa proie. à la fin de l'esté, temps où tout le monde est en chasse: et comme il ne reste dans le village que les femmes enfans et vieillards, il crut que c'estoit le temps le plus propre pour faire son coup: c'est pour quoy un soir apres soleil couché, estant entré dans le temple le cassetiste à la main, apres quelques efforts il eborzna la statue. Comme elle estoit d'un bois fort dur il eût beaucoup de peine a faire son coup; ne voulant pas gaster la pierre, pour la quelle il hazardoit si fort sa vie. ce qui fut cause, par le bruit qu'il fut obligé de faire, craignant qu'il

neut esté oüy par quelqu'un du uillage il se contempta de sa prise, ^{contant que} quelques fois, qui trop embrasse mal estrint. il sortit du temple qu'il ferma bien et se sauua dedans le bois ou pendant la nuit il songea quel pais il choisiroit pour sa retraite: il pensa que s'il retournoit a la Carolinne, il courroit risque que lon ne mit en execution, la punition qu'il auoit meritée: et que pour s'en dispenser il ne fût obligé de donner son tresor a uin prix, pour s'eschaper des mains de ses justes persecuteurs. ne pouuant donc jetter les uies sur ce costé la, il pensa aux espagnols, mais ne les croyans pas d'assez bonne foy, il aimo mieux prendre le party d'aller en france, où generalement les estrangers sont fort bien receü sur tout quant ils y apportent. s'estant donc echapé, et estant arriué en france il se rendit en diligence a Paris, ou

ayant receu une tres grosse somme de sa pierre, il a formé un établissement en Europe et y a uecu, et est mort en honeste homme. Cette nation est fort guerriere quoy qu'il estant peu exposée a cause de son éloignement des autres nations: mais jadis ils en ont eü avec les talapouches, estant dans ce temps la deux fortes nations les quelles on prétent ne s'estre detruittes que par les guerres, encore aujourdhuy ils sont ennemis, et ce n'est que l'éloignement qui les empesche de uenir aux mains.

Il y a quelques années que deux Cheraquy arriuerent aux Kalechy, uillage des grands Talapouches, le soir a la brune, pour se uerger de la mort d'un de leurs encestre qui auoit esté tué par un homme, dont ils scauoient qu'il y auoit encore, dans ce uillage, deux descendants. ils entrerent dans la cabanne chaude; c'est la ou chacun se rend pour discourir de toutes sortes de choses,

on ne les reconnut point, d'autant que les sauvages ne se distinguent que par la chevelure, chaque nation l'ayant faite différemment et que ces deux Cheraquy sçavoient bien la langue Talapouche, les deux langues estant presque la même, également que la chevelure. ils passerent la nuit à cause du grand jour venu ils vinrent se placer aux cabannes de conseil qui sont sur la place, ou on leur offrit la Cassine, que l'on offre à tous les étrangers comme le Caffé en Europe, on en prend la tous les matins jusqu'à midy. Sur ces entrefaites arrivèrent malheureusement les deux hommes dont ils venoient chercher la vie de si loing. apres s'estre fait un signal entre eux, ils firent le petit cry de mort, tombèrent sur les deux victimes; à qui ils leverent promptement la chevelure, et de la sauterent avec précipitation dans la rivière qu'ils passerent à la nage. Lors qu'ils sur-

rent de l'autre bord, ils firent le cry Cheraquy, pour se faire connoistre: chaque nation ayant le sien particulier. tout cela se fit au milieu d'un village où il y avoit pres de cinquante hommes; quoy qu'ils ne les connoissoient pas ils crurent qu'ils estoient de quelques villages reculés de la nation; et s'ils ne les poursuivirent pas c'est qu'ils ne pouvoient s'imaginer que deux hommes fussent assez hardis pour s'esloigner de deux cent lieux dans un pais ennemy, et au milieu d'un village y venir faire un coup semblable sans estre secondé d'un party au mois de deux cent hommes qu'ils comptoient estre de l'autre costé de la rivière. joint à ce qu'ils n'eurent aucun soupçon de leurs supercherie, que lors qu'ils eurent passé l'eau, les ayant laissé tranquillement faire leurs coup dans la croyance que c'estoit deux hommes de la nation qui se venoient de quelques

Sottises que ces deux miserables avoient fait, et qu'ils attoint en seauoir la cause après l'expédition, en effet ils la seurent à leurs honte; car ayant fait passer l'après midy quelques ex pions de l'autre côté de la rivière pour reconnoistre les pités, ils coururent à leurs grand regret qu'ils n'estoient qu'eux deux: et qu'ils gagnaient pais à grandes journées, pour rattraper leurs villages avec leurs prouesses.

Aux environs des Cheraqui, il y a une nation nommée Kitabâ qui de temp en temp vont en party d'une vingtaine d'hommes, sur une nation qui est au bout de la pointe de la Floride, nommée, Galouches. ils tascherot de les prendre enue pour les manger; ce qui ne leur est pas difficile d'autant que comme se sont des nations descendantes des Espagnols, ils ne leur laissent aucunes armes à feu, et lors qu'ils leur donnent des couteaux ils

en cassent la pointe, auans de leurs donner: ces Kitaba lors qu'ils ont fait coup et pris plusieurs prisoniers des deux sexes ils — chargent ces pauvres malheureux de leurs depouilles et les emmennent à leurs villages. un de mes amis en a vû passer une fois un party aux Talapoaches avec leurs esclaves, ou après avoir esté regallés de la nation, ils tierent à leurs tour un de leurs esclave pour regaler leurs hostes. ils tierent les hommes les premiers, et se seruent des femmes, jus qu'à ce qu'estant arrivés à leurs villages, leur tour soit venu d'estre mangée, comme les autres, à moins que de hazard quelques principaux du village en prennent quelque une pour femme; alors elle est senée naturelle de la nation, ce qui n'arrive guere. cette nation des Cheraqui est fort alerte excellents chasseurs, plus adroits que les autres sauvages dans leurs ouvrages:

c'est de chez eux que l'on tire les plus belles peaux de cheurüit matachies, et Des Chi-caéhas, j'en ay uü, venant de chez ces derniers qui pesoient trois liures, et trois lièves et demy; ils font des Dessins d'un costé de cette peau, en noir, rouge, et bleu qui sont artistement travaillés pour estre faits par la main des Sauvages, et propres a servir de tapis sur une table, ils accommodent les peaux de bœuf, de mesme; d'un costé, c'est le poil ou pour mieux dire la laine, et de l'autre ils le matachent pour servir de couverture sur un lit: ces peaux sont tres molles et tres chaudes. ces sauvages la aussi bien que les islinois, pour se divertir vont dans une plaine qui se trouve entre les branches de la riviere D'Ouabache, qui à cent vingt lieux de long, ou il y a quantité de bœuf, qui y paissent. ils sont cinq ou six qui ont chacun leurs arcs et leurs fleches, qu'ils lancent toutes les unes

apres les autres, sur un de ces bœuf, et lors qu'ils n'ont plus de fleches, ils courent apres l'animal luy ôtent les fleches du corps, et les luy décochent une seconde fois, et ne l'abandonnent pas jusqu'à ce qu'il tombe à force de perdre son sang.

Ils ont encore une autre adresse. ils vont nuds dans cette plaine, pour toute arme un poignard, dans la bouche d'environ six pouces de long, ils courent apres un bœuf, luy sautent legerement sur le col et empoignent les cornes des deux mains. le bœuf saute, gambade, cours, pour se depestrer de son fardeau, le sauvage n'en branle pas; et lors qu'il voit sa bête, il luy enfonce le poignard entre les deux cornes, sur le toupet, et dans la jointure: ne manquant guere son coup. le bœuf animé recoure de plus belle, mais le sauvage ne le quitte que lors qu'il tombe de foiblesse.

Chapitre X

Toutes les nations sauvages aiment font l'eau-de-vie: c'est aussi ce que les François aiment le plus à traiter, - à cause du profit qu'il y a, à y faire, sur cette marchandise. ils n'en traitent point qu'il n'y ait la moitié d'eau, et lors que les sauvages sont saouls, ils ne mettent de l'eau-de-vie dans l'eau que pour luy en donner simplement l'odeur. les missionnaires, et curés, ont toujours esté contre cette coutume, en faisant un cas de conscience à ceux qui en traitoient de mesme. mais il convient mieux que l'on y mette beaucoup d'eau que de ny en point mettre du tout. d'autant que lors qu'ils sont saouls, s'ils ont eû autrefois querelle avec quelqu'un, cela leur revient à lors dans leurs memoire, et ils cherchent à s'en venger, et se tuent. mais lors qu'ils ont bû de l'eau-de-vie pure ils sont plus fougoux, ny estant pas accoustumés. outre qu'ils ont de fortes querelles

ensemble cest qu'ils en sont extrêmement malades et quel ques fois en meurent. j'ay vû un François qui leurs en avoit traité de pure qui fût obligé de se sauver du village et de perdre une partie de son payement: parce que les sauvages s'estant trouvez iures plus promptement qu'à l'ordinaire, et beaucoup plus malades, dirent que ce François avoit mis quelques choses de mauvais dans son eau-de-vie, et n'estoit venu chez eux, que pour les empoisonner. le meilleur ce seroit de n'en point traiter du tout. souvent on a fait de ces sortes de defences, mais il y avoit toujours quelques exception tacite; et il sembloit que l'on ne feroit ces defences la en general, que pour en favoriser, exclusivement, quelques particulier; le quel estant seul feroit bien ses affaires, tous les sauvages en general, tant mâles que femelles estant tres portés à cette boisson. ils n'aiment guere le vin, parce qu'il est trop lent à saviiller ce luy qui en boit.

même l'audeuie ils ne se soucient pas d'en boire, s'ils ne peuvent s'en enivrer, ils disent que ce n'est pas la peine de boire si on ne s'en sent.

Le temps d'aller à la chasse à lours est ordinairement un mois après la récolte, et dure tout l'hiver. Sur la rivière de la Mobile le chef des Anicaba se compte chef, et maître de cette rivière; et qui conque ne vaat pas à la chasse avec luy, lors qu'il les peut joindre, il confisque ses marchandises, et coupe sa voir-ture; ce qui oblige la plus grande partie de ceux qui veulent aller chasser sur la rivière, d'aller avec luy. chaque ménage à sa pirogue qui est un petit bateau d'une seule piece de bois, dans laquelle ils mettent du mahy, pour deux mois qu'ils restent en chasse; ils emmènent avec eux leurs chiens, leurs chats, leur femmes et leurs enfans. ils mettent à terre deux heures avans soleil couché pour reconnoître s'il y a de lours aux environs, ce qu'ils con-

noissent aux pas. lors qu'ils en ont vu les pistes, le lendemain sur les dix heures, les hommes vont dans les cannes qui sont du long du bord de l'eau avec une petite hache à la main, et font quantité de chemins pour faire passer lours, lors qu'il sera poursuivi par les chiens. ils se postent de distance en distance dans ces chemins, de façon qu'en tirant ils ne se puissent blesser. pendant cet interval il y en a qui cherchent lours, et qui l'ayant trouvé mettent les chiens après, qui sont stiles à l'amener dans les chemins qu'ils ont faits; et à mesure qu'il passe deuant quelques chasseurs, il luy lasche son coup de fusil; quant il est mort on l'apporte au cabanage, où tous les chasseurs se rassemblent. on le corche et on le partage entre tous les chasseurs. celui qui l'a tué outre sa part, en a la teste, le col, et la peau. la graisse est repartie comme la viande. il y a des ours qui ont jusqu'à quatre vingt pintes d'huile. c'est un espee de sin-doux qui ne fige que

quant il gele. les chasseurs mangent toute la viande, et boivent en guise de eau, toute l'huile qui provient du premier ours qui a été tué en chasse. ils prétendent que s'ils buvoient ^{de l'eau} ils ne tieroient plus d'ours de l'hiver. ils en font toutes sortes de ragout, du beudin qui n'est que sang, mesté avec beaucoup de graisse, sans assaisonnement. ils font cuire une jointe de feu, qu'ils mettent ensuite dans deux pintes d'huile, et les mangent ainsi. pour emporter chez eux l'huile qu'ils ont fait dans leurs chasses. ils ecorchent un jeune cheureuil comme on fait un lapin, font bien seicher la peau, attachent les quatre pieds et le trou de la queue de façon qu'ils n'y ait point de jour, et mettent la dedans leurs huiles. on appelle cela un fan, lors qu'il est plein il tient jus qu'à trente et quarante pots, qu'ils traitent aux françois avec le suif qu'ils peuvent tirer des cheureuils. mais si l'année n'a pas esté favorable pour le gland, nourriture principale

de l'ours et qui le fait engraisser il n'y a point d'huile, ce qui entraîne quant et quant la disette de suif, parce que les chasseurs le mangent faute d'huile, ne pouvant se redresser, de revenir de chasse, sans s'estre farcis les boyaux de graisse.

Lors que l'ours est surpris par les débordements des rivières, il se sauve dans un arbre creux ou il passe l'hiver sans manger; et comme il est gras alors pour s'en tenir dans cet estat, il léche sa patte gauche, quelques fois ils restent dans ces arbres pres de quatre mois, sans prendre d'autre nourriture que de se lécher. dans ces chasses d'hiver ils tuent, quelques fois du bœuf sauvage, mais cela est rare, d'autant que les chasses se font en cotoyant. les rivières, ou l'ours se tient; et que le bœuf cherche les plaines et les montagnes, ainsi lors qu'ils entrent ce n'est que par hazard. le bœuf ou taureau sauvage est petit, court

battu, couuert de laine. au lieu de poil, de petites cornes. la viande fait d'excellent bouillon donnant extrêmement de jus, mais elle est un peu sèche à manger: c'est ordinairement au printemps, ou à la fin de l'esté que les sauvages vont à cette chasse, et c'est sur le fleuve du micissippi où il y en a le plus. j'ay vû du costé des Arkansas une si grande quantité de ces bestiaux, qui trauersoient la riuere; que nous fumes obligés de séjourner trois jours, pour les laisser passer: occupant entièrement le passage nous en tuames trois pour auoir seulement la langue, la bosse, et le filet, abandonnant le reste, parce que nous auions beaucoup d'autre viande, et que c'estoit en esté, où la viande ne se peut garder que vingt quatre heures. De ces costés là, on ne va souvent à la chasse que pour auoir les langues que l'on sale. il y a des nations qui, lors qu'ils ont tué un cheureuil dans

le bois ils le laissent sur la place et sen retournent à la maison apres l'auoir couuert de feuilles; en arriuant chez eux ils plantent une baguette en terre qu'ils inclinent du costé qu'ils ont tué le cheureuil, et où il est resté. leurs femmes vont ensuite le chercher, quelques fois à une lieue auans dans le bois, cependant il est rare qu'elles ne le trouvent pas. les sauvages ne battent jamais leurs femmes; il n'y a que ceux qui se sont faits chretiens qui ont pris cette habitude des francois. il y en a peu qui ont embrassé le christianisme, ils disent qu'ils ont remarqué que toutes les nations qui l'auoient embrassée estoient beaucoup déperie de puis ce moment là; mesme qu'il y en auoit dont il ne restoit plus personne. ils ont cependant donné permission aux missionnaires d'instruire les enfans, si ils uoloient; mais que pour eux qui estoient âgés uoloient rester, et usure, à leurs manieres accoutumées.

il ya un missionnaire aux chaquetas qui jusqua l'heure qu'il est n'ay pas fait grandes conversions; ce n'est pourtant pas sa faute car il est tres capable: peutetre que le temps viendra qu'il reussira mieux.

Chapitre XI

On a coutume de concéder a chaque habitant qui veut faire une habitation, vingt cinq arpents de face sur le bord du fleuve et quarante de profondeur. quoy qu'il leurs soit permis de s'avancer autant qu'ils veulent dans la profondeur; ils ne le peuvent pas ne emmoins, a cause des pais impraticables qu'ils trouveroient dans cette profondeur qui sont ordinairement des Ciprieres c'est un terrain a qualique, spongieux et tramblant ou il ne vient que des Cipres. De mesme que Cedriere est un semblable terrain ou il ne vient que des Cedres: avec cette difference

que dans les Cedrieres on y trouve quelques Cipres, et quelques autres especes de bois, assorti au lieu que dans les Ciprieres on n'y trouve que des Cipres. il semble dans ce pais que chaque especes d'arbre, veuille faire bande à part et ne se point mesler avec d'autres especes, trouvant les bois par cantons comme Cedrieres, Ciprieres, Chainieres, Linières et ainsi des autres arbres, chacun avec son semblable dans son Canton separé. toutes les bordures des rivières en general dans le pais son plaines de cannes, si pres a pres les unes des autres, et meslée de ronce, que celui qui veut faire une habitation, ayans mis son premier pied à travers ce tissu est obligé de commencer à defricher pour mettre le second. on commence donc par couper toutes les cannes, ronces, epines, et arbrisseaux apres quoy on abbat les gros arbres que lon coupe par bibles pour les faire bruler sur la place. les branches se mettent en cor-

Des, pour bruler dans les maisons. ne cro-
ye pas que la premiere année on puisse fai-
re grand chose. il faut commencer à de-
fricher en automne, et continuer jusqu'au
printemps. pendant ce travail il faut pren-
dre le temp de faire des chaussées de peur
que le fleuve venant à deborder, et par-
consequent à couvrir la terre d'eau, on ne
pourroit plus travailler sur les habitations.
il faut pour que ces chaussées soient bonnes
quelles soient fascinée et couvertes de terre
bien battue de la largeur de dix pieds pour
pouvoir faire passer une charette. outre
le travail des chaussées, il faut faire des
escoulements pour faire passer les eaux
des plüies, ou du fleuve qui a traversé la
chaussée, par quelques trou d'ecrevice: sou-
vent croyant avoir bien travaillé, et estre
a labry des insultes du fleuve par deuant,
on se trouve surpris par l'eau qui vient
par derriere de dedans les Ciprieres, dont

pour en arrester le cours, c'est une autre
chaussée quil faut faire en forme de mur
car des deux costés il faut avoir des levées
de terre, pour empescher que les eaux des
voisins ne viennent inonder. votre terrain.
le fleuve ne baisse qu'au mois de may, et de
juin au quel temp ce seroit trop tard de
semer.

On ne fait aucune preparation a la terre
pour semer le ris, pourüu quelle soit bien
nette cela suffit. on met les negres de rang
une pioche à la main, et chaque pas qu'ils
font ils donnent un coup dans la terre de
quatre doits de profondeur, leuans la pioche
ils renuersent le morceau de terre qu'ils ont
coupé: ils font ces trous à un pied et demy
de distance l'un de l'autre. les negresses su-
ivent qui jettent sept, a huit grins de ris dans
ce trou et avec le pied le couurent de ce
morceau de terre qui est à costé. il est
plus ou moins longt temp à leuer selon

l'humidité ou la secheresse du terrain, sitost qu'il a demy pied de haut on y laisse venir l'eau, le ris aimant a avoir le pied dans l'eau pour venir bien. Lors qu'il a un pied de haut et que l'on s'apperçoit que l'herbe le mange, on le fait sereler; on reitere cette façon environ quinze jours apres: et une fois que le ris a gagné les herbes il les stouffe de luy mesme: car si on est obligé de sereler plus de deux fois la recoltte de ris ne sera pas forte; ce qui arrive par le trop de pluie qui fait pousser les herbes en abondance. au mois de Septembre il est epié, et c'est alors qu'il donne le plus de peine, car sitost que le grain est formé; il vient des nuages de petits oiseaux gros comme la poule que l'on appelle grasset; qui tout petits qu'ils sont, ne laissent pas de detruire un champ tel grand qu'il soit. De sorte que si on n'y envoie nombre de negre pour les chasser, depuis le soleil leuans qu'ils

s'assemblent jus qua la nuit, quant on vien droit a faire la recoltte on ne trouueroit que la paille: ces petits grasset sont secondés par les etourneaux, les quels, lors que l'on seme, viennent tirer le ris, hors de terre, avec les corneilles, et lors qu'il est epié ces trois sortes d'animaux detruisent tout, si on n'y veille pas. il est tres facile de chasser les etourneaux et les corneilles en tirant dessus, et en en tuant quelques uns: mais les grasset sont si petits, si hardis, et en si grand nombre, que le fusil ne les epouente pas. lors que le ris est sec on le coupe avec des faucilles comme le blé en Europe; on le fait secher, on le met en botte, et on le sere. on ne le bat qu'a mesure que l'on en a besoin il se conserve mieux en paille. lors que l'on a fait la recoltte de bonne heure; les pieds repoussent et rapportent encore pres du quart autant, que l'on a recueilli. lors qu'il n'y

a pas eû d'hiver ces mesmes touches de vis repoussent au printempt avec autant de vigueur que si on ne faisoit que de semer le grain. cest ce que j'ay vû en 1734 sur les habitations de mes voisins, qui n'avoient pas laissé paistre leurs bestiaux dans les champs apres la recolte, ils n'ont pas eû la peine de semer; cest ce qui fait voir la fertilité de la terre.

Les legumes y viennent à merveille, aussi bien que toutes les herbes potageres, les patates y viennent aussi bonnes qu'aux isles. le tabac, et l'indigo y viennent bien ce dernier vient naturellement dans le pais: j'en ay vû faire le precieux, il est uray qu'il ne rapporte pas tant que l'autre mais aussi on n'a pas la peine de le cultiver. le tabac y vient aussi bon qu'ailleurs, il n'y manque que la bonne fabrique. auans la destruction du poste des Natchez, on en tiroit de bon de cet endroit, qui egaloit celui

de St Domingue. cestoit les Cleracs que la Compagnie des indes y avoit enuoyé, qui sy estoient establis et par consequent comé cestoit leurs metier ils le cultivoint et fabriquoient mieux que les autres. au reste il vient esgalement bien par tout le pais, mesme au dessous de la Nouvelle Orleans il y a un officier, qui en fait d'excellent du crû de son habitation, à la Mobile c'est la mesme chose.

Le Cotton y vient aussi bien qu'aux isles mais on n'a pas encore trouué le secret de faire des moulins pour en oster la grainne. il y en a d'une espee qui est la plus commune, dont la grainne est epars, la soye fort douce, d'un grand blanc, mais courte, que lon ne laisse pas pourtant de bien filer, et dont on fait des ouvrages tricotes tres propres: comme bas, gants, bonnets. il est tres facile à cultiver. on y a essayé à y faire venir du caffè et des cannes de

Sucre, mais le vent du nord qui y cause le froit, à destruy les esperences que lon avoit eü pendant l'esté. aussi on n'y songe pas, on à mesme bien de la peine à y conserver les oranges, en les preservant du froit par des paillassons. on a remarqué une chose, qui est que plus on defriche, plus le país vient froit. au lieu que lon dit qu'en Canada, plus on defriche, plus le froit est supportable.

Les negres font généralement dans toutes les isles tout ce que lon à à y faire, comme les bœuf et chevaux en Europe. ceux que lon à actuellement dans la Colonie viennent de la Compagnie des Indes: qui les y à fait venir, et qui dans le commencement ne valloint que six cent-soixante livres, et peu apres les à vendus cent pistoles. on les nourrit de ris, mahy, et patates.

Il y en a qui pour n'estre point obligés de les nourrir et les habiller, leur donnent le samedi pour cultiver la terre à leurs

profit, leur donnant pour cet effet à chacun un canton de terre, pour y faire venir du grain, legumes, tabac, et enfin ce qu'ils veulent. mais c'est une tres mauvaïse methode, car ils n'en sont pas moins à charge à leurs maître. s'il y a eü une mauvaïse année qui leurs ait fait perdre leurs recolte; ou qu'ils ayent esté malades dans le temp des semences, le maître est obligé de leurs donner des viures, comme si ils n'avoient point eü de samedi: ou bien ils seroient obligés d'aller voler, vice auquel presque tous les negres sont enclins.

D'autres les nourrissent et pour ne les pas habiller, leurs donnent permission de leur des cochons, des poules, et d'autres animaux, qu'ils troquent apres pour des hardes. mais c'est encore une mauvaïse coutume, le maître en estant toujours la victime, outre que c'est de son grain dont ils nourrissent leurs animaux s'il leurs on

meurt, ou qu'ils en troquent, ils luy en re-
 volent pour remplacer ceux qui leurs
 manquent. pour estre bien servi du ne-
 gre, il le faut bien nourrir, l'habiller, luy
 donner du tabac pour fumer, et le bien
 battre quant il fait faute, sur tout ne
 le jamais menacer; mais aussitost qu'il
 a commis la faute le punir, ou luy par
 donner tout a fait. car le menaçant lors
 qu'il vient apres à tomber en faute, la
 peur d'estre battu pour toutes les fois
 qu'il a manqué, et qu'on la menacé il
 deserte, c'est ce qu'on appelle faire le maron.
 c'est encore une tres mauvaise methode
 de les marier en face d'eglise, car outre
 que cela ne les retire pas davantage es-
 tant accoutumés à la multiplicité des
 femmes on ne peut point vendre l'un
 sans l'autre. ils n'aiment leurs femmes
 qu'autant qu'ils ont des enfans d'elles
 et aiment mieux perdre leurs femmes

que leurs enfans, ils disent pour leurs
 raisons qu'ils trouvent bien des femmes
 mais qu'ils ne trouvent point des enfans
 quant les leurs sont morts. ils vont nus
 ordinairement a la reserve d'une chemise
 d'un brayer, et d'un capot en hiver.
 Il ya beaucoup de maîtres qui sont ido-
 latres de leurs esclaves, soit par leurs
 trop de bonté, soit qu'enfin ils s'en ser-
 vent comme de femme, c'est perdre ces
 esclaves que de s'en servir à cet usage
 et j'ay remarqué que tous ceux qui s'en
 servoient estoient esclaves de leurs escla-
 ves. il est uray qu'il y en a qui sont ex-
 tremement belles tant pour la beauté
 des traits du visage, que pour la belle
 forme du corps, et qui dans leurs demar-
 ches, ont une espece d'air de grandeur et
 un port majestueux. mais toutes ces
 belles qualités ne diminuent rien, selon
 moy, à leurs couleurs, ils ont une petite

216

odeur fade qui exhalle de leurs corps qui deuroit degouter ceux qui en approchent. il m'est revenu à ce sujet qu'en France on n'estoit plus d'umeur d'auoir de ces personnes à son seruiue, raport aux accidants, disent-ils, qui peuvent arriuer à ceuse qui ont de jeunes femmes. nous n'ons dans ces pais cy de semblables sistemes il est à presumer que si la uie auoit tant d'effet; dans nos isles ou il y a si grand nombre de negre, negresse, et negrillons, les quelles isles toutes ramassée ensemble feroient bien autant de peuple blanc qu'il y en a en France, on y auroit dû uoir arriuer quelquesunes de ces exemples mais on n'a jamais entendu parler que cela soit arriué par la uie. il faut quelques chose de plus sençible. nous pouués auoir entendu parler d'une femme de la martinique qui estant accouchée d'un enfant blanc, six sepmaines apres

217

accoucha d'un noir, tout noir; et qui en auoit les cheveux. mais elle aduoia que desirans d'auoir affaire à un de ses esdaues, et craignant que cela ne fut publique par ce qui en pouroit arriuer, attendit que elle fut grosse, dont n'estant sceure que six sepmaines apres, elle eût affaire à son negre. cest le seul exemple arriué aux isles; qui peut arriuer de mesme par tout ailleurs.

Le gauléron est encore une des bonnes marchandises de la Colonie, il est uray que ceux de la nouvelle Orleaus n'en peuuent faire que de l'autre costé du lac ny ayant point de pins sur leurs habitations; ou on fait le plus de bray et de gauléron cest du costé de la mobile à cause de la quantité de ces arbres. ce bois est fort gras et plein de resinne, on le coupe par eclats que lon arange sur une place faite expres à la hauteur de vingt pieds de haut, ou plus.

selon la quantité de gauldron que l'on veut faire, sur environ quarante pieds de diamètre on couvre ce fourneau de gazon, et on y met le feu. on observe lors qu'il brule que le feu n'aye point d'ouverture pour sortir, car en ce cas il ny auroit point de gauldron. au bas du fourneau il y a un trou au quel est placée une dalle, ou tuyau, par ou passe la liqueur qui degoute de ce bois qui uat tomber dans un bassin, estoigné du fourneau, de peur que le feu ne s'y communique. cette liqueur s'appelle gauldron. de la on le transfere dans une chaudiere pour le reduire en bray. depuis quelques années on a trouue l'invention de purger les chaudières de cendre qui coustoit beaucoup: en faisant un trou en terre, enduit de terre grasse dont le fond est bien battu. lors qu'il est plein de gauldron, on y met le feu dedans: et par le moyen d'un balancier on fait descendre une machine de fer en forme de

croix: qui estant tousjours en mouvement par le moyen d'un ne gre qui est au bout, tout le gauldron se cuit et se reduit en bon bray. et lors que l'on voit qu'il est cuit, on a une porte de la grandeur du trou avec quoy on le couvre, et en l'etouffant de cette façon le feu s'estint. alors on le laisse un peu refroidir, et on l'entonne dans des barils, qui tiennent deux cent livres net. les derniers barils que l'on tire de ces trous d'ordinaire sont plus de terre, mais on les garde pour l'utilité de la maison. on pourroit faire venir sur les habitations quantité d'autres choses tant utiles au pais que lucratives aux Européens si on y essayoit la terre ne refusant point de produire. Les bois de construction pour les uesseaux y sont tres communs, tres gros, et tres bons; il y a entre autre un arbre que l'on nomme la chaîne uert qui ne se pourit point et qui est plain de courbe.

j'ay vû une étrave de ce bois qui avoit plus de trente pieds de long, escarie sur un pied et demy par face. nous voyé par les belles pieces que lon y trouvoit, si lenvie prenoit d'y faire construire. j'ay vû dans un Bayou un de ces arbres qui estoit à moitié dans l'eau, tout ce qui estoit dans l'eau estoit petrifié, il avoit la couleur, et la figure de fer, et la mesme pesanteur, mais nettoit réellement que de la pierre, se cassoit de mesme. ce qui estoit au dessus de l'eau, estoit bois à son ordinaire; je ne scay si c'estoit la vertu de l'eau qui s'estandoit sur cet espece de bois, ou que cela vient de quelques autres cause. je scay que j'ay couru dans ce Bayou pour voir si je ne trouvoirois point quelque autres espece de bois metamorphosé comme celui la; mais je n'en vit point et mesme je ne vit que ce seul arbre de chesnevert tout du long du Bayou; ce qui ma

fait croire que la vertu de cette eau pouvoit bien ne s'estandre que sur cette espece de bois seulement. j'en cassé un morceau de sept à huit livres que j'apportay par curiosité à la ville.

Chapitre XII

Il faut compter que tout le pais n'est qu'une forest continuelle et souvent impraticable, entrecoupée de rivières, ruisseaux, et marais: jusqua cent lieux du bord de la mer ou on commence à trouver des plaines à pertes de vûe et des montaignes fort hautes, ou lon connoist la bonté de la terre par la quantité, et la hauteur des herbes qu'elle produit. les arbres y viennent d'une grosseur, et d'une hauteur surprenante.

Le pin vient dans des endroits sableux il y en a de deux brasse de tour et de quatrevingt pieds de haut. Les branches ne commencent qu'à vingt ou trente pieds de haut et forment un chapeau aussi bien

fait que s'il avoit esté taillé espres il est tous jour verd cest de cet arbre dont on tire le bray, gauldron et rousinne: lors que cet arbre est jeune, on y fait une coche, et au bout de vingt quatre heures, on vat retirer la terebentine qui en est sortie, dont on se sert a differents remedes. cet arbre qui est mort sur pied, ou qu'il y a long temp qu'il est à terre, devient si gras qu'en le fendant par eclat, on s'en sert dans le pais comme d'un flambeau, ce qui est d'une grande utilité. cest un bois lourd et plin, on en fait des mats, des planches et toutes sortes d'ouvrages de resistance. l'écorce en est fort epaisse dont le dessus se leve par ecaille, les sauvages s'en servent pour couvrir leurs maisons. le pin gras sert à bâtir, on à beau le laisser en terre il n'y pourrit point, mais ras terre il pourrit. cest cet arbre qui sert de boussole aux sauva-

ges dans le bois, lors qu'ils sont escartés pour s'orienter, ils incisent un de ces arbres tout à l'entour, rien que la peau, laquelle est tres epaisse du costé du nord et tres mince du costé du sud, et par ce moyen ils reconnoissent de quel costé est l'endroit ou ils veulent aller. j'ay remarqué que tous les arbres peuvent servir à ce mesme usage.

Le cipre vient de la mesme hauteur que le pin, et est plus de la moitié sans branches. on s'en sert pour bâtir, il est fort plin. sa feuille est à peu pres comme celle de la sabine, un peu lourd mais qui se travaille bien. lors qu'il est coupé dans le decours de la lune, il se conserve bien. comme cet arbre vient extrêmement gros, y en ayant de cinq, six, et huit brasses de tour; on en fait des bateaux tout d'une piece. on parle d'un de ces arbres qui est sur le fleuve qui à onze brasses de tour. je ne l'ay pas vû

ainsi je ne vous l'assuray pas comme
vray.

Il y a de deux sortes de Cedre du blanc et
du rouge, on se sert du blanc pour la
charpente, et la menuiserie, parce qu'il est
facil à travailler et fort leger, il est plus
mais, tendre, ce qui fait que les ouvrages
que lon en fait, pour qu'ils durent long
temps: il faut qu'ils soient stables sans bou-
ger du mesme endroit parce qu'il est tres
cassant. on s'en sert aussi à faire des
palissades pour entourer, les maisons, cadres
et jardins on en fait des planches et de
toute sortes d'ouvrage, sa feuille est pres-
que comme celle du Cypre.

Le cedre rouge lors qu'on en peut avoir,
sert aux mesmes usages, et est un peu plus
fort. sa couleur est magnifique, il est d'un
rouge vif, mais qui perd sa couleur a l'air
à moins qu'il ne soit ciré à mesure que
lon le travaille. Son odeur est tres forte

il y a bien des personnes qui ne la peuvent
supporter. on en fait des planches dont on
construit des tables, et armoires qui sont
fort propres. ce bois dure tres long temps
en terre, sans se pourrir il ne se trouve guere
de gros, j'en ay vû cependant de trois brasses
de tour; il n'est pas commun dans le bas de
la colonie, il faut aller loing pour en trouver.
Il y a de trois sortes de chesnes le rouge, le
blanc, et le chesne vert. le rouge à la feuille
comme celui d'europe les glands sont plus
petits on en fait des planches et des madriers
Le chesne blanc ne sert qu'à brûler. et le vert
rapporte des glands extremement petits que les
sauvages mangent. ce bois est fort dur plain
de nœuds, tortu, fort et qui ne se pourrit pres-
que jamais, il est excelent à faire des mem-
bres de vaisseau, des courbes, estraves, et autres
pieces semblables pour la construction, il y en
a quantité sur tout du costé de La Mobile.
Le copalme est un arbre qui vient aussi -

haut comme le pin il a la feuille faite à peu pres comme une étoile, blanche dessous et verte dessus. il est fort dur: mais n'est util à rien pas même à bruler. il en sort une gomme tres odoriferante qui guerit les blessures, les ulcères, et quantité de maux differents.

Le noyer est à peu pres comme celui d'Europe à la reserve qu'il est blanc. il est fort dur et ses noix le sont aussi, ils ont la corolle epaisse extremement, pleine de cartilages et par consequent peu de chair dedans. on a de la peine à les casser avec un marteau. il y a des noyers bruns aux Illinois qui sont tres gros et dont les noix sont comme celles de France.

Le bois blanc ne vient guere plus gros que la cuisse, sa feuille est petite et vat en pointe. il rapporte une petite fleur blanche assez odoriferante. c'est un bois fort liant, dont on se sert ordinairement à faire des

manches de haches.

Il y a plusieurs sortes de lauriers, le laurier rouge, le laurier bastard, le laurier fol, le laurier d'Espagne, et le laurier blanc.

Le laurier rouge ne vient pas haut, ny fort gros, il est fort plein de nœuds, dur, sa feuille est petite son escorce epaisse et ne se pourrit guere en terre. lors qu'il est coupé dans la bonne saison on en fait toutes sortes d'ouvrages de resistance qui sont d'un rouge sans de blanc.

Le laurier bastard ne sert qu'à bruler, sa feuille est comme ceux qui sont en Europe.

Le laurier fol ne vient que dans les terrains aquatiques, il est extremement menu, et vient tres haut, le plus gros ne passe pas la grosseur de la cuisse. on s'en sert pour faire des mats et des vergues aux pirogues. sa feuille est grande, et semblable aux autres lauriers.

Le laurier d'Espagne, à la feuille tres grande verte dessus et canelle dessous. il rapporte

une grosse fleur, blanche, faite à peu près comme le lys, la quelle estant tombée laisse une petite pomme tres rouge et faite comme une pomme de pin. ce bois la est tres fort, blanc, et à dans le cœur des veinnes noires que lon prendroit pour des morceaux rapportés.

Le Cirier, est un arbre qui ne vient que du long des rivières, menû, fort branchu, les plus hauts ont six pieds, la feuille est comme celle du buy, la grenne vient au tour de l'écorce, à quatre doits du bout de la branche, grosse comme des testes d'épingles, damassées; c'est de cette grenne dont on fait la cire verte. on la met à bouillir dans l'eau et quant elle a bien bouilli en refroidissant la cire reste sur l'eau. on est obligé de la mesler d'un peu de suif pour luy faire prendre corps; ~~trois~~ livres de cette bougie en dure quatre de celle d'europe. il y en a une assez grande quantité

dans la Colonie pour en faire commerce; si les françois vouloient s'y adonner, ils n'auroient pas grande peine, d'autant qu'ils sont exempts d'en cultiver la plante puis qu'elle y vient naturellement.

La Cassine est un bois fort lourd, menu, blanc en le coupant, et qui jaunit à l'air. il est bon pour faire des manches, et des baquettes de fusil. il y en a de deux especes qui ne different que dans la figure de la feuille. l'un a la feuille comme le buy, un peu plus longue que large. l'autre est deux fois plus grande, c'est de cette feuille que les sauvages boient, en guise de Thé. ils la font graler comme le café, et la font bouillir la veille, pour le lendemain ils la vont boire sur la place en esté; et dans la Cabanne chaude en hiver. il y a un sauvage qui a la charge d'en donner à tout le monde: il se nomme, le Chef de la cassine, ils la boient dans un coquillage

De mer qui tient plus de pinte. ce chef appren
 l'auoir bien fait mousser dans le pot, remu-
 plit le coquillage, l'apporte à deux mains jus-
 qu'au pres de celui à qui il veut la presen-
 ter, et apres auoir fait le geste en hurlant
 comme si il uouloit luy jetter tout au
 uisage, il le presente aux Sauvages par
 rang de Dignité, faisant à chaqu'un la mêm-
 me ceremonie; apres auoir bû ils restent
 dans le silence, et un quart d'heure, ou demy
 heure apres, ces Sauvages la reuomissent
 sans efforts, par fusée, et avec grauité,
 c'est un point de la ceremonie. ils en rega-
 lent leurs amis comme nous faisons chez
 nous de la Ponche. au reste cette feuille
 à beaucoup de propriété, elle est bonne
 pour l'estomac, elle echauffe, purifie le
 sang, guerit des retentions d'urine, prouo-
 que les mois, chasse la migraine; il ny a
 que maniere de s'en seruir, car des nuit
 leurs chose l'exces ne uaut rien.

Le Salsapara est un bois jaunâtre en le coupant
 et blanchit à l'air, sa feuille est longue, et
 a deux dents vers le bout. il a une odeur de
 remede, aussi se ters-ton de sa racinne qui
 est rouge dans la medecinne, il est leger et
 bon à la menüiserie.

Le prunier Sauvage est assez commun il à
 la forme de ceux d'Europe l'écorce noire, le
 fruit fort acere, et n'est bon à rien. il est
 fourny d'épine fort longues et dangereuses.

Le merisier est le plus beau bois du pais,
 il n'est guere gros, mais il est rouge comme
 du coraille, lourd, plin, fort, et qui se trouue
 le à merueille, on en fait des meubles, le
 fruit est tout en noyau, mais assez bon.

Le plaqueminer uient fort grand, n'est bon à
 rien pas mesme à bruler. il a la feuille comé
 le poirier, verte dessus, et blanche dessous. le
 fruit qui ressemble à la nestle est tres bon.
 les Sauvages en font du pain qui à la uer-
 tu d'arrester le flux de sang.

Le cotonnier est comme celui d'Europe et
 non diffère que ce qu'il ne rapporte rien et
 n'est bon à rien.

Le lilas est un arbre qui vient menu, et
 haut de vingt pieds, sa feuille est très grande,
 sa fleur blanche, ou bleue, grosse comme la
 jambe, d'un pied et demy de long, qui a une
 odeur charmante. chaque fleur de la tige
 est faite à peu près comme la capucine,
 mais pas si grosse, elles sont clair semée
 sur la tige.

Le saule est fort branchu, comme celui d'Eu-
 rope, qui ne vient que dans l'eau, mais si
 cassant qu'il n'est bon à rien.

L'olivier est fait comme ceux de province, le
 fruit est tout de même, mais amer parce
 qu'il est sauvage. s'il y avoit quelqu'un qui
 les sçeut franchir elles seroient aussi bonnes
 qu'ailleurs.

La vigne y vient naturellement, il y en a de trois
 sortes: leurs branches s'entortillent aux arbres, montent

au faite et redessendent à terre à plusieurs reprises.
 j'en ay vu qui pouvoient avoir cent pieds de long
 de sermant. il y en a une que les sauvages ap-
 pellent, Succo, qui a la feuille comme le si-
 mor, et rapporte son fruit, comme de petites
 prunes sans grappes: la peau en est fort
 dure et le dedans n'en est pas exquis. l'autre
 s'appelle, Panco, et a la feuille comme le
 chasselas, elle rapporte des grappes com-
 me en Europe, mais les grains plus clair semés,
 et à tousjours un goust acre. l'autre porte
 le même nom de Panco, les sauvages n'en
 font point de différence; il y en a pourtant.
 la feuille n'est pas si decoupée qu'au chas-
 selas, mais les grappes sont comme celles
 d'Europe. les grains pres à pres et assez gra-
 tueux à manger, je n'en ay vu que de noirs
 peutestre que plus loing il peut y en avoir
 de blancs. je n'en ay trouvé de semblables
 bons, qu'à soixante lieux du bord de la
 mer. les sauvages en font du pain au raisin

en se servant du jus en guise d'eau, tant pour pestrir, que pour faire bouillir leur pain pour le faire cuire. j'ay vû des françois qui en ont voulu faire du vin, ils ont esté obligé d'y mettre de l'eau, la liqueur qui sort de ce raisin estant naturellement fort epaisse ne peut couler, et ce vin n'est bon que doux: car à peine à til cuë qu'il aigrit. peutestre que s'il estoit bien cultivé il s'affranchiroit à la suite. quoy que j'ay connu un Capitaine nommé M^r de La Tour Vitrac, gentil homme de Briue, qui à essayé sur son habitation du costé de la Mobille à en affanchir, il y à mesme donné ses soins plusieurs années sans y pouvoir reüssir. M^r Diron Comendant du mesme poste, en à fait autant inutilement sur son habitation. Bien plus il s'est imaginé, que ce qui luy fesoit du tort estoit de la transplanter: il a fait défricher au tour de quelques belles Touches qu'il avoit trouvé sur son terrain, qu'il s'est

contenté de faire tailler, par gens experts dans la saison, mais cette vigne qui amenoit son fruit à maturité, selon le pais, se trouvant attachée à des eschalas, à coulè; on les à détaché et mis comme rempantes à leurs liberte, il est un peu mieux venu: mais on s'appercevoit que les grains, ayant attrappé une certaine grosseur se pourrissoient ou ne profitoient plus, et la rape de la grappe deles choit. mon opinion est que cette vigne venant naturellement dans les Bois, fort fournis de feuilles, depuis des scieles, s'y trouve à labry des vents, de la grande chaleur et des injures du temp; au lieu qu'estant transplantée sur une habitation qui est exposée au grand air, cela luy change son estre naturel: par consequent ne se trouvant plus dans son Centre, il ne faut pas s'estonner si elle ne rapporte pas comme elle fesoit auparavant. ce ne peut estre qu'à une longue suite d'année, que s'accoutumant à cet espee de

changement de climat quelle pourroit devenir habille a rapporter de bon fruit, et estant cultivée par gens enciens qui auroient bien estudié le climat et la propriété de chaque saison. J'en ay vû à la Nouvelle Orleans qui y ont donné leurs soins avec aussi peu de réussite: il n'y a que du costé des Illinois apresent, diton, que l'on y réussit un peu mieux, encore à la bien priser on n'en fait rien qui vaille. j'y ay vû des pieds de muscats que l'on avoit apporté d'Europe, le seps y vient magnifique, en bois, en feuille et en quantité de grappes bien fournies de raisin qui vient jus qu'à une certaine grosseur: et alors il ne mûrit plus, et nous trouvé à la fois sur la mesme grappe, beaucoup de grains qui se pourrissent, plutost que de mûrir, beaucoup de grains verts, et peu de mûrs: cela vient du changement de climat et que la longueur du temps ne s'habitue pas au país. y en ayant un qui y

avoit dix ans que l'on avoit trans feré d'Europe, qui estoit dans la mesme situation que je viens de vous depeindre.

Il y a de deux especes de Chataigniers qui ne different que dans le fruit. l'un rapporte des chataignes grosses comme de petites noisettes d'un tres bon goust. et l'autre est comme en europe, et son fruit de mesme.

Le Pacanier est un especes de noyer, il a la feuille assez longue et étroite: son fruit est fait comme une olive, la coquille mince, le dedans comme la noix, mais le goust plus gateux, et moins oleagineux. cest un fruit excellent en cerneaux. il est trente ans avans de rapporter: j'en ay vû cependant un, qui a rapporté au bout de dix sept ans, mais dans un climat plus chaud que la ou il vient naturellement, qui est sur le Missisipy, à deux cent lieux de son embouchure, ou le climat est temperé. La Sabinne est comme en Europe. les Sauvages se servent du bout des branches, et des

feuilles pour jongler et les chasseurs en ont toujours un petit bouquet avec eux, ils disent que c'est ce qui les fait tuer du gibier; et que le chevreuil ne les évante pas, quand ils en ont sur eux.

Il y a encore quantité d'autres arbres connus en Europe, dont je ne fais pas la description, il y en a aussi quantité que je ne connois pas dont la suite des temps donnera la connoissance. outre que comme le pays est fort étendu, plus on y avance, plus on y voit de différentes especes de bois nouveaux, que l'on ne connoist pas bien particulièrement.

Il y a une infinité de simples tres curieuses, dont je ne vous feray point la description, y ayant de quoy faire, d'elles feuilles, un volume entier, tant de leurs figure que de leurs propriétés. je laisse cela à quelques botanistes qui voudra y venir: et qui plus curieuse de son metier, que ceux que la compagnie des Indes y a enuoyé, ne s'occupera pas comme

eux à la seule cognoissance de la piastre, et à la quintessence du commerce. les cures que j'y ay vû faire par les sauvages, par le moyen des simples, qu'ils machent et posent sur le mal; ou en les y posant naturellement comè il les caillent, auroit bien du engager quelqu'un de ces M^{rs}, qui l'ont vû comme moy, à faire la recherche de ces tresors. parmy ces plantes si curieuses, il y en a aussi de tres venimeuses. j'ay vû un sauvage qui en ayant pris une poignée, d'une de ces plantes, et la ayant machée, tous ses membres se roidirent, les nerfs se raccourcirent, et la bouche se largit de façon que l'on auroit dit qu'il estoit mort en rians. il y en a une autre dont la grenne rend fol, celui qui en mange, plus ou moins long temp, selon la quantité qu'il en a mangé. il y en a une que je connois qui a la mesme qualité du mercure, et qui appliquée exterieurement guerit interieurement. j'en ay la certitude par la quantité de monde

que j'ay guery avec, radicalement. j'y en conçois une autre dont on compose une emplâstre, dont une seule emplâtre, guerit une ulcere, sans la lever. C'en est assez dit à ce sujet pour annimer les curieux à en faire de serieuses recherches.

Chapitre XIII

Il y a dans le bois des essaims de mouches à miel qui se tiennent dedans les arbres creux, ils font des rayons en quantité, mais on n'y trouve jamais de miel: peut-être que cela ne vient que du manque de fleurs, n'y en ayant guere dans la colonie, sur tout dans les lieux ou j'ay vû ces animaux, c'est dedans des cédries terrins plins d'eau et étouffés en l'air, par la quantité de branches d'arbre, qui y ferment l'entrée du soleil. ces arbres qui sont fort grands, et creux, d'un bout à l'autre en sont pleins, elles font leurs cires de la mesme structure qu'en Europe, chaque morceau d'ouvrage, est epais de deux doits

et occupe toute la circonference du trou de l'arbre, et il n'y a de distance entre les rayons que de deux doits. par le moyen du feu et de la fumée, j'en ay fait sortir de ces arbres, et il m'a paru qu'elles avoient un roy comme ailleurs. Si on en mettoit en ruche et dans un jardinourny de fleurs, je croy qu'elles rapporteroient comme les autres.

Il y en a encore d'une autre espee à peu pres comme le bourdon. cet animal fait son trou dans le bois, de sa grosseur; au bout du trou il s'y forme un petit, qui eclos comme la mouche à miel, à costé de ce petit, ils font un espee de miel pour sa nourriture, qui à le goust du bois dans le quel ils sont: mais qui à cela pres est doux comme le miel ordinaire.

La guespe est plus longue que celle d'Europe mais pas si grosse. elles s'assemblent ordinaire une douzaine, elles font un petit paquet de cire gros comme le poing à une

fenestre, à un plancher, ou dans un arbrisseau bien touffu. ce paquet de cire à une queue à un bout qui le fait suspendre en l'air, et dessous c'est l'entrée de leurs cases comme les mouches à miel. si quelqu'un par hazard touche à leurs demeure, elles volent sur leurs ennemy commun, et s'attachent aux yeux, et au visage: il y a de quoy estre diffamé car elles ont des equillons pernicieux: aussitost la piqure la partie enfle gros comme le poing, et reste plusieurs jours dans cette situation si on n'y apporte point de remede.

Le frappe d'abord est une mouche grosse comme le petit doigt, que lon nomme ainsi à cause que seintost quelle est posée, elle pique vivement, et il y survient une empoule grosse comme le ponce. ces sortes d'animaux s'attaquent plus volontiers aux bestes qu'aux hommes, aussi ne paroissent-elles que le soir, lors que les bestiaux reviennent

de dedans le bois.

Le ton est une mouche grosse comme le pouce rien n'est à l'eprouve de sa piqure qui est comme un coup d'alaïne, l'empoule pareillement vient plus grosse que la beste, et j'ay remarqué que lors que ces animaux sortent de dessus le corps des bestiaux, ils piquent vivement, et la piqure estoit venimeuse, et plusieurs jours à s'en aller.

Il y a dedans les maisons de plusieurs sortes de fourmis, toutes plus incommodes les unes que les autres, il y en a de petites noirs par millions qui vont par tout, et par leurs quantités, se figurent la viande ou autre chose qu'elles peuvent rencontrer de façon qu'on est obligé de la jeter. il y en a de tres petites rougeatres qui ne s'addonnent qu'aux sucreries et se meslent si fort parmy que lors qu'ils y ont esté une fois, on a beau vouloir les eplucher cela sent tousjours la fourmie.

il y en a de volantes, qui sont par legions, et qui ne sont incommodés que par leurs grande quantité.

La punaise de bois est un autre insecte fait comme la mouche, longue, plus grosse en bas qu'en haut, d'une si forte puanteur qu'on ne peut la supporter. comme en esté pour avoir de la fraîcheur on ouvre les fenestres en souvant, ces animaux viennent du bois à la lumière; et par tout où ils passent, sur l'assiette, le pain, ou autre chose on ne peut en manger.

Il y a une espèce d'araignée, qu'on nomme araignée de Desert qui est plus grosse que le pouce, rouge, et très dangereuse, elles se tiennent dans la campagne, et dans les terres cultivées, la morsure est mortelle, et sans remède.

La beste rouge est grosse comme la pointe d'une epingle. il y en a beaucoup parmi ce que l'on ramasse de dessus la terre dans

le temps de la moisson: lors que cette petite beste à gagné la peau, elle entre dedans et cause une demengaison extreme, qui oblige de se gratter, il vient une petite enflure qui au bout de quelques jours vient à suppuration. les sauvages les ostent avec la pointe d'une epingle.

Le diable est une beste d'une forme particulière. il est fait comme un petit morceau de balet, très menu, long de trois pouces, de mesme grosseur par tout le corps, le col long d'un pouce, la teste grosse comme une teste d'epingle d'email toute ronde: les pattes de deuant sont au bas du col, et celles de derriere au milieu du corps, elles sont droites sans articulation, grosses comme du gros fil à coudre. elle est brune, elle ne fait ny bien, ny mal, mais sa figure qui fait horreur la fait tuer sitost que l'on la voit.

Les serpens sont fort communs dans

le pais il y en a de plusieurs especes les plus communs sont les noirs. cet animal à Don d'incaire quatre a cinq pieds de long: quoy que j'en aye tué un qui en avoit quinze, et estoit gros comme la jambe, ils se deuovent l'un l'autre, entrent dans les pouillaiters, mangent les œufs, se fourent dans les herbes et contrefont la poule qui a des petits, pour attirer les poulets et les avaler. j'en ay vû qui avoient des poules dans le corps sans estre endommagée, ce qui m'estonne cest que j'y ay vû aussi des rats. je ne puis oublier à leurs sujet ce qui arriva à un homme aux Illinois. cet homme uo sans tier un de les animaux, cet animal luy sautta au corps et luy ayant entortillé les reins le serroit si fort qu'il l'étouffoit, il tenoit la teste du serpent avec ses deux mains. Despeur d'en estre mordu, aux cris qu'il faisoit, on vint à son secours dans le temps qu'il commençoit à ne plus

pouvoir crier. on essaya de le couper mais jamais le couteau ne put entrer. sur le serpent tant il a l'écaille dure, il fallut ebrecher le couteau et en faire une scie qui lon luy passa vers les reins entre son corps et celui du serpent que lon coupait à la fin, et ce qu'il y a d'estonnant cest que la pointe du couteau, luy entra deux travers de doits dans les reins en sciant, et cet homme ne le sentit pas, tant le mal que luy faisoit le serpent estoit grand. il y en a qui en ont trouvé plusieurs fois couché dans leurs lit en hiver, cet animal sentant la chaleur, s'alonge à costé de la personne ou il trouve du soulagement. le serpent à sonette est le plus dangereux, il y en a qui ont jusqu'à vingt et vingt cinq pieds de long, gros comme la cuisse, ils sont gris avec quelques rays noire. au bout de la queue, ils ont un espese de cartillage. par neuës, se mouvant facilement, fort sec, et creux

en dedans, que l'on appelle sonnette: au-
tant de neuds cest autant d'année que l'ani-
mal à et quoy que cela ne fasse pas beau-
coup de bruit, on l'entend de fort loing de
dans le bois, il se tient sur le bord des
chemins pour attraper les bestes passen-
tes. ils n'attaquent guere les hommes: mais
comme il y a beaucoup de branches d'ar-
bres, si par hazard il y en avoit une qui
luy passat par dessus le corps, et que mar-
chant sur cette branche, on le touchat, il
sautteroit sur la personne. il ne fait point
de mal lors que l'on ne l'attaque pas. il y
à encore quantité de serpents de toutes
grosseur et de figure: il y en à dont la
peau est magnifique pour la diversité
des couleurs, et qui ne font point de
mal.

chapitre XIV

Outre le bœuf et le cheureuil dont j'ay al-
parlé il y a des chats tigres, gros comme un

gros chien, la teste fort grosse, approchant
de la figure d'un chat, les pattes longues, le
pied gros, le corps grisatre tacheté de noir
ils prennent les bestiaux par les parties
emportent la piece, les tiennent et les devorēt
ils sont fort farouches à l'aspect de cre-
atures humaines.

Le loup est à peu pres comme celui d'Eu-
rope, mais pas si gros, le poil long, d'un brun
noir, ils s'attroupent en grandes bandes. les
sauvages font une histoire à leurs sujet.
ils disent que, lors que ces animaux ont
decouvert un cheureuil ils le cernent
et s'approchent de luy en serrant le rang:
et lors qu'ils en sont à une certaine dis-
tance ils s'assoient tous sur leurs cul, ils
enuoient les plus petits apres le che-
ureuil, qui le saisissent et le stranglent.
S'ils s'apperçoivent que le cheureuil est
le plus fort, quelques grand loup se
mesle de la partie, et le tue: lors qu'il

est mort ils ne le mangent pas, mais le cou-
urent de fécille, et vont à la chatte, jus-
qu'à ce qu'il y en ait assez pour nourrir
toute la troupe. j'ay sçeu cela par deux
sauvages que j'avois, au sujet d'un che-
ureuil que nous trouvâmes encore chaux
couvert de fécille et en donagé par les
loups qui l'avoient tué.

Le chat sauvage, est un peu plus gros que
un chat de maison, le museau long comē
le renard, il a le poit noir à la racine,
blanc au milieu et noir au bout, on fait
des manchons de leurs peau. lors qu'ils ont
esté une fois à un poillailé ils ne l'aban-
donnent que lors qu'il n'y a plus de vol-
aille, la chair est bonne, mais très fade.

La beste puante, est un animal gros comē
un petit chat, un poit brun et lustré, qui
lors qu'il est pour fuir pisse d'une o-
deur si aigre, et si puante, que l'on ne peut
y resister, la chair en est fort delicate, elle

ressemble à celle du lapin, elle ne sent point
lors que l'on a soint de le uider sans creuer
la nésse.

Le lapin, n'est proprement ny lieure, ny
lapin, où est tout les deux ensemble, il
à les oreilles de lieure, le corps de lapin, et
la chair noire, assez bonne, mais sans fumet.

Le rat de bois est l'animal le plus curieux
de la colonie, il est gros comme un gros
chat, il à la teste et la queue d'un rat,
peu de poil sur le corps, la femelle à une
bezace sous le ventre dans la quelle les
petits entrent au moindre bruit, et elle les
emporte en se sauvant.

Le crocodile est un animal enphibie, il
y en a de toutes grandeur, jus qu'à quinze
et vingt pieds de long, il a la queue plate,
les pattes courtes, la teste grosse, le museau
long, le nez relevé, les yeux en botte, une
ecaille grasse leuse par tout le corps, sur
la quelle la botte rebrousse pour le tier

il faut le tirer à l'écart, aux temples ou de sous la gorge, il est fort vorace, la faim l'enhardit, il ne uat guere sur les hommes mais beaucoup sur les animaux, on rapporte qu'il y a une nation sauvage du long du fleuve qui se bat dans l'eau avec le crocodile, qui le saisit par la langue et lui plonge un couteau dans le gozier, cet animal à trois rangs de dents. on dit mesme que cette nation fraye avec les femelles de ces animaux. je ne vous l'assureraï pas n'en estant pas certain, mais ce qu'il y a de uray, c'est que le sauvage ayant tué une femelle de cheureuil assouvit sa brutalité auans qu'elle soit froide. La loutre est semblable à celle d'europe, pour la figure du corps, et la couleur du poil, mais la chair n'en uaut rien, elle sent trop l'huile.

Le dinde sauvage est plus gros que ceux d'europe, ils ont la plume grise et dorée

avec une fraye noire au bout de chaque plume le col fait long, la teste plus menue qu'en europe, fort peu de roupie, il y en à qui pesent jus qua vingt cinq liures, c'est un excellent manger dans la saison.

Le Caranero, autrement dit Vautour. il est fait de corps tout comme le Dinde les plumes d'un noir brun, sent fort le musque, et ne uit que de charogne. à la hauanne il y a punition pour ceuse, qui non seulement l'estie mais mesme qui les effarouchent, a cause que sans euse la perle se mettroit dans la uille, par la malpropreté, aussi les y uaiton aussi familiers que des poules.

L'aignon est gros comme un bon chapon le bec crochu, une grosse teste, un petit col les plumes blanchastres, les ciles grises, les pattes de peule, avec des serres il est bon a manger.

La grue est grosse comme un dinde, le col à deux bons pieds de long, la teste est grosse comme celle d'un oye, un bandeau d'un beau rouge au hault de la teste, le bec fort pointu les yeux borderz d'écarlatte, les pattes fort longues les plumes cendrée, fort mechantes lorsqu'elles sont blessee, et qu'on uat les prendre se deffendant de force avec ses pattes et son bec, la chair en est noire et dure.

Le grand gorier, ou Pelican est un oiseau aquatique qui ne uit que de poisson il à un bec a peu pres comme le canard à la reserve qu'il est long de quinze pouce, ou il luy pent une peau en forme de sac qui luy descent jus qu'au bas du jabot dans la queue il met de reserve ce qu'il a de trop de poisson par de la sa suffisence, ils ont les pattes d'oye, les plumes grises, mais ayant oté les grosses plumes de dessus la peau il reste un duvet blanc plus beau que celui du signe, il ne uat rien à manger

Le bec croche est gros comme un poulet, une petite queue, un bec d'un pied, crochu, c'est de la qu'il tire son nom: il y en à de blanc et de gris la chair sent un peu l'huile, sa graisse est d'un jaune rouge, on les mange cependant.

La spatule est un oiseau qui est gros comme une poule, la teste comme un canard, le bec comme une spatule d'apothiquaire, les plumes couleur de roze uit, et blanches il uit de poisson et se tient au bord de la mer; on en uoit beaucoup au tour de la Balize qui est à l'embouchure du fleuve S^t Louis.

L'étourneau est gros comme le moineau franc, noir, le corps bien fait, le bout des ailles rouge comme de l'écarlatte, le chant assez joly.

Le perroquet est gros comme le poing le hault de la teste jaune, un colier jaune, le corps vert et jaune, et les ailles rouges et

uertes comme la queue, ne parle point et fort mechant, et ne sert qu'en fricassée.

Le Chanoine est un oiseau gros comme le moineau franc, tout peint de raye noires et jaunes depuis la teste jus qu'à la queue, le chant assez beau.

L'Évesque est gros comme un serin les pattes et le bec noirs, et fort menus, le corps violet hors deux ou trois plumes noires aux ailles, le chant est fort joly et fort doux.

Le Cardinal est comme un gros moineau franc, tout à fait rouge, une voix forte, et le chant beau, la femelle est d'un rouge brun et ne chante pas.

Le Pape est plus petit qu'un serin, les pattes comme du fil noir, le bec de menuisier le corps bleu, et quelques plumes noires aux ailles et à la queue: son chant est magnifique mais fort doux et on a de la peine à l'entendre.

L'oiseau mouche, a le corps gros comme le pouce, la teste comme le bout du petit doigt le bec long, et menu comme une grosse equille, les pattes de mesme: et son plumage doré paroist de toutes sortes de couleurs, en le tournant au soleil. il ne vit que de fleurs ou de miel.

Chapitre XV

Les orages sont fort frequent dans ce pais avec des coups de tonnaire furieux: souvent d'un grand soleil sans nuage il esclatte tout a coup d'une force estonnante et quelques fois sans effet, et sans pluie. quoy qu'il soit frequent il n'est pas de longue durée, les pluies ny sont pas bien communes du costé de la mobile: mais en recompence du costé du fleuve, lors que les cataractes du ciel commencent à souvrir, ils ne se ferment pas sitost. ce sont les coups de vent que lon craint le plus. il ne se passe guere d'année qu'il ny en aye quelquesuns qui lors qu'ils arrivent

Dans de certaines saisons, détruisent ou en partie ou en total les biens de la terre, découvrent les maisons, quelquefois les renversent. ce sont les coups de vents qui causent les ouragans, quand ils viennent de la mer ils sont alors si impetueux sur l'eau, qu'ils la poussent avec vehemence, aussi bien que les voitures qui se trouvent sur cet element, jusque dans le bois. comme le bord de la mer ou lon habite ce sont des costes plates si l'oura gant passe deux jours, l'eau est à la porte des maisons. les sauvages prétendent que depuis un temps immemorial, qu'il vient tous les sept ans; depuis que je suis icy je l'ay vû deux fois, en 1721 et en 1732. la premiere fois il fit perir quantité de bâtiments a la coste, dont un traversier fut un quart de lieue dans le bois, sans compter nombre de chaloupes, bateaux, et pirogues, plusieurs maisons furent renversées a la Nouvelle orleans qui commençoit a s'é-

tablir alors: toutes les maisons qui se trouvent sur le bord du fleuve furent détruites. le dernier n'a pas fait tant de ravage: il y a des tourbillons de vent, qui ne font que passer d'un pole a l'autre, qui occupent une portée de fusil a balle de terrain. tout ce qu'il trouve sur son chemin il le renverse. j'ay vû du costé des chaquetas dans le bois, les pins renversés, la teste en enbas, et la racinne en enhaut, les uns rompus, et les autres torts comme des hares, et faire ainsi une espece de chemin de cinq ou six lieues de long, selon que me l'ont rapporté les sauvages qui avoient cherché le bout de cet abattis. en descendant des Illinois du long du fleuve j'ay vû des endroits ou les arbres estoient cassés, à une certaine hauteur tous esgalement, comme si on l'avoit fait expres. on avoit beau regarder tant que la vûe pouvoit s'estendre, on n'en voyoit pas le bout. on voit quelques fois

en mer de ces tourbillons qui en levent l'eau on appelle cela Des Pompes. j'en ay vû deux, elles s'eleuent de la mer jus qu'à une miëe elles sont causée par le soleil qui est obscurcy par quelque nuage au quel il se trouve quelques trou, qui luy donnant plus de vivacité, luy fait attirer par consequent avec vitesse les fumées qui se trouvent ou il darde, qui s'eleuant en tournant attirent avec elles tout ce qui se trouve positivement à sa rencontre en mer, il enleve l'eau. on craint très fort sa rencontre; c'est pour quoy lors que lon en voit on tasche de la rompre a coups de canon, car si elle passoit sur un vessel elle casserait les mats, et si elle se rompoit au dessus elle engloutiroit par la quantité d'eau dont elle est chargée. j'en ay vû une à l'isle Dauphine qui enlevoit le sable, les branches les herbes, et tout ce qu'elle rencontroit en son chemin et fut crever

dans la mer, car lors qu'elle est bien chargée elle n'a plus la force d'agir c'est ce qui la fait crever.

Les jours sont assez egaux dans ce pais tant en hiver qu'en été: il n'y a point de crepuscule, à peine voit on le point du jour que peu apres paroist le soleil, qui leste se leve a quatre heure et demy et se couche à sept et demy, l'hiver il se leve a six heures et se couche a six, demy heure apres il est nuit close.

L'hiver n'y est pas rude n'estant que les coups de vent qui les font quelques fois mesme on ne s'en apperçoit pas. je n'en ay vû que deux fois de grands, en 1722 la glace y estoit tres epaisse et on ne pouvoit mettre le nez dehors que lon ne fut gelé en 1730 il y eût de la neige, pendant trois jours sur la terre, et comme c'estoit apres la destruction des françois aux Datchés, les Sauvages qui n'en avoient jamais vû

disoient que les françois pour se venger auoient jonqué, et auoient semé de la farine sur toute la terre, affins qu'ils ne pussent semer et qu'ils mourussent de faim mais on les tira de cette erreur.

J'auois oublié de uous parler d'une plante qui est dans le pais, dont la culture seroit tres lucrative a la Colonie, c'est la pomme de Raquette, sur laquelle uient la Cochenille, cet arbrisseau est du costé de la Mobile et du long de la mer; la il est rampant et croist qu'en en ayant soin qu'il esleue sa tige comme les arbres: ses feuilles ont un d'eny pouce de paisseur faites à peu pres comme une petite raquette a jouer au volant, et cest de la, qu'elle tire son nom; ses feuilles sont pleines d'épines, d'un bon pouce de long et il n'y a point de soulieu à l'epine de cette epine, elle seroit bonne à garnir les glaces d'un fort. Dans le Mexique ou les Sauvages la cultiuent, les Espagnols estant trop riches

et pas assez patients, ne uulent pas s'en donner la peine; ils en plantent des champs à distance raisonnable pour qu'ils ne s'étouffent pas, ils ont grand soin de mettre des bois en forme de piquets sous chaque feuille et ont et nettoient le poury, et ce qui peut les empescher de profiter, tous les matins ils vont faire la uisite à ces arbres, voir si pendant la nuit quelques uents n'a rien derangé, ces feuilles estant soutenues en l'air la tige monte et les branches s'estandent. lors que l'automne est uenue ces arbres sont chargés de fruit, qui est fait comme un œuf, lors qu'il est meur la peau est rouge, et couuerte de quelques petites epines, mais le dedans qui est tres bon, est d'un rouge escarlatte, magnifique; lors que lon mange de ce fruit avec abondance, les excrements que lon rend apres, soit eau, ou autre chose sortent du corps tout rouge. sur ce fruit uiennent se poser de petites mouches.

qui s'en nourrissent, et qui en estant faibles ont de la peine à se soutenir: elles vont se mettre à l'ombre du fruit ou des feuilles pour se garantir de la chaleur du soleil, qu'elles ne peuvent supporter et qui les étouffent, les Sauvages sur les dix heures du matin, à la plus grande ardeur du soleil vont estendre des draps sous ces arbres, les secouent légèrement, et font tomber les mouches endormies, tant par la chaleur que par ce qu'elles ont mangé. Seilost qu'elles sont sur ces draps ou à l'ardeur du soleil, elles y sont étouffées par la chaleur, et au bout de quelques jours elles sont seiches et viennent à lors comme des testes de peingle, noires en apparence. c'est là ce qu'on appelle grenne de cochenille. il faut ne les mettre à seicher que pendant l'ardeur du soleil car la rosée de la nuit leur feroit tort. je le tiens de quelques Espagnols qui en ont vû cultiver, et moy mes-

me je l'ay verifié sur le bord de la mer à ces arbrisseaux, ou j'ay trouvé de ces mouches j'en ay ramassé quelquesunes qui sont venues comme je vous les depeint, et mises dans de l'eau cela la rendoit toute rouge, c'est une preuve de la verité de ce que j'auance.

Vous voyez bien que l'on pourroit faire quelques choses de ce país; mais il n'y a pas assez de monde; il faudroit y en uoyer deuse ou trois mil hommes non point de ces gens qui battent le pauc, mais de ces paisans qui chargés de famille, ne peuvent suffire à la nourrir, et à payer les droits royaux; en en uoyer cinq cent par ans, aduextir dans la colonie un an d'auance que l'on y uat enuoyer cette quantité de monde et que l'on fasse des uiures pour les nourrir, les conduire en arrivant sur des terres, et leurs y fournir tant en uiures pour un an qu'en outils necessaires pour cent francs chaqu'un

par ce moyen ils auroient de quoy viure la premiere année, pendant laquelle ils feroient des viures pour se nourrir et formeroient de bonnes habitations. le Roy se trouveroit dedomagé de cette depence par la suite; premierement le pais estant plus peuplé, seroit à labry de l'insulte des sauvages. ne craignant plus les nations on diminueroit les presents, et en augmentant la colonie de quelques compagnie de troupes on pourroit remettre les presents au tost qu'ils estoient dans le commencement, ce qui seroit une grande deduction sur les frais de la colonie. on ueroit en peu de temps cette colonie prendre une forme nouvelle, començer, et faire des retours: au lieu qu'aujourd'hui les vaisseaux marchands qui viennent ne trouvent pas à débiter leurs marchandises ny ayant pas de quoy les payer, cela vient du

peû de monde quil y a qui ne peuvent consommer les cargaisons qu'on leur apporte, encore moins les payer: il ny a qu'une certaine quantité d'habitans qui se trouve en facilité de faire tout le commerce. on pretent que le Mississippi à ruiné la france, ce n'est pas celui qui traverse la Louisiane, mais l'agiot qui raignoit en france, et qui ayant passé la mer regne icy. Dieu ueuille quil finisse et que se le uoye finir, je pouray dire a lors, j'ay vu! j'ay vu bien des choses icy.



576/09
B. Vindel
900 Pesetas

See Bull. Bur. Ethn. no. 103.

*
Ayer
MS
530



AYER

N.A.

530

